

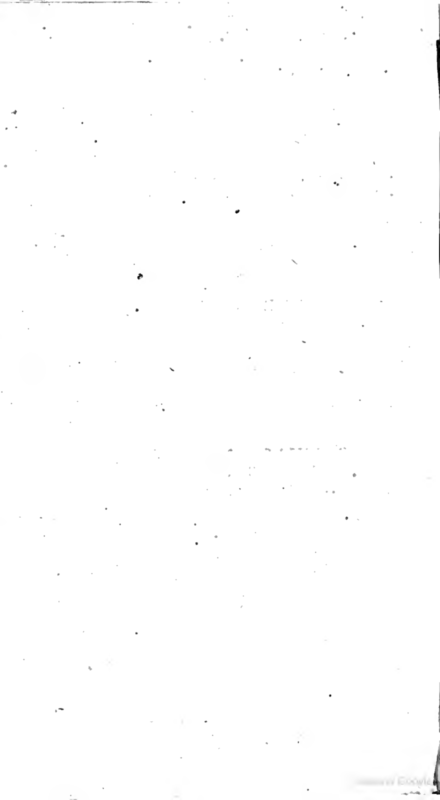
ÉLISE DUMÉNIL,

PAR

MARIE DE COMARRIEU,

Mse. DE MONTALEMBERT.

TOME SECOND.



ÉLISE DUMÉNIL,

PAR

MARIE DE COMARRIEU,

Mse. DE MONTALEMBERT.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ GIGUET ET Cie. IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6, PRÈS CELLE BAILLIF.

1801. — 9.

ÉLISE DUMÉNIL.

LETTRE XXXV.

ALFRED A ELISE.

Toulon, le 1 novembre 17..

J'espérois recevoir de vos nouvelles à Marseille, ma chère Elise. Les derniers jours que nous avons passés dans cette ville, j'allois tous les jours à la poste; mais chaque jour mon espoir trompé me donnoit une mélancolie qui me faisoit pressentir le malheur dont j'allois être accablé.

Je l'ai enfin reçue cette lettre, où je viens de lire mon arrêt. M. Duménil est inflexible!... Et lorsque je brûle d'amour pour vous, votre père peut douter que le premier besoin de mon coeur soit le bonheur de mon Elise! Quelle injustice!....

Je suis donc condamné à vivre loin de vous! Loin de vous, Elise !....

Ah! que n'ai-je suivi mon premier mouvement! Que ne suis-je parti au moment où je reçus la nouvelle des dangers que vous aviez courus! Pourquoi m'a-t-on arrêté? Votre père eût-il pu résister à ce témoignage de mon amour? Lorsque j'aurois offert à celui qui vous sauva la vie, l'hommage de ma tendre reconnoissance, m'auroit-il rejetté? Oh! non, non; mon coeur eût plaidé ma cause; on ne m'eût point repoussé loin de vous.

Mais tout s'oppose à mes desirs, tout me contrarie, tout le monde veut me conduire; je ne puis avoir une volonté, on m'effraye sur tout; il semble que chacune de mes démarches doive me nuire; je n'ose former aucun projet, je suis bien malheureux! Oh! oui, bien malheureux....

Ne me faites point l'injure de me croire si orgueilleux que je ne veuille pas avouer mes torts; non, mon coeur n'est pas coupable, il ne le fut jamais.... Je n'ai point

offensé M. Duménil.... Il est bien sévère, votre père.... Non, Elise, je ne l'ai pas offensé, je vous le jure.

C'est vous apparemment, ma chère Elise, qui rendez votre père si exigeant, en lui montrant à chaque instant du jour que la perfection peut exister sur la terre: croit-il trouver jamais quelqu'un qui vous ressemble? Je n'ai de parfait que mon amour; il n'en fut jamais de plus tendre, et cependant il ne peut fléchir la cruauté de M. Duménil, oui, sa cruauté!... Quoi! peut-il se plaire à déchirer le coeur le plus sensible, sans qu'il me soit permis de me plaindre!

Ce cruel refus m'a accablé, il a abattu mon courage. Ah! ne parlez plus de mon retour, ma chère Elise, n'en parlez plus, puisque votre père a pu vous refuser dans une circonstance où tout autre que lui se fût laissé attendrir. Peut-être qu'avec le tems il reconnoîtra son injustice... Pardonnez à mon trouble, je ne sais où j'en suis. Adieu, Elise, adieu; aimez, aimez

toujours Alfred. Ah ! dites-vous sans cesse qu'il ne vit que pour vous, et que si vous cessiez de l'aimer, il cesseroit de vivre.

Adieu.

LETTRE XXXVI.

ALFRED A FERDINAND.

Toulon, le 12 novembre 17..

Tu seras content de moi, je l'ai gardé, ce secret qui pèse sur mon coeur; je ne l'ai pas avouée, cette faute, dont je suis trop puni. En lisant ta lettre du 8 octobre, te le dirai-je ? j'ai frémi de rage et de crainte. M. Duménil n'a-t-il donc jamais eu d'erreurs ? Est-il donc si vieux, qu'il ait perdu le souvenir de sa jeunesse ? Je suis fâché que mon père se soit autant humilié : mon coeur lui tiendra compte des efforts qu'il a dû faire pour se vaincre ; mais auroit-il dû

déposer tous ses droits en d'aussi sévères mains ? N'est-il pas mon protecteur naturel, et ne devroit-il pas être mon seul maître ? J'ai partagé tes craintes sur les suites de l'obstination de M. Duménil, et malgré la révolte de mon coeur, j'allois lui avouer mes torts, et solliciter ma grace, lorsqu'une seconde lecture de ta lettre m'a arrêté. Tu me défends de parler de mon repentir ; tu me dis que ce n'est qu'en me justifiant par d'adroits mensonges, que mon père a obtenu que je ne subisse qu'une année d'épreuves. Soit : je n'ai point écrit ; mais je suis resté plus d'un jour dans un vrai supplice ; je me suis cru bien coupable, puisqu'il m'étoit défendu de recourir à l'indulgence. Au milieu de ce tumulte de mon coeur, j'ai reçu la réponse d'Elise. Quelle lettre, mon cher Ferdinand ! Et combien je suis misérable de ne pouvoir être confiant ! Le plus grand mal, cependant, vient de M. Duménil ; sa cruelle sévérité ôte tous les charmes du repentir. Par le pénible aveu de ma faute, sa fille eût connu tout

mon amour ; ma confiance lui eût montré que mon coeur n'est pas coupable ? Elle lui eût prouvé mon repentir et ma ferme détermination pour toujours des erreurs que mon coeur rejette ?

Je suis resté plus de deux heures à répondre à la lettre d'Elise. J'étois toujours au moment de lui ouvrir mon cœur ; mais effrayé des maux dont tu me menaces, je ne prenois la plume qu'en tremblant. Je t'assure que je suis à plaindre, je suis mal avec moi-même. M. Duménil est en vérité beaucoup trop sèvère, de mettre cette importance à l'erreur d'un moment : que de biens nous aurions dus à son indulgence ! j'avouois tout ; mes torts même me mettoient à jamais dans la dépendance d'Elise ; son généreux pardon me faisoit tomber à ses pieds ; il devenoit un nouveau titre à ma tendresse et à mon éternelle reconnoissance.

Elise étonnée de n'avoir pu obtenir mon retour, me suppose coupable envers son père, elle me presse de lui dire en quoi j'ai

pu lui déplaire, et me promet de se réunir à moi pour obtenir ma grace. En lisant cette phrase si touchante, quelle leçon j'ai reçue! Son effet est bien plus sûr que celui de la froide sévérité de M. Duménil.

Je te remercie, mon cher Ferdinand, de toutes les marques d'amitié que tu me donnes. Compte sur le retour entier de la mienne; une confiance sans bornes en sera le premier témoignage. Quant à tes conseils, j'éviterai avec tant de soin d'en avoir besoin, que M. Duménil n'aura plus aucun prétexte pour retarder mon bonheur. Cet homme inflexible m'a tracé la route que je dois suivre; je ne compte pas m'en écarter : les sacrifices les plus grands ne peuvent me coûter pour obtenir Elise.

J'étois si troublé en lui écrivant, que je n'ai pas songé à la prier d'adresser sa première lettre à Parme. Répare cet oubli, je t'en prie. Nous partons la semaine prochaine; nous ne nous arrêterons à Gênes que vingt-quatre heures.

Adieu, mon cher Ferdinand. Tu vois par

mon exactitude, que je suis digne du soin que tu mets à notre correspondance.

A toi pour la vie.

Le 13 novembre.

L'heure de la poste me permet de t'accuser la réception de ta lettre du 24 octobre, que j'ai reçue hier au soir en rentrant. J'étois si fatigué d'une longue promenade et de plusieurs heures passées à bord d'un vaisseau dont le capitaine avoit fait les honneurs au prince Orsinelli, que de retour chez moi je me suis couché sans cacheter la lettre que j'avois écrite avant de sortir, et sans même lire la tienne. Ce matin à mon réveil, je l'ai lue, et je veux te répondre un mot avant d'envoyer à la poste.

Malgré ce que tu me dis, je ne crois pas que M. Duménil permette sitôt l'entrée d'Elise daus le monde. Il a si fort désapprouvé mon père, qu'il tiendra sûrement une conduite opposée; mais il suffira qu'Elise paroisse chez quelques amis, ou quelquefois dans les endroits publics, pour que

ses charmes fassent du bruit. Une beauté si rare doit étonner et ravir tout le mondé; et je crois que malgré les précautions du sage Duménil, tu auras plus d'une occasion de satisfaire ce que tu appelles amour-propre d'ami, et moi j'aurai plus d'une occasion de trembler, si l'ame tendre et pure d'Elise n'étoit pas à l'abri de tout soupçon.

Continue, mon cher Ferdinand, à me parler d'Elise, de l'objet de tous mes vœux. Un an encore et nous serons tous réunis. Conserve ton aimable gaîté, et crains de t'enchaîner. Il n'y a pas deux Elise dans le monde, et ce n'est que pour elle qu'on peut consentir à éprouver les tourmens du véritable amour.

Adieu, mon ami.

LETTRE XXXVII.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux, le 13 novembre 17..

J'ai quitté Key..... Je l'ai quitté sans regret. J'ai eu tant de chagrins, mon cher Alfred, depuis le moment où vous en êtes parti, que le souvenir même de nos jours heureux pouvoit à peine soutenir mon courage. Cependant j'ai employé l'heure qui a précédé notre départ à visiter les lieux où nous étions toujours ensemble. Ah, mon ami! que de souvenirs ils m'ont rappelés! que de sensations à-la-fois douces et pénibles j'ai éprouvées en passant sous le grand arbre! Je n'ai pu retenir mes larmes à l'aspect de ces bosquets qui furent si souvent témoins de nos jeux et de nos plaisirs

Chaque place où nous nous arrêtions a reçu de mon triste coeur sa portion d'hommages.

Après cette intéressante et mélancolique promenade, je suis retournée au château pour savoir le résultat d'un petit stratagême que j'avois employé, afin de faire connoître à mon père votre attachement pour lui, et la douleur que vous cause notre séparation : je lui avois présenté votre lettre ; mais n'osant insister pour qu'il la lût, j'avois imaginé de la laisser, comme par mégarde, toute ouverte sur son secrétaire, dans l'espérance que s'il la lisoit, il adouciroit sa rigueur envers vous : hélas ! je n'en ai pas été plus avancée, je n'ai pu savoir s'il l'avoit lue. En partant pour Bordeaux il me l'a rendue, et m'a dit seulement d'apprendre à être soigneuse, et de ne pas laisser ainsi traîner mes papiers. Pour me consoler d'avoir manqué mon but, dès que j'ai été seule, j'ai relu votre lettre. Vous vous affligez trop, mon cher Alfred ; je vous en conjure, ne parlons plus du passé : si vous aviez of-

fensé mon père, je concevrois votre chagrin ; mais puisque vous me rassurez sur ce point, et que vous n'avez pas mérité sa sévérité, ne vous affligez donc pas ainsi. On n'est jamais tout-à-fait malheureux quand on n'est pas coupable, et mon chagrin est bien moins vif, je vous l'assure, depuis que je sais que vous n'avez rien à vous reprocher. Oui sans doute, je vous aime, et c'est bien tendrement. Soyez donc heureux ; ne troublez plus vos jours par d'inutiles regrets ; et puisqu'il faut absolument achever ce voyage, prenons notre parti et soumettons-nous à notre destinée.

Depuis deux jours que nous sommes dans cette ville, nous n'avons vu que très-peu de monde. Votre père et Ferdinand sont venus ce matin pour savoir de nos nouvelles ; ils repartent aujourd'hui pour la campagne, où ils passeront encore quelques jours. La Marquise et Adèle viennent au commencement de décembre s'établir ici pour tout l'hiver. J'ai entendu dire quelque chose sur le mariage d'Adèle : il paroît assez prochain ;

mais je ne sais pas encore quel sera l'heureux époux de mon amie.

La santé de mon père se fortifie tous les jours : il m'a fait quitter mon petit appartement pour me donner celui qui est auprès de ma tante. A notre arrivée à l'hôtel, c'est là qu'il m'a conduite, en me disant qu'à présent j'étois une grande personne, et qu'il ne vouloit plus que je fusse logée comme un enfant. C'est ce joli appartement à gauche, qui étoit presque toujours fermé : il devoit, avec celui de ma tante, former l'appartement de ma mère ; mais cette maison fut achetée dans les derniers tems de sa vie. Ma pauvre mère tomba malade à Key...... où elle mourut. J'étois alors trop jeune pour partager la douleur de mon père ; je sens aujourd'hui combien il lui a fallu de courage pour faire usage de cet appartement.

J'ai un joli cabinet où je vous écris ; il n'y manque rien de ce qui est nécessaire à mes études : son exposition sur le jardin donne un beau jour pour dessiner : une porte de glace s'ouvre pour entrer dans la biblio-

thèque de mon père, d'où je puis passer chez lui. D'un autre côté, mon petit cabinet donne dans ma chambre qui n'est séparée que par une seule pièce de l'appartement de ma tante. Je me trouve d'autant mieux dans ce nouveau logement, qu'il est éloigné des salons. Aucun bruit ne me distrait, et j'y puis rêver tout à mon aise.

Je suis libre de me retirer chez moi, autant que je l'étois à Key.... et j'ai l'avantage d'être avec ma tante, dont l'aimable caractère adoucit souvent mes ennuis. Ses occupations et les miennes nous sépareront souvent; mais, avec la certitude de nous revoir plusieurs fois dans la journée, nous nous quitterons sans peine.

Je verrai plus de monde que je n'en voyois à Key..... On a déjà parlé de quelques visites que je dois faire avec ma tante. J'espère cependant qu'on me détournera rarement de mes études; mon père l'a promis. Mon empressement pour achever mon éducation redouble chaque fois que je songe au prix qu'on y a attaché.

Adieu, mon cher Alfred. Votre coeur ne vous dit-il pas aussi de profiter si bien de votre voyage, que mon père soit forcé d'abréger le tems de cette cruelle épreuve?

Adieu, Alfred, adieu.

LETTRE XXXVIII.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux, le 8 décembre 17..

Votre père et Ferdinand sont revenus hier au soir; ils ont dîné ici aujourd'hui. Le Comte nous a lu une partie de la lettre que vous lui avez écrite de Parme : les détails que vous lui donnez m'ont extrêmement intéressée. Mon père a paru content; il a dit avec un air de satisfaction qui m'a charmée : « Notre Alfred a du tact et une grande intelligence ; il rend fort bien

compte de ce qu'il voit; son esprit est susceptible des meilleures impressions : j'espère qu'il profitera de son voyage, et qu'il reviendra instruit et formé comme je le desire. » La joie d'entendre mon père faire votre éloge me rendoit toute rouge; je répétois tout bas ce qu'il disoit; je ne pouvois ôter les yeux de dessus lui. Il nous fera honneur, mon ami, a-t-il ajouté en frappant sur l'épaule du Comte qu'il a entraîné vers une fenêtre où ils ont causé bas assez long-tems. Mon père ensuite s'est rapproché de nous et a parlé d'une lettre que vous lui avez écrite. Je l'ignorois, et je comptois vous engager à lui adresser vos félicitations sur sa convalescence; mais vous l'avez fait de vous-même, et votre coeur vous a dicté cette démarche, dont le mien vous tient compte. Oh! mon cher Alfred, quelle bonne journée! Il y a long-tems que je n'ai eu autant de plaisir qu'aujourd'hui.

Ferdinand va demain à Arsilly; il reviendra mercredi prochain avec la Marquise et Adèle. Le Comte vouloit nous donner à

dîner avec elles le lendemain de leur arrivée; mais mon père a refusé : il prétend que je ne dois aller nulle part avant d'avoir fait quelques visites de famille. Le dîner a donc été remis à l'autre semaine. Je ne suis encore sortie que pour aller chez les marchands, avec ma tante. Le tailleur, le cordonnier, la marchande de modes, me font attendre et me retiennent prisonnière.

Ce retard ne m'avoit pas encore impatientée; je vous assure que je n'étois point pressée de sortir : je m'occupois de vous, et je donnois tous mes soins à l'étude. Le motif qui m'y engage, n'a-t-il pas mille fois plus de charmes pour moi que tous les plaisirs que l'on trouve dans le monde? Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai songé à presser les ouvriers. Oui, mon cher Alfred, je me fais un bonheur d'aller dîner chez votre père; son invitation m'a donné le desir de sortir. L'idée seule de passer toute une journée dans la maison où Alfred est né, me fait éprouver un sentiment bien doux. Pourrois-je me trouver avec in-

différence dans la maison où il a demeuré, dans la maison où peut-être un jour je vivrai avec lui ? Oh ! non, mon cher Alfred.... Ce dîner sera pour moi une véritable fête, il me présente un intérêt que mon coeur sent si bien ! M. l'Abbé traitera-t-il cet empressement d'enfantillage ? en attribuera-t-il la cause à mes seize ans ? S'il pense ainsi, mon cher Alfred, je crains bien de lui paroître toujours un enfant.

J'ai été bien tranquillisée quand vous m'avez assuré que vous n'aviez pas donné lieu à la sévérité de mon père. Les chagrins qui viennent par la faute de ce que l'on aime, font tant de mal !.... Ah ! mon cher Alfred, que jamais nos peines ne viennent de nous ! alors nous pourrons les supporter ; alors nous trouverons dans nos mutuelles consolations, une occasion de plus de connoître tous les charmes du sentiment qui nous unit. Allons, mon cher Alfred, prenez courage, et cessons de nous plaindre, puisque nous sommes contens l'un de l'autre.

Je vais adresser cette lettre à Véronne, où vous mandez au Comte, que le Prince a des amis qui pourront le retenir quelques jours. Dans l'incertitude où je suis du tems que vous devez y rester, je craindrois de vous faire trop attendre, si je ne vous écrivois qu'à Venise.

Adieu, mon cher Alfred, adieu. Songez que lorsque nous nous reverrons, ce sera pour ne plus nous séparer; ne nous occupons que de cet heureux instant, travaillons à en avancer l'époque, et nous trouverons de nouveaux moyens d'adoucir les rigueurs de l'absence. Adieu.

LETTRE XXXIX.

M. DUMENIL A M. L'ABBÉ AIMERY.

Bordeaux, le 12 décembre 17..

J'espère, monsieur l'Abbé, que vous m'excuserez, si je n'ai pas répondu à votre

première lettre; j'étois encore très-souffrant, lorsque je l'ai reçue. Votre dernière lettre m'est parvenue, il y a deux jours; je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez; je suis entièrement rétabli.

Je vous dois, monsieur, de grands remercîmens, pour avoir empêché le retour d'Alfred; il auroit dérangé mon plan. Comment aurois-je fait dans une telle occasion, pour résister à ces chers enfans? Il eût été trop sévère de les séparer de nouveau, et de renvoyer Alfred après une semblable démarche; il eût été imprudent de les garder près l'un de l'autre, ou de laisser Alfred courir encore les dangers d'une grande ville; il eût donc fallu les marier. Je vous laisse à juger si je dois remettre le sort de ma fille entre les mains d'Alfred, avant de m'assurer s'il saura la rendre heureuse. Ma reconnoissance est extrême pour le service que vous m'avez rendu; votre prudence me tranquillise, et j'espère que je devrai à votre sagesse, de

voir mon gendre devenir tel que je le desire.

Mais cette jeune plante, si susceptible d'une bonne culture, résistera-t-elle aux atteintes qui lui seront portées par les séduisans perturbateurs du repos des familles? Vos sages leçons en contradiction avec les leurs, seront-elles toujours victorieuses au milieu d'un monde où les vices même sont presque devenus des attributs du bon ton? dans un monde où l'on ne rougit plus que de la pudeur, et où la pureté des principes expose au ridicule? Quand la naissance, la fortune, la figure et les talens, placent un jeune homme au milieu de tant d'écueils, n'est-il pas permis de craindre l'issue d'un combat si dangereux pour la vertu?

J'observe cependant avec plaisir que vos soins ne sont pas entièrement infructueux; mais Alfred est d'un caractère facile à séduire; il a de l'esprit, beaucoup de douceur; il est dans l'âge où l'on préfère le conseil qui entraîne, à celui qui retient. En ne

permettant pas le retour d'Alfred, j'ai voulu punir sa première faute; maintenant il faut nous donner le tems de juger si son repentir sera solide.

La lettre que j'ai reçue de lui annonce un bon naturel, de la sensibilité et de la candeur. Dans le soin même qu'il prend de cacher sa faute, on le voit à chaque ligne au moment de la déclarer; et le besoin de se justifier, sans s'avouer coupable, forme un contraste intéressant. Si vous pouvez le préserver de la contagion, ce jeune homme deviendra un excellent sujet. Ne perdez pas de vue son caractère; songez que si sa douceur le rend facile à conduire, elle peut le rendre aussi facile à égarer.

Je le crois dans ce moment très-amoureux de ma fille; ce n'est point d'après les lettres qu'il lui écrit, et que cette chère petite prend tous les moyens de me faire lire pour me toucher, que je juge son amour; mais c'est d'après l'impression qu'il a reçue des dangers qu'elle a courus. La

crainte de la perdre paroît trop l'affecter, pour que nous ne cherchions pas à faire usage de ce moyen, comme le plus sûr bouclier qui puisse le garantir.

Alfred est dans l'âge où il faut songer à lui faire prendre un état; non par amour-propre, et parce qu'il n'est pas du bon ton de n'en point avoir, mais parce qu'un homme sans état est moins retenu; il a moins de liens, il est moins observé, et par conséquent il a moins à perdre, s'il se conduit mal.

Dans l'état militaire, on peut acquérir de la gloire, sans doute, et je respecte fort le vieillard dont la tête chauve est couverte de lauriers; mais aussi n'est-il pas vrai que souvent on passe sa vie dans le métier des armes, sans trouver l'occasion de se signaler? Et puis, si comme tant d'autres, on occupe une place militaire, sans se livrer à l'étude nécessaire pour la bien remplir, on est aussi désoeuvré que l'homme sans état. S'il est vrai que les liens de l'honneur soient un peu plus resserrés, et que l'on ait un

motif de plus pour se bien conduire, d'un autre côté, combien d'occasions de s'égarer! Entouré de mauvais exemples, on rougiroit presque de ne pas les suivre. Dans la crainte d'avoir l'air pédant et censeur envers des camarades dont on veut faire des amis, on approuve d'abord, et l'on finit par imiter. Peu de tems suffit pour effacer de bons principes, qui ne paroissent plus à la jeunesse que de sots et fatigans préjugés, faits pour contrarier ses desirs. Je ne sais en vérité si je ne préférerois pas encore pour ma fille un mari sans état, que je pourrois surveiller, à un jeune homme placé dès l'enfance dans un état fait sans doute pour exalter l'honneur, mais dans lequel cependant on se livre au vice par principe.

Servir sa patrie est un devoir pour l'homme bien né; l'homme riche et sans état peut, s'il le veut, se rendre utile à ses concitoyens; mais si la fortune suffit pour cela, elle l'expose en même-tems à bien des écueils, par les facilités qu'il trouve à

satisfaire ses passions. Le militaire, en exposant sa vie, semble servir son pays d'une manière plus noble et plus brillante: le magistrat, dans une place honorable, trouve tous les avantages que peut desirer l'honnête homme; et si d'antiques préjugés ne s'opposoient point à voir le seul rejeton d'une famille militaire entrer dans la robe, j'aurois engagé le Comte à placer son fils dans la magistrature; c'est-là que l'étude et l'occupation deviennent nécessaires. Un magistrat qui remplit les devoirs de son état, ne peut rechercher les distractions qu'au sein de sa famille et de ses amis; c'est-là qu'un galant homme satisfait son coeur en protégeant l'innocence; les services qu'il rend à ses concitoyens sont aussi importans; et la gloire de leur assurer la protection des loix, vaut bien celle de les défendre avec son épée.

Après avoir fait part de mes craintes au comte de Boransac, après lui avoir témoigné mes inquiétudes sur le bonheur de ma fille qui, étant forcée de se séparer souvent

de son époux, auroit non-seulement à redouter les dangers de la guerre, mais encore les dangers plus certains du désœuvrement où laisse la paix, j'ai obtenu, pour tout concilier, qu'il feroit entrer son fils dans le corps diplomatique. L'instruction qu'il sera forcé d'acquérir remplira une partie de mes desirs. Le Duc de.... qui a conservé pour le Comte une amitié qui date de l'enfance, nous servira de son crédit. Il a répondu à la lettre que le Comte lui a écrite à ce sujet, de manière à satisfaire ses sentimens et son amour-propre. Je suis content de cet arrangement, et je vous prie, Monsieur, de donner tous vos soins pour rendre Alfred digne des places qu'il aura à occuper.

Je n'ai plus rien à ajouter, Monsieur; mes motifs vous sont connus; ma fille vous intéresse, votre élève vous est cher. Je compte sur vos soins, comme vous devez compter sur ma reconnoissance, mon estime et tous les sentimens dont je vous prie de recevoir l'assurance.

DUMÉNIL.

LETTRE LX.

ÉLISE A ALFRED.

Bordeaux, le 17 décembre 17..

Adèle est arrivée mercredi au soir ; elle est venue me voir le lendemain. Nous n'avons eu qu'un moment à causer ensemble, et elle n'a pu entrer dans tous les détails qu'elle avoit à me donner. Son mariage est arrêté : et il sera célébré dans le mois de février. On attend son futur époux dans les premiers jours du mois prochain ; elle le connoît peu, c'est le marquis de Lonel, seul héritier de tous les biens de cette maison, son père étant mort sans avoir d'enfans de sa seconde femme. Le marquis de Lonel est à-peu-près de l'âge de sa belle-mère ; il a au moins trente-cinq ans. Ne trouvez-vous pas, mon cher Alfred, que c'est un mari bien âgé

pour Adèle ? Cependant elle me paroît assez contente de son sort. En habitant la terre de Lonel, qui est voisine d'Arsilly et de Key...., Adèle ne change rien à ses habitudes. Ce mariage, m'a-t-elle dit, fait le bonheur de sa mère et l'avancement de son frère : elle ne put m'en dire davantage, sa mère l'envoya chercher.

Adèle en me quittant, m'a promis de venir aujourd'hui passer l'après-midi avec moi. Nous aurons le tems de nous entretenir de ce qui nous intéresse. J'aime Adèle; je voudrois qu'elle fût heureuse; mais épouser un homme que l'on connoît à peine, que l'on n'aime point encore au moment où l'on fait le serment de l'aimer toujours... Oh ! comme cela fait trembler !...

Après qu'Adèle m'eut quittée jeudi, nous sortîmes, ma tante et moi, pour faire nos visites avant l'heure de l'assemblée. Ma tante eût été fatiguée de se trouver dans ce qu'elle appelle *cohue ;* et mon père, m'a-t-elle dit, en voulant que je remplisse les devoirs de la société, ne veut pas cependant

que je sois dans le grand monde avant d'être mariée.

Cette décision m'a fait grand plaisir : je puis juger de la peur que me feroit un grand cercle, car en entrant dans le salon, la maîtresse de la maison seule m'en imposoit, au point de sentir mes jambes trembler sous moi. Je n'ai cependant qu'à me louer de la manière dont j'ai été reçue par-tout. Chez tous mes parens, j'ai eu le plaisir d'entendre parler de mon père avec estime, et les justes éloges qu'on lui a donnés, auroient encore, s'il eût été possible, augmenté ma tendresse pour lui.

Ma tante me mena hier chez madame l'Intendante, avec laquelle elle paroît être fort liée. Je lui fus présentée comme une jeune habitante des champs, qui pour la première fois se montre aux belles dames de la ville. Ma timidité fut excusée d'une manière si douce et si aimable, qu'elle s'est presque dissipée. Madame l'Intendante me rassura par ses manières prévenantes ; et dans toutes les visites que nous avons faites,

je n'ai trouvé personne qui eût autant qu'elle l'art de me mettre à mon aise. Quelques personnes vinrent pendant que j'étois chez elle. On parla d'une fête qui doit se donner à l'Intendance le mois prochain : cela me fit songer au bal où vous fûtes, au menuet que vous dansâtes, au prince Orsinelli, que vous vîtes pour la première fois.... cela me fit soupirer.... Je fus tirée de ma rêverie par l'invitation qui nous fut faite pour le jour dont on parloit. Ma tante parut hésiter dans sa réponse ; madame l'Intendante renouvela sa demande ; alors ma tante s'approcha d'elle, et lui dit à moitié bas, qu'elle ne croyoit pas que mon père consentît à me laisser paroître dans une aussi grande assemblée ; qu'il me trouvoit encore trop jeune, et qu'il ne me permettoit que les distractions faites pour mon âge.

Madame l'Intendante me fait beaucoup de complimens ; et lorsque nous l'avons quittée, elle m'a dit que si mon père ne vouloit pas que je vinsse à la fête qu'elle

devoit donner, elle auroit pour moi un bal de jeunes demoiselles. Tout cela ne m'a point donné de vanité, mon cher Alfred; j'ai bien vu que c'étoit par amitié pour ma tante, que j'étois si bien traitée.

Le 18.

Adèle en entrant dans mon cabinet, hier, a interrompu ma lettre; mais en cessant de causer avec vous, c'est toujours de vous, mon cher Alfred, que je me suis occupée. Sans oser murmurer de la sévérité de mon père, nous avons desiré toutes deux presque également de voir le terme de ce long voyage. Elle m'a dit avec un air de tendresse qui m'a pénétrée, combien elle auroit été heureuse de nous voir mariés, au même moment qui doit l'unir avec le marquis de Lonel. Nous avons passé en revue tout ce qui m'est arrivé depuis votre départ : elle n'a pu se rappeler sans frémir, le danger que j'ai couru, et la manière dont mon père me sauva la vie ; elle en attache beaucoup plus de prix à devenir propriétaire de la terre de Lonel; et dès qu'elle sera mariée, elle doit

faire élever un monument à l'amour paternel, dans l'endroit même où je faillis à perdre la vie.

Le marquis de Lonel est à Paris : il a un régiment et du crédit à la cour; il auroit pu épouser une femme plus riche qu'Adèle; mais elle m'a dit que Ferdinand avoit non-seulement eu l'adresse d'arranger ce mariage, mais qu'il se trouvoit encore lui-même placé dans le régiment du Marquis. La joie que donne cette affaire à madame d'Arsilly et à Ferdinand, est, je crois, tout ce qui fait le bonheur d'Adèle. Cependant elle m'a dit que le Marquis ne lui déplaisoit pas; elle l'a vu chez son père pendant sa maladie; il parut fort affecté de sa mort; et elle le croit sensible. Elle m'a dit en rougissant, qu'il avoit paru alors faire quelqu'attention à elle; elle pense même que c'est delà que Ferdinand est parti pour entreprendre et faire réussir cette grande affaire.

Si Adèle fait quelques voyages à Paris, si elle est présentée à la cour, sa mère doit

la suivre par-tout. Cette certitude de n'en être jamais séparée, la tranquillise sur son sort.

Adèle m'a lu une lettre que le Marquis lui a écrite : cette lettre, quoique tendre, m'a paru si grave, qu'à la place d'Adèle j'aurois peur d'avoir un mari aussi sérieux. Il lui fait le serment de ne jamais s'occuper que de son bonheur. Elle l'espère. Mais moi, mon cher Alfred, puis-je avoir cette confiance dans ce qu'on appelle un mariage de convenance ?. . . . Hélas! se connoître peu, ne pas s'aimer et s'unir pour la vie, cela ne paroît-il pas un usage *bien* bizarre ? Ne sommes-nous pas heureux, mon cher Alfred, d'avoir des parens qui, en nous élevant pour nous aimer, nous ont assuré la seule félicité qui puisse exister sur la terre?

Adieu, cher Alfred. Il est inutile de nous promettre de travailler mutuellement à nous rendre heureux ; le bonheur de l'un ne dépend-il pas entièrement de celui de l'autre?

Adieu.

LETTRE XLI.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux, le 23 décembre 17..

Nous avons été dîner hier, mon père, ma tante et moi, à l'hôtel de Boransac. En y entrant, mon coeur a battu, comme si j'avois dû y trouver mon Alfred. C'est ainsi que sans motifs, sans raisons, tout ce qui me rapproche ou m'éloigne de lui, tout ce qui y a rapport, a le pouvoir de me troubler. Je n'ai plus un instant de paix; tout excite mes regrets et augmente mes chagrins. Quelquefois, cependant, un rien fait renaître l'espérance dans mon coeur, dans ce coeur que je ne puis plus gouverner. N'a-t-il pas eu aussi l'enfantillage, lorsque j'ai monté l'escalier, de me faire peser sur chaque marche, en me faisant songer aux

pieds qui les avoient tant de fois parcourues! il vous confie cette folie, en vous défendant de trahir son secret.

En entrant dans le salon, je ne sais pourquoi, mais j'ai rougi, à ce qu'assure Adèle. Mon coeur éprouve tant de différentes sensations! Mes craintes sans cesse renouvelées, mon espoir trompé, l'image si séduisante de cet avenir qui m'est promis, et qu'un rien peut faire changer; c'est tout cela, je pense, qui me rend si susceptible, et qui cause ce trouble continuel de mon coeur.

Lorsque je fus assise près d'Adèle, Ferdinand s'approcha de moi; il me débita quelques complimens auxquels je fis peu d'attention. Votre père, en parlant d'une lettre qu'il venoit de recevoir de vous, obtint tout mon intérêt. J'écoutois tout ce qu'il disoit, je n'en perdois pas un mot; il vantoit votre esprit, votre discernement; vous parûtes flatter beaucoup sa vanité; ah! mon cher Alfred, j'éprouvois, moi, un sentiment bien plus doux!

Peu de tems après notre arrivée chez votre père, on annonça monsieur et mademoiselle de Belval. Je ne tardai pas à reconnoître dans M. de Belval, le *gros Monsieur*, qui le premier parla de moi chez votre père, à ce dîner dont vous me rendîtes compte dans la seconde lettre que vous m'écrivîtes pendant votre séjour à Bordeaux. Le *gros Monsieur* que nous nommerons à l'avenir par son nom, demanda à mon père la permission de me présenter sa fille. M. de Belval parla des places que, malgré sa naissance, il avoit remplies dans la finance, de la fortune de toutes les grandes familles de la province, de celle qu'auroit sa fille, de son embarras pour se choisir un gendre, de son amitié pour le comte de Boransac, qui lui auroit fait préférer Alfred à tout autre, s'il eût été libre. Comme par un mouvement magique, à ce nom d'Alfred, la tête de mademoiselle de Belval et la mienne se tournèrent vis-à-vis l'une de l'autre; nos yeux se fixèrent et nous rougîmes toutes deux.

En allant nous mettre à table, Adèle me dit à l'oreille que mademoiselle de Belval n'étoit pas jolie. Adèle a tort; j'eus tout le loisir à table d'observer mademoiselle de Belval, qui étoit placée vis-à-vis de moi: elle est grande, bien faite, elle a de jolis yeux, un beau teint et de belles dents; avec tout cela on n'est pas laide : cependant elle ne me plaît pas; il me semble que ses manières ne sont pas naturelles.

J'avois un grand desir de savoir si mademoiselle de Belval vous connoissoit. Mais je ne sais pourquoi il me fut impossible de lui faire cette question. Adèle à côté de qui j'étois à table, me promit qu'avant la fin de la-journée elle se mettroit à même de satisfaire à cet égard ma curiosité. Jamais Adèle n'a été aussi aimable qu'elle le fut pendant tout le dîner. Elle me divertit extrêmement par l'humeur qu'elle prit contre mademoiselle de Belval, uniquement parce que son père avoit dit qu'il vous auroit préféré à tout autre pour son gendre. Adèle si indulgente, Adèle sans prétention étoit alors

décidée à refuser tout éloge à mademoiselle de Belval : elle prit même vis-à-vis d'elle un ton de supériorité, qui auroit pu donner de mon amie une opinion désavantageuse à tout autre qu'à moi.

Après dîner, on parla de musique. Votre *piano* fut regardé avec dédain par mademoiselle de Belval. Un petit *piano*, dit-elle? Oh! il est impossible de jouer sur un petit *piano*. Tout en disant cela, elle l'ouvrit, s'assit, et me ravit par la manière dont elle préluda; elle a un grand talent, et si elle avoit le tact plus doux, son exécution seroit parfaite; mais elle frappe si fort, que l'on finit par ne plus faire attention qu'au pauvre instrument, que l'on craint à chaque moment de lui voir briser. Elle paroît aimer beaucoup la musique. Il arriva des visites; on parla, on cessa de l'écouter, sans qu'elle s'arrêtât; elle sembloit s'amuser de son talent, et se contenter de mon admiration et de celle de son père. Mon attention fut bientôt distraite; on annonça madame de Grandval. J'allai rejoindre ma tante,

et mademoiselle de Belval s'appercevant qu'elle étoit seule au *piano*, se rapprocha de nous.

Madame de Grandval étoit éblouissante. Dans un instant, tout le salon fut rempli des odeurs dont elle étoit parfumée; et même après qu'elle fut partie, il sembloit encore que nous fussions au milieu d'un bosquet de fleurs. Vous aviez raison, Alfred, en me parlant de madame de Grandval; je pense comme vous, qu'on ne peut rien voir de plus joli. Adèle prétendit que madame de Grandval n'étoit venue ce jour-là chez votre père, que pour me voir et emmener Ferdinand; en effet, en entrant, elle fixa les yeux sur moi, et ne les détourna plus; je n'osois la regarder, et je ne pus la bien voir que quand elle partit. En parlant à ma tante, ses regards étoient fixés sur moi; je fus la seule personne à qui elle ne dit rien, et la seule qu'elle regarda, même en parlant aux autres; je ne sais si c'est une des manières du bon ton, mais celle-là m'a paru un peu trop hardie, pour s'arranger avec mon ca-

ractère. Au bout de dix minutes, madame de Grandval tira sa montre, toujours en me regardant, comme si elle eût voulu remarquer à quelle heure elle m'avoit vue pour la première fois. Je vous avouerai que j'ai été un peu choquée de cette manière, que l'on appelle aisée, et que je suis tentée d'appeler impertinente. .

Le quart-d'heure de visite à peine expiré, madame de Grandval se leva : elle dit à Ferdinand qu'il étoit d'*un tard affreux*; qu'ils avoient perdu les plus beaux morceaux de l'opéra ; que c'étoit *désespérant*; que la Vicomtesse l'attendoit dans sa loge, et qu'elle étoit d'une malhonnêteté *effroyable* de l'avoir laissée seule si long-tems. Votre père lui offrit la main pour la conduire à sa voiture, tira toutes les sonnettes pour appeler les gens, et Ferdinand pour la suivre, pensa tout briser dans le salon. L'élégante Présidente, déjà au bas de l'escalier, s'impatientoit de la lenteur du beau Ferdinand, dont la boucle de soulier, prise dans la robe d'Adèle, causoit le retard, et faisoit faire

à cette dernière des rires immodérés. Il se dégagea, en emportant quelques débris de la robe d'Adèle, qui cessa enfin de rire, pour me dire qu'elle avoit fait ma commission, et qu'elle avoit demandé à mademoiselle de Belval si elle vous connoissoit. Elle lui avoit répondu qu'elle vous avoit souvent vu au spectacle et dans les assemblées; mais que vous aviez été si occupé pendant votre séjour à Bordeaux, que son père n'avoit pu trouver un jour où vous fussiez libre, pour vous prier à dîner. Adèle me demanda ensuite ce que je pensois de madame de Grandval; elle alloit me parler de l'amour de Ferdinand pour cette jolie Présidente; mais mon père vint nous avertir qu'il n'étoit pas poli de causer et de ne pas écouter mademoiselle de Belval; elle s'étoit remise au *piano*, et la distraction générale ne l'arrêtoit pas. Nous nous approchâmes d'elle, et nous nous promîmes, Adèle et moi, de nous dédommager le lendemain, en causant tout à notre aise dans mon cabinet.

Votre père me pria de jouer, dans un moment où mademoiselle de Belval se reposoit, et m'apporta la dernière œuvre de Dusseck, qu'il avoit achetée la veille. Oh les charmantes sonates! dit mademoiselle de Belval, en s'emparant du livre; j'en raffolle; depuis huit jours, je ne puis jouer autre chose. Elle plaça la musique sur le pupitre, et joua la première sonate d'une si grande vîtesse, que si je n'avois pas su que c'étoit la mode, j'aurois cru que c'étoit pour avoir le tems de les jouer toutes. Mademoiselle de Belval étoit à la seconde sonate, lorsque l'on vint avertir mon père que sa voiture étoit arrivée : nous attendîmes la fin de la sonate pour nous retirer. M. de Belval s'appercevant alors que sa fille avoit toujours tenu la place au *piano*, me témoigna ses regrets de n'avoir pas eu le plaisir de m'entendre. Votre père, pour tout réparer, proposa de donner chez lui un concert après les fêtes; il assura mon père qu'il y auroit peu de monde; et il promit à mademoiselle de Belval un grand *piano*.

Quand nous fûmes en voiture, ma tante parla de madame de Grandval comme d'une femme bien légère. Mon papa dit qu'il ne voudroit être ni le père, ni le mari d'une pareille folle, et parla d'autre chose. En rentrant je me retirai dans mon cabinet; je tâchai de me rendre compte des impressions que j'avois reçues dans la journée; je ne me suis rappelé avec intérêt que celles qui avoient des rapports avec vous, et du reste, j'ai trouvé que le monde ne valoit pas la peine de faire des frais pour lui plaire.

Adieu.

LETTRE XLII.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux, le 25 décembre 17.

Adèle m'a tenu parole; hier nous avons passé une charmante après-midi; sa mère

l'avoit amenée de bonne heure, et elle n'est venue la reprendre qu'à dix heures. Ma tante étoit sortie, mon père avoit des lettres à écrire, la porte étoit fermée. Nous sommes restées, Adèle et moi, plus de quatre heures ensemble.

C'est un délicieux sentiment que l'amitié! elle n'entraîne après elle ni craintes ni troubles. La confiance, l'indulgence, la communauté des peines et des plaisirs, les soins touchans qu'elle prodigue, font de l'amitié le premier charme de la vie. Ah! mon cher Alfred, qu'elle adoucisse pour nous les craintes que donne l'amour! qu'elle dissipe les troubles qu'il fait naître, qu'elle le dirige, qu'elle veille sans cesse près de lui, qu'elle le rende doux comme elle, qu'elle lui donne sa constance, sa fidélité, et qu'elle le forme enfin pour notre bonheur mutuel!

Nous causâmes avec cette confiance que donne l'amitié. Adèle après m'avoir peint le caractère de madame de Grandval, me parla de son attachement pour Ferdinand, et de l'amour qu'il a pour elle. L'amour!..

Quel est donc ce sentiment, dis-je à Adèle, qu'éprouve également le cœur léger et le cœur sensible? Quoi! Ferdinand a de l'amour pour madame de Grandval? Cette femme que vous venez de me peindre avec des couleurs si peu avantageuses, ressentiroit pour Ferdinand ce qu'Elise éprouve pour Alfred? Ah! c'est impossible!.. Cependant vous m'assurez que Ferdinand ne peut passer un jour sans la voir; qu'elle règle sa conduite; qu'il ne vit que pour lui plaire. Ah! ma chère Adèle, le tableau que vous me présentez de leur amour ressemble si fort à ce que j'éprouve, que vous me faites rougir et trembler! Quoi, les mêmes sentimens peuvent exister chez des êtres si différens! Alfred pourroit éprouver, pour une autre que moi, cet amour que madame de Grandval sait inspirer! Si cette femme a pu fixer l'homme le plus léger, que me reste-t-il, que toute autre femme que moi ne puisse offrir à Alfred? Cet amour que je croyois né de la sympathie, de l'estime, de la ressemblance de nos goûts; cet amour que je

croyois si rare, quoi! l'homme léger l'éprouve et la coquette l'inspire!... La douce Adèle en voyant mon trouble, me serra contre son coeur. «Rassurez-vous, ma chère Elise, me dit-elle; l'amour de mon frère et de madame de Grandval ne ressemble point au vôtre. Leur amour-propre a été flatté de l'hommage rendu aux charmes extérieurs. Ils se sont aimés sans se connoître; ils n'ont senti l'un pour l'autre que cet amour qui, né des desirs, est volage comme eux. L'amour que la beauté seule a produit, s'échappe quand elle disparoît. L'amour de mon frère n'est qu'un égarement, une folie qui ne peut durer. Le vôtre, ma chère Elise, est un véritable sentiment du coeur, né d'une estime réciproque; croyez qu'Alfred en est digne, et que vous n'avez rien à redouter.» Ah! que d'obligations j'eus à Adèle! Si elle ne put m'ôter toutes mes craintes, au moins je cessai de rougir de mon amour, lorsqu'elle eut établi cette différence.

On m'interrompt... Il y a des visites

dans le salon ; sans doute on m'envoie chercher.........................

Mardi 27.

C'est mademoiselle de Belval qui avant-hier vint interrompre ma lettre, et changer l'emploi de ma soirée, en la passant toute entière avec moi. Elle étoit déjà presque sur mon épaule, lorsque je me préparois à passer dans le salon.

«Je vous dérange, *mon cœur*, me dit-elle, mais j'étois si honteuse d'avoir tant retardé cette première visite, que je me suis empressée de rompre tout autre engagement, pour venir vous voir. Ah! vous écriviez?... en Italie, je pense? »

—*Mon cœur!* Vous voyez, Alfred, que nous sommes déjà très-liées. *Honteuse d'avoir tant retardé sa première visite!* Elle est bien bonne, je ne m'étois pas apperçue de ce retard; je trouvois même qu'en interrompant ma lettre, elle étoit venue beaucoup trop tôt.

Je fermai mon secrétaire en rendant à

mademoiselle de Belval, politesses pour politesses; et je lui proposai de retourner avec elle au salon.

« Oh! non, ma chère, restons ici: votre salon est aujourd'hui d'un triste à périr. Mon père vient d'établir avec le vôtre une grande discussion sur les finances; votre tante s'occupe de deux vieilles dames dont la visite lui donne autant d'ennui qu'elle nous en donneroit. . . .

» Elle est bien aimable, votre tante; ne trouvez-vous pas, mon cœur? — Oui, sans doute. — Ah! dites-moi, comment appelez-vous cette demoiselle qui a dîné avec nous l'autre jour à l'hôtel de Boransac? Elle est assez jolie, mais elle a un petit air moqueur que je n'aime pas. — C'est mon amie, la fille de la marquise d'Arsilly. — Elle est très-bien. Il faut être jolie pour le paroître auprès de vous; vous êtes d'une beauté si rare. »

Je fis un salut de la tête, en rougissant d'un compliment si brusque.

« — Oh! je ne cherche point à vous flatter;

je dis ce que tout le monde dit ; hier encore je n'ai cessé d'entendre parler de vous. »

Embarrassée des complimens exagérés de mademoiselle de Belval, ne sachant que répondre, je cherchai à changer de conversation, et je ne trouvai rien de mieux que de lui rendre flatteries pour flatteries, en lui parlant de ses talens. « La beauté est peu de chose, lui dis-je ; elle passe si vîte ; mais quand on y joint les talens et les graces, on est sûr de toujours plaire. » A son tour, mademoiselle de Belval baissa les yeux, en minaudant et jouant avec le ruban de son manchon. « Il est vrai que j'ai une grande habitude, et des dispositions pour la musique, me dit-elle modestement ; mais vous n'avez pu me juger sur le mauvais *piano* qui étoit chez le Comte. Le vôtre est bon, sans doute ? » Elle se leva, et fut se placer au *piano*.

Pendant quelque tems, j'eus un grand plaisir à l'entendre ; mais je commençois à être fatiguée de la dureté de son jeu, et de la rapidité de ses doigts, lorsque ma tante, monsieur de Belval et mon père, entrèrent

dans mon cabinet. Ma tante me dit tout bas : « Je suis venue aussitôt qu'il m'a été possible ; je crains, ma chère Elise, que la musicienne ne vous ait ennuyée ; je voulois vous envoyer chercher, mais M. de Belval s'y est opposé, en disant que sa fille s'amuseroit mieux chez vous que dans le salon. » Je baisai la main de ma tante pour la remercier de son aimable sollicitude.

M. de Belval en regardant les petits tableaux qui sont dans mon cabinet, demanda si c'étoit mon ouvrage ; mon père ayant dit que oui, il prit une lumière pour les mieux voir. Mademoiselle de Belval appuyant sa tête sur l'épaule de son père, me dit : « Comment, c'est vous qui avez fait tout cela ? On m'a bien dit que vous aviez des talens. »

« Dessinez-vous, lui demandai-je ? — Un peu ; oh ! si je voulois je dessinerois très-bien ; mais jen'en ai pas le tems. » Son père lui demanda si elle avoit eu le plaisir de m'entendre. « Non, dit-elle ; nous avons causé assez long-tems ensemble ; ensuite j'ai essayé son *piano* qui est réellement très-bon, »

Je jouerai chez le Comte, au concert de samedi, me hâtai-je de dire; tant j'avois peur que mon père ne me fît jouer; mais je vis dans ses regards, qu'il comprenoit que je desirois de voir finir la visite de ma nouvelle amie. En effet, elle me quitta, et ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu reprendre la suite de ma conversation avec Adèle.

En continuant de me parler de Ferdinand, et de madame de Grandval, Adèle m'a dit : « Ce qui inquiète le plus ma mère dans cette liaison, c'est le goût extrême de madame de Grandval pour le jeu. On joue chez elle deux fois par semaine; on y court en foule : on joue très-avant dans la nuit, et souvent même le jour surprend les joueurs les cartes à la main. »

« Je sais, a ajouté Adèle, que la Présidente est très-heureuse au jeu; elle gagne souvent des sommes considérables. Ma mère a parlé à Ferdinand des dangers que courent les joueurs; d'abord il en a plaisanté; mais voyant que ma mère étoit très-inquiète là-

dessus, il lui a dit qu'il étoit de moitié avec la Présidente, et que leurs affaires alloient si bien depuis plus d'un mois, qu'ils pouvoient jouer tout l'hiver sur leurs profits. Il a espéré rassurer entièrement ma mère par sa promesse de cesser de jouer, si la fortune lui devenoit contraire; elle est en effet un peu plus tranquille, mais cependant elle n'est pas sans inquiétude sur ce sujet.

Cette lettre est déjà si longue, mon cher Alfred, que je crains qu'elle ne vous fatigue. Un paresseux qui n'écrit pas, aura-t-il la patience de suivre une si longue lecture? Je n'ajoute donc plus un seul mot, pas même la plus petite douceur, qui d'ailleurs seroit hors de saison au milieu de l'humeur que j'ai de n'avoir pas de lettre de vous,

Adieu.

LETTRE XLIII.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux, le 4 janvier 17..

Je viens de recevoir à-la-fois vos deux lettres de dix jours de date l'une de l'autre. Votre seconde m'explique la cause du retard de la première; vous m'assurez qu'à votre retour de la campagne, vous avez bien grondé vos gens, d'avoir oublié de porter cette lettre à la poste. Mais pourquoi voulez-vous qu'ils prennent plus de soin de ce qui vous touche, que vous n'en prenez vous-même? Pourquoi, lorsque vous devez passer toute une semaine à la campagne, partez-vous sans vous assurer qu'une lettre attendue avec impatience, sera envoyée avec exactitude? Voilà de ces étourderies que je ne conçois pas : je serois désespérée, moi,

si par ma faute j'avois pu vous donner un moment d'inquiétude. Mais les hommes connoissent-ils cette délicatesse! Je voudrois bien cependant, mon cher Alfred, la voir dans celui qui doit un jour être mon mari.

Continuons de parler de cette seconde lettre; car pour la première, je n'y répondrai pas : c'est une paresseuse qui ne mérite aucun de mes soins.

Vous allez donc passer le mois de janvier à Venise? Et ce n'est pas le tems du carnaval! Je conçois que c'est fâcheux. J'ai entendu parler du carnaval de Venise, comme d'une chose bien curieuse. Je regrette pour vous que le tems de votre séjour dans cette ville n'ait pas été mieux choisi; mais puisqu'il vous est avantageux d'arriver à Naples avec le Prince, il faut suivre sa marche.

Le 5 janvier.

Décidément je n'irai point à la fête qui doit se donner à l'Intendance, le 24 de ce mois; mais mon père a consenti que je fusse

à un bal que l'on y donne exprès pour moi, lundi 16. L'Intendante lui a présenté une liste de vingt-trois jeunes personnes; je ferai la vingt-quatrième. Mon père a été si touché de cette attention, qu'il a demandé la permission d'être aussi de la fête. Il m'a dit ensuite en souriant, qu'il étoit bien aise de trouver une occasion de réparer le petit chagrin qu'il m'avoit fait, en refusant l'invitation pour le 24: j'ai rougi. Je me flattois que mon père ne se seroit pas apperçu de mon injuste mécontentement. Il a ajouté que je pouvois choisir un habit aussi élégant et aussi riche que je le desirerois, et qu'il ne vouloit rien épargner pour que son Elise fût bien mise.

Adèle sort d'ici. Le marquis de Lonel est arrivé hier; il doit dîner avec elle aujourd'hui. Cette pauvre Adèle étoit toute tremblante; elle m'a dit qu'elle venoit prendre un peu de courage dans le sein de l'amitié. Je ne sais ce que nous avons éprouvé toutes deux; mais en nous embrassant, nous étions émues et nous sommes restées dans les bras

l'une de l'autre, sans pouvoir prononcer un seul mot.

Elle est restée peu de tems avec moi; sa mère lui avoit recommandé de revenir de bonne heure pour se trouver dans le salon, à l'heure où doivent se réunir les deux familles.

Je vais sortir avec ma tante, pour choisir mon habit de bal; je m'arrêterai à la poste, pour mettre moi-même cette lettre dans la boîte. Voilà un exemple! Mais je ne veux plus gronder.

Adieu, mon cher Alfred.

LETTRE XLIV.

FERDINAND A ALFRED.

Bordeaux, le 6 février 17..

Tu as raison de te plaindre, mon cher Alfred. Etre resté trois mois sans t'écrire,

c'est un tort sans doute. Mais les affaires les plus importantes m'ont occupé ; mais le tourbillon du monde m'a entraîné : voilà la vérité. Je t'ai fait attendre long-tems le détail des succès de la belle Elise, voilà le mal. Je suis certainement un ingrat ; car tu t'occupes trop bien de mes affaires, pour que je ne sois pas coupable d'avoir négligé si long-tems de te parler des tiennes. Qui t'a donc si bien instruit ? La lettre que je viens de recevoir de toi, est-elle une lettre de reproches ou de félicitations ? il faut éclaircir ce doute.

Je vous fais mon compliment, monsieur Ferdinand. La plus jolie femme de France vous préfère, vous enchaîne. . . . .

Vous vous trompez, monsieur Alfred, la plus jolie femme de France, ce n'est pas madame de Grandval, c'est Elise Duménil.

Je vois à présent le moyen dont Ferdinand s'est servi pour me débarrasser d'une correspondance dont il assure que je n'aurois pas su tirer parti.

Qu'importe à Alfred le moyen dont on

fait usage pour le servir ? Ne falloit-il pas à tout prix, rendre le calme à son *sensible cœur ?* Effacer jusqu'au souvenir d'une erreur momentanée, qui pouvoit avoir des suites si dangereuses pour le cher Alfred ?

Si j'avois de l'amour-propre, je serois humilié d'avoir été si-tôt oublié..... Mais les femmes sont si légères !.....Il est sans doute plus difficile de les fixer que de les séduire, et je ne m'étonne pas que &c.........

Doucement Alfred : cette longue phrase dont je copie les premières lignes, seulement pour te la rappeler, ne te paroîtroit-elle pas dictée par l'amour-propre blessé, si tout autre que toi l'eût écrite ? car tu ne peux être à-la-fois amoureux d'Elise et de la Présidente. Ce n'est donc point un amour malheureux qui te fait blasphémer ce sexe enchanteur. Apprends que le maudire tout entier est une folle rage que l'on ne pardonne qu'à l'amant outragé. Tu te donnes bien de la peine pour me persuader que les femmes ne méritent que des soins passagers ; et c'est toi !........ c'est l'amant

d'Elise, qui juge avec tant de rigueur le sexe dont elle fait l'ornement !

Seroit bien fou, me dis-tu, *qui tireroit quelque vanité du choix d'une femme ; le caprice les décide toutes, bien plus que le mérite n'attire leur attention......*

Bien obligé du compliment. Cependant si je suis aussi heureux que tu le supposes, laisse-moi croire, je t'en prie, que la distance entre ton mérite et le mien n'est pas si immense, que je ne puisse, sans te faire rougir, servir de consolateur. Permets aussi que j'aie de toi assez bonne opinion pour penser, quand même il eût été nécessaire à ta gloire de sacrifier une victime, que tu m'aurois su gré de la sauver, ne fût-ce que pour éviter un éclat qui eût troublé le repos d'Elise. Ainsi donc, que j'aie ou que je n'aie pas trouvé mon compte à te servir, tu dois être content de moi, et dans cette supposition, je crois que ta lettre ne renferme aucun reproche. Voilà qui est décidé.

En songeant à la belle Elise, n'es-tu pas

tenté, mon cher Alfred, de faire amende honorable pour tout le mal que tu dis des femmes, sans faire la plus petite exception? Maintenant je veux bien convenir avec toi, que la plupart des femmes sont légères, inconséquentes, perfides, etc. etc...... Eh bien! valons-nous mieux qu'elles? Et devons-nous, pour servir notre égoïsme, exiger de la constance en échange de notre légèreté; du sentiment, en échange de nos desirs; et de la bonne foi, où nous ne portons que de la perfidie? Soyons justes: l'amour-propre seul cause nos plaintes et nos reproches. Nous quittons une femme, lorsqu'elle cesse de nous intéresser et de nous plaire; mais nous voulons que l'on soit sensible à notre inconstance, que l'on nous pleure, que l'on en meure, s'il le faut, parce que cette tyrannie flatte notre orgueil.

Je suis léger, j'en conviens; mais je suis juste. Je ne blâme point la femme qui a l'esprit de nous juger, et qui ne met à notre hommage que le prix qu'il mérite; je plains

celle qui nous pleure; je respecte sans doute sa sensibilité, mais je gémis de sa duperie. Je voudrois éclairer sa religion, lui faire connoître l'idole qu'elle encense; en détruisant son erreur, ne ferois-je pas un acte de justice?

Mais que fais-tu donc de la vertu, me dira sans doute celui qui doit être l'époux d'Elise?

Mais toi-même, dis-moi ce que tu entends par la vertu chez les femmes: ce n'est sûrement pas l'indifférence; nous trouverions trop peu notre compte dans une vertu qui ne flatte ni la vanité, ni les desirs. Seroit-ce la constance pour un infidèle? Mourir pour un volage, nous paroît une vertu que nous exaltons, parce qu'elle nous flatte; mais conviens qu'une telle duperie ne peut mériter le nom de vertu. S'aveugler sur notre mérite, se laisser persuader par nos discours, et sur-tout pardonner nos perfidies; voilà, je crois, ce que nous sommes convenus d'appeler vertu chez les femmes.

Si je voulois philosopher avec toi, je te

dirois peut-être qu'il n'est point de vertu sans effort; qu'elle doit avoir un but utile; qu'elle suppose un empire sur soi-même, qui en donne toujours sur les autres, et que, par conséquent, elle ne peut s'allier à aucune foiblesse. Cependant, puisque tu te rends l'accusateur de ce sexe foible, il est vrai, mais qui fait le charme et le bonheur de notre vie; puisque tu l'accuses, ce sexe enchanteur, je vais le défendre.

Je ne parlerai point de ces êtres vicieux qui sont également méprisables dans les deux sexes; j'aime à croire qu'ils sont rares, et que l'auteur de toutes choses n'en permet l'existence que pour nous effrayer, et humilier notre orgueil. Les femmes dont je me fais le défenseur, je les divise en trois classes; l'une, que j'approuve; l'autre, que je plains; la troisième, que j'admire.

Les femmes que j'approuve, sont celles qui se donnent la peine de nous étudier, qui ont l'esprit de nous juger, et qui, ne pouvant nous résister, aiment mieux nous ressembler que d'être nos victimes. Si nous

les jugeons coupables, sommes-nous justes ?

Les femmes que je plains, sont celles qui, tenant de la nature une extrême sensibilité, se laissent aveugler par ses effets ; croyant l'inspirer, parce qu'elles l'éprouvent, la pureté de leur sentiment se réfléchit sur l'objet de leur choix ; elles le voient tel qu'elles le desirent ; leur cœur embellit l'image que l'imagination leur représente sans cesse : mais lorsqu'enfin le prestige s'évanouit, et qu'elles ne voient plus dans l'idole qu'elles se sont créée, que ce qu'elle est en effet, combien je les trouve à plaindre !...... Sont-elles coupables, ces infortunées, qui gémissent sous le poids de leur triste constance ? Et lorsque, dans leur pureté, elles regardent comme une vertu de conserver un sentiment dont notre despotisme leur a fait une loi, ne doit-on pas plutôt les plaindre que de les accuser ?

Les femmes que j'admire, sont celles qui, supérieures à nous, savent vaincre leurs passions, et résister à leurs desirs; qui, quelquefois par leur sensibilité, semblables

aux femmes que je plains, nous ont jugés trop tard pour leur bonheur, mais assez tôt pour leur gloire, en refusant de se soumettre à nos caprices. Elles combattent la nature, non par respect pour nos loix dont elles méprisent l'injustice, mais parce qu'elles préfèrent de vaincre leurs passions à la honte d'être victimes de nos perfidies; leur mépris pour nous leur fait croire plus facile de soumettre la nature, que de nous enchaîner, comme il conviendroit à leur cœur. Ne blâmons pas ce sexe :

Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.

Quelques gens croient aux femmes insensibles; ils établissent cette classe, parce qu'ils veulent se dispenser de louer leur courage. Pour moi, je ne crois pas qu'il en existe; je crois que si quelques-unes ont pu le paroître, c'est un calcul de leur part; elles trouvent plus court de nous éloigner, en nous trompant, que de braver nos attaques.

Persuadé, mon cher Alfred, que tu feras

amende honorable pour l'accusation peu réfléchie qu'avec un orgueilleux courroux tu as prononcée contre tout le sexe, je vais te parler à présent de la plus belle des belles, de celle qui réunit à la sensibilité des femmes que je plains, le courage de celles que j'admire; de cette Elise, enfin, dont l'attachement doit suffire au cœur et à l'amour-propre d'Alfred.

Le sévère Duménil, comme tu l'avois jugé, ne laisse pas paroître sa fille dans nos brillantes assemblées; mais tout le monde, curieux de voir cette merveille, emploie quelque petite ruse pour en venir à bout. C'est devenu une mode de l'avoir vue, ne fût-ce qu'en passant; et comme si M. Duménil ne la cachoit que pour faire plus desirer de la connoître, il rend ainsi la célébrité de sa fille, une espèce de folie. Tous les hommes en parlent avec admiration, et les femmes n'osent la critiquer.

On parloit déjà par-tout de la beauté d'Elise, lorsqu'elle vint dîner pour la première fois chez ton père. Ma famille, la

sienne, monsieur et mademoiselle de Belval étoient les seules personnes invitées. Madame de Grandval espéroit l'être aussi ; mais ton père est trop adroit, pour avoir fait une semblable gaucherie. La Présidente fut un peu piquée, ce qui étoit moins fâcheux pour ton père, que de déplaire à M. Duménil. On ne pouvoit éviter les visites de l'après-midi ; la Présidente en profita. Sous prétexte de me mener au spectacle, elle vint me prendre chez ton père. L'élégance de sa toilette, le soin qu'elle y avoit mis, me firent juger qu'habituée à être la plus jolie femme de la province, elle espéroit effacer la nouvelle venue ; mais tous les charmes de la belle nature, ce jour-là même, s'empressoient à parer Elise ; son regard plus animé donnoit du piquant à son air modeste et doux ; sa timidité en opposition avec l'air noble qui caractérise sa beauté, ajoutoit à ses graces, et en rendant quelquefois ses couleurs plus vives, augmentoit encore sa fraîcheur. Madame de Grandval ne put cacher sa surprise : sa visite fut courte ;

elle m'ordonna de la suivre; et malgré mon empressement, son début, quand nous fûmes seuls, fut de me gronder de l'avoir fait attendre. Nous arrivâmes au spectacle, sans avoir dit un mot de plus que ceux qui étoient nécessaires pour m'excuser d'avoir laissé ton père la conduire à sa voiture.

En sortant du spectacle, quelques jeunes gens qui avoient rencontré Elise le matin, en parlèrent avec admiration. La Présidente, trop habile pour ne pas se vanter de la connoître, se joignit de bonne grace à l'éloge qu'on en faisoit. Moi seul je fus grondé et boudé toute la soirée; ainsi, monsieur Alfred, ce seroit à moi qui souffre de vos sottises, à vous faire des reproches; mais je suis un bon enfant, je ne me fâche pas; je me donne toujours le tems de la réflexion. C'est ainsi qu'en réfléchissant qu'il étoit pénible pour une femme de se trouver inférieure à l'objet pour lequel on l'a sacrifiée, j'ai excusé de tout mon cœur l'humeur de la Présidente. Elle me reprocha le lendemain, avec une bonne foi

charmante, de ne l'avoir pas instruite des perfections d'Elise. Sa rougeur en me disant cela, m'ôta entièrement le desir de m'excuser, et de lui faire observer qu'il eût été trop tard, à l'époque où elle me donna sa confiance.

Maintenant, votre orgueil si complètement satisfait d'un côté, monsieur Alfred souffrira, j'espère, sans exciter vos murmures, que la plus charmante femme (après Elise Duménil) trouve des amis qui sachent lui rendre hommage; et si elle a fait un choix dans le nombre de ceux qui s'empressent à lui plaire, vous permettrez encore que l'on se croie, après monsieur Alfred, le plus digne objet des préférences de cette femme aimable.

Quant à Elise, je ne te parlerai pas de ses succès à un bal qui a été donné pour elle à l'Intendance; des démarches puériles qui ont été faites pour y être invité; des querelles produites par la préférence accordée au petit nombre d'élus qui ont été admis; ni du premier concert que ton père a donné.

Il n'a pu être maître chez lui ; la curiosité de voir Elise y a conduit toute la ville. Ma lettre est déjà si longue, que je laisse à ton imagination le soin de continuer à caresser ton amour-propre. Je vais t'instruire maintenant des affaires de ma famille, bien persuadé, mon ami, de tout l'intérêt que tu y portes,

Il y a deux ans que le marquis de Lonel vint dans la province, recevoir de son père mourant, sa bénédiction et l'héritage de tous ses biens. A cette époque, le vieux comte de Lonel, qui vouloit marier son fils, avoit pris des engagemens pour lui, avec une famille de nouvelle extraction, mais dont l'immense fortune flattoit l'avarice du bonhomme. Le marquis de Lonel, après la mort de son père, resta quelques mois au château de Lonel, sous prétexte de soigner sa belle-mère ; mais je ne tardai pas à voir qu'Adèle, dont il vantoit sans cesse les charmes, la douceur et la raison, étoit le véritable motif de son séjour dans la province. Forcé de partir pour Paris, il

me témoigna ses regrets dans des termes qui fixèrent mon opinion. Ses engagemens, et le peu de fortune de ma sœur, me parurent des obstacles invincibles; cependant dès-lors je parlai à ma mère des idées flatteuses auxquelles je me livrois quelquefois, et d'accord avec elle, j'entretins un commerce de lettres avec le Marquis. Un an se passa sans amener aucune explication, lorsqu'un jour j'entendis parler de la future du Marquis, comme d'une personne intéressante, par l'attachement qu'elle conservoit pour un jeune homme que ses parens lui avoient défendu d'aimer, parce qu'ils vouloient qu'elle portât le nom de Lonel. La moindre indiscrétion eût tout perdu, ce qui me détermina à ne pas même te parler alors de mes espérances; mais j'employai tous les moyens qui se présentèrent pour servir l'amour de cette jeune fille, et en cela je fis certainement une bonne action. Je réussis à lui faire refuser le marquis de Lonel, et à donner à ses parens de si bonnes raisons, qu'ils furent obligés de la marier

avec son amant. Pendant toutes mes manœuvres, j'espérois que l'amour me récompenseroit de l'avoir si bien servi ; j'en préparai l'occasion dans ma correspondance avec le Marquis ; en fortifiant son goût pour Adèle, je le disposai à m'avoir obligation de lui offrir ma sœur, pour le dédommager de l'engagement qu'il venoit de rompre. Sa reconnoissance l'a porté à me faire donner, pour présent de noces, la place de Major en second dans le régiment dont il est colonel, et dans huit jours, ma soeur donnera sa main au marquis de Lonel, qui avant-hier lui a assuré, par contrat, la moitié de sa fortune.

Adieu, mon ami; je te prie de ne pas m'en vouloir si j'ai contrarié ton opinion, en te montrant les choses dans leur véritable jour. La justice et l'indulgence sont des qualités indispensables à joindre à toutes celles que tu possèdes.

A toi pour la vie.

LETTRE XLV.

ÉLISE A ALFRED.

Bordeaux, le 13 février 17..

Je ne sais, mon cher Alfred, si ma dernière lettre vous sera parvenue; je l'ai adressée à Lorette, mais après l'époque que vous m'indiquiez. Je crains qu'elle n'arrive, lorsque vous en serez parti. Des détails peu importans sur le bal de l'Intendance et sur quelques soirées passées hors de chez moi, composent presque toute cette lettre, que mes études, jointes aux dissipations, m'auroient empêché d'écrire, si je n'avois craint que vous ne me supposassiez malade ou négligeante. J'ai trop ressenti le mal que cause une telle inquiétude, pour ne pas chercher à vous l'épargner.

Demain avant midi, nous nous rendrons

à Saint-Surain, qui est la paroisse d'Adèle, comme la nôtre. C'est demain que mon amie fixe sa destinée, et qu'elle remet le soin de son bonheur en des mains étrangères. Que de réflexions nous avons faites !.... Cette chère Adèle ! je ne l'ai jamais tant aimée. J'apprends tous les jours à mieux apprécier ce qu'elle vaut : elle est si douce, si raisonnable ! il faut espérer qu'elle sera heureuse.

Le 15.

Je me vantois avant-hier d'être raisonnable ! j'ai reconnu depuis, que je ne suis qu'un être foible, susceptible de toutes les impressions, que tout émeut et trouble, et qui ne sait ni supporter ni vaincre ses pressentimens.

Nous nous rendîmes hier avant midi à *St.-Surain*. En entrant dans la chambre où nous devions attendre les personnes invitées, je m'approchai d'Adèle. Elle me prit la main, et me dit, en la serrant : Dans ce même lieu, Elise et Alfred nous suivront bientôt; ce sera un bien beau jour celui-là. Elle sou-

rit, et ce sourire me pénétra d'un sentiment tendre et pénible ; quelques larmes humectèrent ma paupière, je fus obligée de me détourner pour cacher mon trouble.

En entrant dans l'église, ce bâtiment auguste, cet autel où tous deux, Alfred, nous serons un jour près l'un de l'autre, les sermens qui alloient y être prononcés, tout cela m'inspira un secret effroi. J'étois tremblante, je me hâtai de me mettre à genoux ; je cachai dans mes mains mon visage mouillé de larmes. Je voulus adresser ma prière à Dieu, pour demander le bonheur d'Adèle, et malgré moi le nom d'Alfred se trouva le premier sur mes lèvres.

Livrée toute entière au trouble de mon cœur, je n'entendois rien de ce qui se passoit autour de moi, lorsque le bruit d'une cloche me fit tressaillir. Je levai la tête ; mon émotion ne fut apperçue que de ma tante. Qu'avez - vous, Elise ? vous pâlissez, me dit-elle, d'un air inquiet. Pourquoi cette cloche ? répondis-je avec effroi. J'avois à peine prononcé ces mots, que

l'heure de midi sonna. Ma tante me regarda d'un air étonné; je l'étois moi-même du mouvement involontaire qui venoit de se passer en moi. Elle me demanda si je voulois sortir pour prendre l'air; je la remerciai, et me trouvant plus calme, je me livrai toute entière à la cérémonie sainte qui venoit de commencer.

Je fixai mes regards sur Adèle. Elle trembloit; son émotion renouvela bientôt la mienne: je me sentis oppressée; j'avois cependant encore un peu de force, lorsqu'Adèle fut au moment de prononcer ce *oui* si doux quand on aime, si effrayant lorsque, comme Adèle, on n'a pas eu le tems de consulter son cœur. Elle se retourna modestement pour saluer sa mère, et recevoir d'elle, hélas! la permission de lui obéir...... Au même moment, mes forces m'abandonnèrent, mes yeux se couvrirent d'un voile épais, le froid de la mort me saisit, et quand je revins à moi, je me trouvai dans la chambre où nous étions d'abord entrés. Mon père ne voulut pas me per-

mettre de rester plus long-tems. Dès que j'eus repris mes forces, ma tante et lui me ramenèrent chez moi.

Je ne pus obtenir de mon père d'aller dîner avec Adèle. L'inquiétude de mon amie, qui avoit envoyé plusieurs fois pour savoir de mes nouvelles, me détermina à lui demander de nouveau la permission de retourner auprès d'elle. Il assuroit que j'avois un mouvement de fièvre. Cependant vers le soir, il consentit que j'allasse avec ma tante passer une heure chez Adèle. J'ai mal dormi cette nuit, mais aujourd'hui je suis beaucoup mieux.

C'est sans doute à une indisposition passagère que j'ai dû toutes ces émotions; mais je m'en veux d'être aussi foible, de tout rapporter à des pressentimens. J'offense le ciel qui m'a destiné une si heureuse existence. Non, je ne puis me pardonner de me livrer à des idées mélancoliques, que la raison seule devroit me faire rejeter.

Heureuse dans les objets de mes sentimens, heureuse par les hasards de la for-

tune, le ciel m'eût trop favorisée, s'il m'eût donné un caractère moins craintif. . . . Seroit-ce un avertissement pour m'engager à acquérir les vertus qui peuvent me rendre digne du bonheur qui m'attend ? S'il en est ainsi, je ne dois point murmurer. Oh! sans doute, il est possible que l'on ne travaille pas à mériter les bienfaits que l'on n'a pas la crainte de perdre. C'est aux épreuves par lesquelles nous aurons passé, que nous devrons la douce certitude d'être plus dignes l'un de l'autre; et lorsque nous serons unis, mon cher Alfred, nous ne parlerons des peines que nous aurons partagées, que pour les compter au nombre des leçons dont nous aurons su profiter.

Mais ce jour où nous nous reverrons, qu'il est loin encore! . . . et celui qui nous unira. . . . il nous unira pour toujours. . . . toute notre vie s'écoulera dans le bonheur ... nous nous aimerons toujours . . . . . Mais pourquoi donc ces larmes ? . . . . Hélas! je pleure sans savoir pourquoi, et sans pouvoir m'en empêcher.

Ah ! mon Alfred, que je suis peu raisonnable ! ...... Que cette habitude si douce de nous voir sans cesse, rend notre séparation pénible ! Par-tout je me dis : Alfred devroit être là ; il devroit être près de moi..... A cette noce ! lui seul n'y étoit pas ! Ah ! combien de fois encore les familles se réuniront, sans qu'Alfred s'y trouve !

Personne n'a connu la cause de mon incommodité subite; je suis heureuse que ni ma tante, ni mon père n'aient apperçu le trouble si déraisonnable de mon cœur. Quand le corps souffre, on a moins de courage pour supporter les peines de l'esprit ; celles que me donne notre séparation, semblent devenir chaque jour plus douloureuses ; cependant chaque jour en rapproche le terme, et je devrois chercher à alléger mes souffrances, en jetant mes regards sur l'avenir. Je ne risquerois point de faire passer dans le coeur d'Alfred les sentimens qui tourmentent le mien ; je ne m'exposerois pas à affoiblir son courage, en lui mon-

trant ma foiblesse. Pardonnez-moi, mon cher Alfred, je suis un enfant; ne suivez pas l'exemple d'un être timide, et qui ne devroit pas trembler, puisque son bonheur dépend de vous. Oui, mon cher Alfred, oui, vous mériterez toujours le choix de mon père; oui, vous mériterez qu'il vous rappelle pour embellir ses jours, en faisant la félicité des miens.

Adieu, mon cher Alfred, adieu.

LETTRE XLVI.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux, le 20 mars 17..

Je vois Adèle plus rarement, depuis qu'elle est mariée. Les premiers momens passés, me disoit-elle ce matin, nous reprendrons la douce habitude d'être ensemble. Elle sera obligée encore quelque tems de sacrifier l'amitié aux devoirs que

lui impose son nouvel état. Je me trouve, en attendant, dans une circonstance désagréable; Adèle, que j'aime, est entraînée par un tourbillon qui ne lui plaît pas, et je ne puis la voir que des instans; tandis que mademoiselle de Belval, qui fait son bonheur des plaisirs du grand monde, est dans un désœuvrement qui me procure sa visite des heures entières.

Mademoiselle de Belval est en deuil d'une tante dont le riche héritage augmente encore sa fortune; mais tous ses regrets portent sur la contrariété qu'elle éprouve de ne pouvoir, pendant son deuil, suivre les plaisirs de la saison. Elle vient se plaindre près de moi de l'ennui qu'elle éprouve chez elle. Le chagrin que son père ressent de la perte qu'il vient de faire, m'a-t-elle dit, rend sa maison un vrai désert; il ne reçoit personne; il exige que sa fille ne voie que ses intimes amies; et comme elle me compte dans le nombre, et qu'elle me trouve plus aimable que les autres, elle me donne la préférence, pour dissiper ses noires vapeurs.

Depuis quinze jours, elle vient sans cesse gémir de sa situation, et m'assurer de ses tendres sentimens : il faudroit une amitié plus ancienne et des malheurs plus réels pour me toucher ; en vérité elle m'excède, en me détournant continuellement de mes études.

Le 22.

Je ne prends presque jamais la plume, sans voir arriver mademoiselle de Belval dans mon cabinet ; hier encore, après avoir pris mes leçons, je me préparois à continuer ma lettre, qu'elle avoit interrompue la veille, lorsque je la vis entrer, son panier à ouvrage d'une main, et un rouleau de musique de l'autre. Elle venoit s'établir chez moi pour toute la soirée, me dit-elle ; je ne pus m'empêcher de faire une petite grimace, qu'heureusement elle n'apperçut pas.

Quelle différence entre le caractère de mademoiselle de Belval et celui d'Adèle ! L'une si folle ! l'autre si raisonnable ! L'une bavardant sur des sentimens que l'autre éprouve et inspire. Mademoiselle de

Belval, à-la-fois si démonstrative et si frivole, ne peut m'inspirer ni intérêt, ni confiance.

L'air froid d'Adèle en impose d'abord; mais on n'en ajoute ensuite que plus de prix à l'amitié qu'elle témoigne : on est bien plus sûr de la solidité d'un sentiment qui n'est pas prodigué. Ma vanité même ne pourroit être flattée d'une démonstration aussi vive que celle de mademoiselle de Belval; il y a si peu de tems qu'elle me connoît! Elle ne peut point encore me juger, et elle n'est point d'âge à placer aussi légèrement sa tendresse; elle a bientôt dix-neuf ans. Elle m'entretint hier pendant une heure, du jour de sa naissance; elle est venue au monde le 29 août, le même jour, à la même minute qu'Alfred. Ce fut une grande joie pour sa mère, qui, mariée depuis plusieurs années, craignoit de n'avoir point d'enfans. Elle avoit deux ans, lorsque son père, déjà très-lié avec le vôtre, témoigna le desir d'unir les deux familles; mais ma mère, au moment de me donner le jour,

avoit déjà, par tendresse pour la vôtre, obtenu de mon père que si elle accouchoit d'une fille, elle seroit la compagne d'Alfred. Ma fortune, qui paroissoit alors devoir être plus considérable que celle de mademoiselle de Belval, détermina votre père en ma faveur; il donna sa parole, et ma naissance dérangea les projets de M. de Belval. Sa fille m'a répété mille fois hier qu'elle étoit bien boune de m'aimer; que si je n'existois pas, elle seroit déjà mariée; que son père étoit difficile sur le choix d'un gendre. «Il semble, a-t-elle ajouté en riant, qu'il n'y ait au monde qu'Alfred. Mon père a refusé plusieurs partis; l'un n'est pas assez riche, l'autre n'est pas d'une naissance assez ancienne; il répète chaque fois qu'Alfred lui eût mieux convenu sous tous les rapports; cependant je suis assez riche pour deux, et je suis en âge d'être libre.» Libre et mariée, sont pour elle synonymes.

Quelle nécessité y avoit-il de me dire tout cela? *Elle est bien bonne de m'aimer*, dit-elle; mais qui la prie d'avoir cette

bonté ? Je suis encore à deviner quel peut être son motif pour me traiter avec tant d'indulgence.

Adieu, cher Alfred ; quand on me laissera la liberté d'être seule chez moi, je vous écrirai ; je ne puis souffrir d'être interrompue à chaque instant ; j'ai repris cette lettre au moins vingt fois. Je vous assure que mademoiselle de Belval n'attend pas avec plus d'impatience que moi le moment qui doit la rendre à la société et à ses plaisirs.

Adieu.

LETTRE XLVII.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux, le 25 avril 17..

Toutes vos lettres me sont parvenues ; je les ai lues le matin, le soir enfin, dans tous les momens où mademoiselle de Bel-

val a bien voulu me laisser à ma chère solitude. Que de tems je perds avec elle! J'ai passé plus de deux heures, il y a trois jours, pour lui montrer à placer dans ses cheveux des rubans et des fleurs, comme je fais dans les miens. Le même soir, elle a dérangé deux touches à mon *piano*. J'ai espéré que tout cela fâcheroit mon père; je me suis empressée de lui raconter l'accident arrivé au *piano*, et le sot emploi de ma journée; mais il m'a dit qu'il falloit savoir souffrir toutes ces petites gênes de société; que mademoiselle de Belval me fournissoit une occasion dont il falloit profiter pour apprendre à cacher sous une forme aimable l'ennui que donne une visite. J'ai voulu insister, pour obtenir de mon père qu'il dît à M. de Belval que sa fille ne vînt pas du moins le jour que j'ai mes maîtres; mais il m'a répondu qu'il ne pouvoit, sans offenser le père, se plaindre des visites que sa fille me faisoit; qu'il falloit attendre avec patience la fin de son deuil, et qu'alors la liberté qu'elle auroit de se montrer dans les

assemblées, lui laisseroit peu de momens pour venir me troubler.

D'après les raisons de mon père, je n'en ai plus trouvé d'autre à faire valoir pour me débarrasser de ces visites importunes. J'ai cherché quel pouvoit être le motif de mademoiselle de Belval pour venir me voir si souvent. J'en ai parlé à Adèle, qui m'a assuré que l'amour-propre entroit pour beaucoup dans la liaison que mademoiselle de Belval contractoit avec moi; que dans le monde, elle se disoit mon amie; que ce titre flattoit sa vanité, parce que mon père avoit refusé de me lier avec les jeunes personnes qu'on lui avoit proposées pour former ma société, ce qui donnoit un grand prix à une exception qui n'est due qu'au hasard, et dont elle ne cesse de se vanter. Mais laissons-là mademoiselle de Belval, son deuil, et sa manie pour moi. J'espère que dans peu, elle aura établi sa réputation d'intimité entre nous, et qu'alors elle aura autre chose à faire.

Vous resterez donc peu de tems à Rome,

mon cher Alfred; vous irez vous établir à Naples jusqu'à ce que mon père vous rappelle : jusqu'à ce qu'il vous rappelle!... J'ai relu cette phrase plusieurs fois, comme si de parler de votre retour pouvoit vous faire revenir! Que l'on est enfant quand on aime! La chose la moins importante cause de la joie, la plus légère contrariété cause du chagrin. Tour-à-tour on s'alarme, on se rassure, il n'est rien d'indifférent; tout est plaisir ou tourment. Je m'étonne chaque jour d'un sentiment que je trouve à-la-fois si doux et si pénible, que je ne saurois définir, puisque à peine je puis le comprendre. Il me semble que sur tout autre objet, je suis devenue tout-à-fait raisonnable; soit par les chagrins que j'ai éprouvés, soit par les conversations, toujours si douces et si remplies de bons conseils, que j'ai tous les jours avec mon père; soit enfin par d'autres causes, je me trouve plus formée que je ne l'étois quand nous nous sommes séparés. Mais l'amour... Oh! en amour, je crois que chaque jour je deviens plus enfant.

Combien j'ai ri de votre première lettre datée de Rome! Vos demi-phrases à lire de suite faisoient un si plaisant effet! elles m'ont fort amusée. Je vous voyois quitter votre lettre pour prendre votre journal, y placer gravement vos remarques et vos réflexions sur les beautés de Rome; je vous voyois ensuite, revenir avec le même empressement placer dans votre lettre l'expression de vos sentimens pour moi. Quelquefois je riois; d'autres fois j'étois attendrie jusqu'aux larmes; je lisois votre journal avec empressement, votre lettre avec transport; j'admirois votre fécondité pour m'exprimer de mille manières ce que je sais si bien, et ce que j'aime tant à entendre, pendant que vous étiez quelquefois si concis en m'apprenant ce que j'ignorois. Si j'étois interrompue, j'en étois aussi affligée que d'un malheur; mais je m'en vengeois le soir quand j'étois seule; je ne me couchois qu'après vous avoir bien lu tout à mon aise, et avoir placé votre lettre sous mon chevet.

Dites, cher Alfred, êtes-vous aussi en-

fant que moi? Quelquefois je pense que oui. Vous avez tant d'expressions qui peignent ce que j'éprouve!

Le 10 mai.

Voilà bien des jours sans que j'aie pu trouver le tems de vous écrire. Mes études, et des devoirs de société, me laissent peu de relâche pour me livrer aux occupations qui intéressent mon cœur. Je vous remercie, mon cher Alfred, du soin que vous prenez à me rendre compte de l'emploi de votre tems; celui du mien est un peu plus varié ici qu'au château de Key... Nous avons souvent du monde; cependant je passe mes matinées presque de même qu'à la campagne; je dessine une heure avant le déjeûné; j'étudie mes autres leçons après; ensuite, s'il fait beau, dès que je suis habillée, je vais me promener jusqu'à l'heure du dîner; si le tems est mauvais, il tourne au profit de mes études. Nous avons souvent du monde à dîner. Quelquefois aussi les amis de mon père et des dames liées avec ma

tante, viennent souper chez nous. Je veille à présent aussi tard que tout le monde ; je suis traitée absolument en grande personne. Je vais quelquefois dîner ou passer la soirée dehors avec ma tante. J'ai soupé deux fois cet hiver chez votre père ; mais je n'y vais plus les jours de concert, parce qu'il y a beaucoup trop de monde ; et si mon père n'avoit pas craint de fâcher le Comte, je n'eusse pas joué au premier concert, où il y avoit foule, malgré la promesse du petit comité. Les deux soirées que nous y avons passées ont été fort agréables : il y avoit très-peu de monde, et mon père a été fort content du choix des personnes invitées. Nous avons fait de la musique, et chaque fois nous avons dansé après souper jusqu'à trois heures du matin. Malgré le goût de votre père pour le monde, je crois qu'il s'est lassé de la cohue qu'il avoit chez lui tous les samedis, et que c'est pour cela qu'il a cessé ses concerts.

Ma tante a obtenu deux fois la permission de me mener au spectacle pendant le Car-

naval : le jour où l'on a donné un opéra, je m'y suis fort amusée.

J'ai encore fait connoissance avec une des personnes qui étoient du dîner dont vous me parlâtes dans une des lettres que vous m'écrivîtes de Bordeaux. Vous souvenez-vous qu'alors, non-seulement vous me parlâtes de M. de Belval, mais aussi d'un M. de Coulanges, ami du président de Pirmont? Vous me disiez que ce M. de Coulanges prenoit un grand intérêt à ma tante; qu'il étoit placé dans le parlement; qu'il avoit vingt-cinq ans, et qu'il devoit faire un voyage à Paris. Y êtes-vous? Eh bien! ce M. de Coulanges est de retour, et ma tante nous l'a présenté la semaine dernière. Les services qu'il a cherché à lui rendre pendant son séjour à Paris, et le zèle qu'il lui témoigne, lui ont facilement ouvert l'entrée de notre maison. Mon entrevue avec lui a été assez singulière.

Le jour que M. de Coulanges vint pour la première fois, mon père me fit appeler : j'étois avec mademoiselle de Belval; je la

laissai au *piano*, et je me rendis au salon. N'ayant pas entendu de voiture, je croyois que mon père et ma tante étoient seuls. Je venois, en courant, les remercier de ce qu'ils avoient dérangé mon tête-à-tête; et tout en riant, je commençai une phrase dès la porte, lorsque n'appercevant qu'un jeune homme qui m'étoit inconnu, je restai la bouche ouverte, à le regarder fixément. Il dut me trouver l'air bien sotte; en effet, il me regarda avec surprise. Il se leva pour me saluer. Sans songer à lui rendre sa révérence, tout étonnée de le voir là, et de n'y voir que lui, je lui dis, en m'en allant aussi vîte que j'étois venue : Pardon, Monsieur, je croyois que mon père.... et sans faire attention à ce que je faisois, je frappai ma tante qui entroit au même instant ; je la heurtai si fortement que des papiers qu'elle avoit à la main lui échappèrent, et tombèrent épars sur le parquet. Que vous êtes étourdie, ma chère Elise, me dit-elle avec son air doux. Elle se baissa pour ramasser ses papiers. Le desir de lui en éviter la

peine, me fit précipiter sur le parquet; le Monsieur, par le même motif, en fit autant que moi; et lorsque mon père entra, il nous vit tous trois presque couchés par terre. L'air qu'il avoit en nous regardant, fit rire ma tante, et augmenta mon embarras; j'étois la cause de tout ce désordre, je crus me tirer d'affaire en parlant la première. Je me levai, je dis à mon père qu'il m'avoit fait appeler, comme s'il ne le savoit pas aussi bien que moi; ensuite par des phrases remplies de mauvaises excuses, je ne lui appris autre chose, si non que j'étois une étourdie. Pendant cette belle explication, les papiers furent remis en ordre : alors mon père me présenta à M. de Coulanges, et lui dit que je joindrai mes remercîmens aux siens, en apprenant ses attentions pour ma tante, et son offre obligeante de se mettre à la tête de ses affaires. Au nom de Coulanges, je me sentis rougir, en songeant au bien qu'il vous avoit dit de moi, et à toutes les gaucheries qu'il venoit de me voir faire. Le sort avoit voulu que mon père allât dans son

appartement, en même-tems que ma tante dans le sien, pour chercher des papiers relatifs aux affaires de ma tante, et qu'ils vouloient remettre entre les mains de M. de Coulanges. Enfin il étoit arrêté que je devois lui apparoître avant de faire connoissance, et qu'à la première vue, cette Elise dont il avoit entendu faire quelques éloges, ne lui paroîtroit qu'une franche étourdie. Il mit beaucoup de graces à traiter cette petite aventure, et à m'excuser; son ton et ses manières parurent réussir parfaitement auprès de mon père.

Au bout d'une demi-heure, ma tante fit remarquer que je ne pouvois pas laisser plus long-tems mademoiselle de Belval seule. Je retournai auprès d'elle, et je lui fis quelques reproches de ce qu'elle n'avoit pas voulu me suivre; elle me répondit qu'elle se conformoit rigoureusement aux loix que son père lui avoit prescrites, et qu'elle ne verroit personne jusqu'à ce qu'elle pût voir tout le monde. Au reste, ce deuil qu'elle porte en héritière, va bientôt finir;

ce qui, je vous assure, ne lui fait pas plus de plaisir qu'à moi.

Adieu, cher Alfred; je vous écris des lettres d'une longueur effrayante; je ne sais comment je fais mon compte, mais j'ai toujours quelque chose à vous dire, toujours quelque chose à ajouter à ce que j'ai dit. Je remets donc la suite de mon bavardage à une autre fois.

Adieu.

LETTRE XLVIII.

FERDINAND A ALFRED.

Bordeaux, le 20 mai 17..

Ton peu d'expérience, mon cher Alfred, fait ton excuse; tu confonds les goûts avec les passions, et tu attribues aux premiers les dangers auxquels celles-ci exposent. Cette erreur vient aussi de l'éducation ti-

mide que tu reçois ; on t'alarme sur tout, et l'on finira, si tu n'y prends garde, par changer en ronces les fleurs semées sous tes pas. Ce que tu me dis sur les dangers du jeu, dans la lettre que je viens de recevoir, est sans doute le fruit de tes conversations avec l'Abbé. Si je voulois te piquer, et te faire faire par amour-propre, ce que tu ne dois faire que par conviction, je te comparerois au perroquet d'Elise ou à l'écho d'Arsilly; mais mon dessein est de t'éclairer, de te guider, et lors même que tu moralises comme le vieillard dégoûté du monde, l'amitié m'ordonne de te servir, en te préservant par mes conseils, des inconvéniens attachés à l'imprudent desir d'une perfection imaginaire.

Prends garde, Alfred, qu'en travaillant à te rendre parfait, on ne te rende aussi insupportable à toi-même, que tu le seras à la société. Je vois avec douleur que toutes les qualités brillantes de mon ami vont se ternir par le reflet des sombres couleurs du rigorisme ; je te vois sans cesse tremblant

pour ton compte, murmurant sur la conduite d'autrui, fatigant la société par une minutieuse critique, et humiliant l'amitié par une orgueilleuse indulgence : voilà le résultat de tous les soins qu'on aura pris à te faire un crime de chercher le plaisir.

N'as-tu pas déjà, par ta conduite timide, fait traiter comme une affaire grave, ton aventure avec madame de Grandval ? Dis-moi, sans mes conseils, où t'auroit conduit cette sévérité de principes ? Toi, formé pour plaire ; toi, le modèle des perfections mondaines, prétends-tu passer ta vie à combattre la nature ? La sévérité de tes Mentors ne pourra jamais détruire ni ses loix, ni tes desirs ; cesse donc de flotter ainsi entre l'attrait du plaisir et la crainte du blâme : crois-moi, cette grande sévérité de principes n'est qu'une folie, lorsqu'elle n'est pas employée à faire supporter les privations. Examinons tous deux à quoi t'a servi de t'effrayer sur ton aventure avec madame de Grandval ? à te tourmenter, sans anéantir tes desirs ; à te faire à-la-fois regretter

et traiter sans égards, ton aimable complice, et à donner de l'importance, et presque de l'éclat, à une aventure toute simple, qui se seroit perdue dans l'oubli. Si tu t'étois livré plus franchement à l'attrait du plaisir, tu aurois, par leur nombre, assuré le secret de tes conquêtes, et tu n'aurois pas affligé Elise, qui n'auroit pu fixer ses idées, et se seroit insensiblement rassurée sur le motif de tes démarches. Tu aurois appris à ne donner aux choses que leur juste valeur, et tu aurois dû à ton expérience de ne pas confondre les principes du galant homme avec ceux du pédant raisonneur. Ce sont cependant ces principes, toujours en contradiction avec la nature, que tu voudrois me faire adopter? Je te remercie de ton zèle; tes motifs sont très-touchans; mais je ne me sens le courage de me soumettre aux privations, que lorsqu'elles sont indispensables.

Sans doute la passion des femmes et celle du jeu exposent à de grands dangers; il en est de même de toutes les passions

qu'il ne faut pas confondre avec les goûts qui font l'agrément de la vie, quand on peut les satisfaire. Il est possible de les diriger et de les conduire; voilà en quoi ils diffèrent des passions qui nous maîtrisent; mais il est dangereux de contrarier sans cesse ses goûts; on ne fait qu'exciter ses desirs, et ils conduisent ainsi aux passions que tu redoutes. Suivre ses penchans avec modération, est donc le plus sûr. *Un peu de tout* doit être la devise du sage; c'est par cette méthode que l'on conserve sa raison, et qu'on peut soumettre ses goûts à la situation où l'on se trouve.

L'homme qui a peu de fortune et qui a le goût du jeu, doit le régler sur les convenances de sa situation. L'homme riche qui s'expose à se ruiner au jeu, est certainement un fou; mais celui qui, comme toi ou moi, a de la fortune et n'en destine qu'une partie au jeu, peut satisfaire ce goût sans danger. Ne te prive donc pas d'un passe-tems qui vaut mieux que le latin et le grec; va dans le monde; tu es déjà plus

savant que les trois quarts des gens que tu y trouveras : il est tems d'écouter un peu moins l'Abbé, et de remplacer ses conseils par des exemples plus analogues à la vie que tu dois mener. Ne te laisse plus persuader qu'il y a un si grand danger à suivre ses penchans; donne-toi plus de liberté; je ne te demande qu'un peu de confiance. Tu trouveras dans le goût du jeu mille ressources qui te ramèneront peu-à-peu à la situation que je te desire. Un beau joueur, comme sans doute tu le seras, est fêté partout. Tu feras, comme moi, quelque société qui te donnera plus d'un motif d'intérêt; tu joueras sagement, en calculant tes moyens et ceux de ton associé. Je te conseille de le prendre femelle; les femmes ont une grace parfaite, dans ce partage de bonne et de mauvaise fortune. Si tu es heureux, cet argent, qui devient superflu pour un homme aussi riche que toi, te donnera des jouissances de plus d'un genre. Si tu as quelque fantaisie au-dessus de tes moyens présens, fais comme moi; j'attends une bonne veine,

et lorsqu'elle arrive, je me satisfais, sans toucher à mes revenus, et sans avoir besoin de faire avec mon intendant des calculs qui pourroient inquiéter ma mère. Si je perds, je m'arrête; je ne m'expose pas de suite à deux revers un peu considérables: je joue toujours noblement, mais jamais en dupe. Voilà l'exemple qu'il faut que tu suives; il est plus naturel et plus aimable que celui que tu me donnes.

Le bonheur d'un joueur est un fonds inépuisable; ses effets tiennent de la féerie. Cette carte, ce dé, qui se changent en or, peuvent être une source de plaisirs, et même de bonnes œuvres, si tu veux: tout cela est charmant; mais crains en les dangers, si tu ne suis pas ma méthode. Il est aisé, je t'assure, d'apporter de la prudence au sein des plaisirs. Les hasards de la fortune te seront, je pense, aussi favorables que ceux de l'amour; sur-tout, si tu es heureux, ne te reproche rien. Apprends à jouir; c'est le seul talent qui te manque.

Adieu. Instruis-moi, je t'en prie, de tes affaires.

LETTRE XLIX.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux, le 25 mai 17..

Je redoutois de me trouver à Key... le 21 juin, mon cher Alfred; là, tout m'eût retracé l'instant de nos adieux. L'approche de la saison de retourner à la campagne, reportoit mes souvenirs vers ce jour où finit le bonheur de mes premières années; ce jour si cruel où je connus le chagrin pour la première fois. Il me sembloit que mon retour à Key....... à cette époque, alloit rendre à ma douleur toute sa première force. Tourmentée de cette idée, je la communiquai à ma chère Adèle; cette amie, dont la raison a si souvent suppléé à la mienne, m'engagea à ne pas chercher mon malheur ou mon bonheur dans des idées de

cette nature, qui ne doivent être le partage que des ames foibles; elle me parla avec tant de sagesse, qu'elle me convainquit. Je lui promis d'être raisonnable, de chercher à distraire mon chagrin, et d'éviter de m'appesantir sur les objets qui pourroient me le retracer. Décidée à suivre ses conseils, et croyant avoir gagné sur moi de retourner sans trouble à Key .... j'attendis avec résignation le moment qui seroit fixé pour notre départ.

Cependant mon amie, après m'avoir disposée à retournerà Key...., sans y porter de tristes préventions, travailla à m'éloigner d'un séjour que je paroissois redouter. Persuadée qu'après quelques mois de distraction, le plaisir de revoir mon père rendroit à Key.... une partie de ses charmes; elle parla à ma tante du desir qu'elle avoit de me mener avec elle dans un voyage qu'elle doit faire pour présenter son mari à sa famille, et pour être de même présentée par lui à ses parens.

Il falloit obtenir de mon père la permis-

sion de m'en séparer une partie de l'été. Ma tante avec le zèle qu'elle met chaque fois à solliciter en ma faveur, représenta à mon père que dans l'incertitude du moment de son retour à Key.... il étoit heureux qu'il se présentât une semblable occasion de me faire respirer l'air de la campagne, que l'habitude de chaque année me rendoit nécessaire; enfin, après bien des sollicitations souvent rejetées, elle est venue ce matin m'annoncer que mon père consentoit que je partisse avec Adèle.

A cette nouvelle, j'ai d'abord ressenti de la joie, et j'ai couru remercier mon père; mais à son aspect, la pensée que j'allois m'en séparer, m'a affectée au point que s'il ne m'eût le premier parlé de ce voyage, je n'aurois su que lui dire. Il m'a paru impossible de le remercier d'avoir permis que je me séparasse de lui, et je ne savois comment lui témoigner ma sensibilité pour une complaisance qui avoit dû autant lui coûter. Je suis restée muette. J'ai été plus embarrassée encore, lorsqu'il m'a appris qu'Adèle

partoit dans trois jours ; mais il m'a dit avec bonté, que cette distraction me feroit du bien, et que nous nous rejoindrions à Key..... dans le mois d'août.

C'est pour ma tante qu'il prolonge son séjour à la ville. M. de Coulanges qui est entré au moment où j'étois avec mon père, lui a parlé des différentes démarches qu'il avoit à faire pour elle. Il a répondu qu'il ne retourneroit à la campagne, que quand il auroit tout disposé pour qu'elle n'eût plus d'autre soin que celui d'entretenir la bienveillance de ses juges.

M. de Coulanges a dîné avec nous ; il paroît convenir beaucoup à mon père; il lui a proposé de venir vers le mois d'octobre passer quelque tems à Key.... Ma tante sera avec nous à cette époque, et M. de Belval qui est venu cette après-midi nous faire une visite avec sa fille, s'est invité lui-même pour ce tems-là. Mademoiselle de Belval a fait de grandes démonstrations pour exprimer le *plaisir indicible* qu'elle se promettoit en passant quelque tems avec moi, *dans une*

si belle terre, dans un si agréable séjour, avec une société si bien choisie! Elle m'a dit ensuite qu'elle trouvoit M. de Coulanges parfaitement aimable, d'une charmante tournure. Elle le voyoit pour la première fois; mais elle étoit déjà avec lui, comme si elle l'eût connu depuis long-tems. Nous nous faisions des mines à la dérobée, ma tante et moi, pour nous communiquer nos remarques sur le ton et les discours de mademoiselle de Belval; car ma tante pense d'elle tout comme moi. Je crois même que mon père est de notre avis, quoiqu'il ne nous en parle jamais; mais comme d'ailleurs elle se conduit très-bien, et que son père est estimé, on les reçoit par-tout comme très-bonne compagnie. Mon père seroit fâché, m'a-t-il dit, que mes plaisanteries sur elle parvinssent à la connoissance de M. de Belval, parce qu'elles affligeroient un galant homme à qui sa fille est chère. Je suis devenue plus circonspecte à cet égard, depuis que j'ai vu que cela déplaisoit à mon père.

Aujourd'hui, pour la première fois, M. de Coulanges m'a parlé de vous; il m'a intéressé par la manière dont il a fait votre éloge. Je trouve, comme mon père, qu'il est fort aimable, très-instruit, et qu'il cause de tout avec esprit. Il m'a parlé de vous, avec beaucoup de graces et de délicatesse.

Je ne ferai point de visites pour prendre congé; j'en suis ravie : il n'y a rien qui me paroisse aussi ennuyeux que des visites. Excepté quelques dames de nos parentes, chez qui ma tante me mènera demain, les autres se contenteront des excuses qu'elle leur fera quand je serai partie.

Je ne sais, mon cher Alfred, si je pourrai pendant ce voyage, mettre beaucoup d'exactitude dans notre correspondance. Vous devez compter cependant que j'écrirai chaque fois que je pourrai disposer de quelques momens. J'ai le projet de faire aussi mon journal; il sera moins amusant et moins instructif que le vôtre; j'espère néanmoins qu'il vous inspirera quelqu'intérêt. Adieu, cher Alfred. Adressez-moi vos lettres ici;

ma tante a eu la bonté de prendre des arrangemens avec Adèle pour me les faire parvenir exactement.

LETTRE L.

ALFRED A FERDINAND.

Naples, le 15 juin 17..

Tu sais, mon cher, que les chagrins paroissent plus vifs, les plaisirs plus doux, que les conseils plaisent plus ou moins, suivant les dispositions du cœur ou de l'esprit; eh bien! tu dois le succès de ta lettre, moins à la sagesse de tes conseils, qu'à la circonstance pendant laquelle je l'ai reçue. Je venois d'avoir une discussion assez vive avec l'Abbé; elle m'avoit donné de l'humeur, et j'étois disposé à recevoir des conseils plus *analogues* que les siens, à la vie que je dois mener.

Depuis que mon père et M. Duménil ont

écrit à l'Abbé que je devois entrer dans le corps diplomatique, je suis accablé d'études. J'ai si peu de tems à donner à mes plaisirs, que je n'ai pu m'empêcher de m'en plaindre. L'Abbé m'a traité d'abord avec douceur, et nous étions les meilleurs amis du monde, lorsque notre conversation s'est changée en dispute. J'étois encore tout ému de cette scène, quand on m'a apporté ta lettre que j'ai mise prudemment dans ma poche, en attendant que je fusse seul pour la lire.

Le 20 juin.

J'ai été bien contrarié, mon cher Ferdinand, d'être resté cinq jours sans pouvoir reprendre ma lettre; je n'ai pu disposer d'un seul moment jusqu'à présent; je crois que l'Abbé a voulu qu'avant de te répondre, j'eusse bien le tems de la réflexion.

Le jour que je reçus ta lettre, je trouvai enfin le moment d'être seul pour la lire tout à mon aise. Ravi de ta manière aimable, mise en opposition avec les réprimandes de l'Abbé, je te pardonnai facilement le tort

que tu partageois avec lui de me supposer incapable de penser d'après moi, et ta mauvaise plaisanterie *d'écho* et de *perroquet* me fit rire. Je commençai donc ma lettre dès que j'eus lu la tienne; mais à peine avois-je fini d'écrire mon préambule, et de t'en expliquer le motif, que l'Abbé entra chez moi avec cet air doux et aimable qu'il sait prendre quand il veut me distraire et me ramener à lui; il me proposa une promenade que je n'osai refuser.

Chemin faisant, je vis bien qu'il auroit desiré me parler de la lettre que j'avois reçue; mais je ne fis pas semblant de m'en appercevoir; il étoit sûr qu'elle n'étoit ni d'Elise, ni de mon père: car chaque fois que je reçois de leurs lettres, je lui en parle. Il se doutoit donc qu'elle étoit de toi, et il paroissoit très-curieux de connoître ton style. Cependant il ne vouloit pas me donner l'exemple de l'indiscrétion, et il sembloit être aussi embarrassé que moi; il me faisoit des avances pour notre raccommodement; je n'osois me livrer, de crainte que

dans nos démonstrations d'amitié, une sollicitation de confiance ne rétablît la brouillerie. Dans cette situation critique, nous arrivâmes, n'ayant dit que peu de mots, au pied d'une montagne ou rocher, nommé la Solfatara, qui est à une demi-lieue de Naples. Enchanté d'avoir une occasion de questionner, pour éviter de l'être, je me hâtai de reprendre mon rôle d'élève. De son côté, l'Abbé oubliant, ou feignant d'oublier qu'il avoit quelque chose à me demander, parut content de mes questions, et se faire un plaisir d'y répondre.

Il m'apprit que la tradition du pays étoit, que la montagne appelée la Solfatara, devoit son existence aux cendres du Vésuve, que le vent y a transportées. Il me fit remarquer à quel point les matières qui la composent semblent être desséchées ; elles paroissent avoir été réduites en poudre fine, avant d'avoir acquis la consistance du rocher. « D'ailleurs, ajouta-t-il, en prenant un morceau détaché de la roche, vous voyez qu'elle est aussi légère que la pierre

ponce ; qu'il ne s'y trouve pas un seul grain inégal, comme on en voit en général dans les pierres communes ; que tout est si bien lié et si uni dans celle-ci, qu'on diroit que toutes les parties en sont homogènes ; delà il est aisé de conclure qu'elles ont reçu de la nature une préparation toute particulière. » Il me fit encore remarquer qu'il n'étoit pas douteux que ce rocher n'eût été formé par couches successives, et que les couleurs blanche et rose qui distinguent ces couches, se renouvellent presque à distances égales, dans toute l'étendue du rocher.

Le plaisir que j'avois à entendre l'Abbé, et la satisfaction qu'il eut de la manière dont je l'écoutois, détruisirent entièrement le souvenir de notre querelle, et il ne me parla plus de la lettre. Nos observations nous retinrent fort tard, et nous n'eûmes à notre retour, que le tems de nous préparer, pour nous rendre chez le prince Orsinelli, où nous devions passer la soirée.

Le lendemain, nous retournâmes au ro-

cher, dont nous rapportâmes une petite pierre. En continuant nos observations, nous remarquâmes que si ce genre de pierre avoit un degré de dureté suffisant pour le poli, elle seroit d'un usage charmant en colonnes, cheminées, tables, etc. L'Abbé ne sait pas si on en a fait l'essai, mais elle nous parut un peu tendre, et tenant le milieu entre les pierres dures et friables. A notre retour, nous l'essayâmes au briquet; elle n'y fit pas feu, et les acides n'ont aucune prise sur elle. Je te parle de cela, mon cher Ferdinand, parce que je sais que tu es curieux de ce genre d'observations. L'Abbé m'a occupé deux jours de ses remarques et des épreuves qu'il n'a cessé de faire, que lorsqu'il a vu que mon zèle commençoit à se ralentir, et qu'en poussant trop loin nos recherches, je pouvois penser, comme je le pensois en effet, que son vrai motif étoit de me détourner de ta lettre et d'affoiblir l'empressement que j'avois montré à y répondre. Je n'en doutai plus, lorsqu'il m'annonça le soir qu'il avoit arrangé une partie

pour le lendemain; et qu'il ajouta avec son air caressant, que je ne lui reprocherois plus de ne pas s'occuper assez de mes plaisirs. S'il me contrarioit, c'étoit au moins d'une manière aimable; je ne pus me dispenser de le remercier de la partie de samedi.

Nous devons faire une promenade dans quelques jours; je t'en rendrai compte, parce qu'il s'y trouvera de quoi satisfaire ton goût dans ce genre d'instruction. Mais en voilà assez sur cette matière pour aujourd'hui; je vais répondre aux conseils que tu me donnes; je n'ai pu le faire hier, ayant à écrire à Elise, dont j'ai reçu des nouvelles. Je suis touché du soin qu'elle prend de m'instruire de toutes ses démarches; je crois voyager avec elle en lisant les lettres qu'elle m'écrit en forme de journal (1). Il est bien plus rempli de senti-

(1) Le journal dont parle Alfred est celui qu'Elise a annoncé dans la lettre quarante-neuvième; nous n'en avons trouvé que des fragmens, qui seront placés par ordre de date.

mens que de faits ; mais il n'en est que plus intéressant pour moi, et mon coeur ne me permet pas de différer les réponses que je dois lui faire.

Quand je songe à Elise, à la sévérité de M. Duménil, à la surveillance de l'Abbé, je frémis, mon cher Ferdinand, et je n'ose me livrer à tes conseils ; je crains de n'avoir pas toute la sagesse que tu sais mettre dans ta conduite, et que tu sais prendre pour guide au sein même du plaisir. D'ailleurs, ta position est bien différente de la mienne ; tu peux t'exposer sans courir les mêmes risques que moi, et sur-tout sans y apporter mon imprudence. Tu sais te livrer avec mystère, t'arrêter avec sagesse ; tu es le maître de ton sort ; tu n'as donc pas, comme moi, à redouter la punition d'une faute. Ta mère ne peut que te faire de douces réprimandes, auxquelles la tendresse maternelle prête des charmes ; M. Duménil, d'un seul mot, peut détruire mes espérances, anéantir le bonheur de ma vie. Si ton caractère te porte à modérer tes goûts,

le mien m'entraîne vers tout ce qui flatte mes desirs ; je dois donc redouter les dangers que tu braves. Je n'ai plus rien à te dire sur ceux du jeu ; je crois avoir épuisé cette matière dans ma dernière lettre , et ce *sermon*, dont tu te plains, renferme de grandes vérités. Je crois, puisque tu me le dis, que ta prudence t'éloigne du danger ; mais si la vivacité de mon caractère me fait courir vers le précipice que tu sais éviter, dois-je prendre la même route que toi ?

Sans doute je puis jouer, et sans croire offenser Elise, je puis employer ainsi quelques heures des jours si longs que je dois passer loin d'elle ; mais suis-je sûr de moi? Et si le sort s'opiniâtre à me persécuter, le souvenir de tes leçons suffira-t-il pour m'arrêter? Ne dois-je pas craindre de me laisser entraîner par le dépit ou par l'espoir de ramener la fortune ? La vie que je mène est en vérité bien triste ; je redoute les plaisirs sans cesser de les desirer. Ecrasé d'études, je sens que le jeu seroit une distraction sans inconvéniens pour moi, si je savois

comme toi me conduire avec modération; mais je suis trop impatient dans mes desirs; tu n'as pas assez réfléchi sur la violence de mon caractère, sur la sévérité de M. Duménil, et sur les dangers de ma position.

L'Abbé est un peu plus indulgent; cependant il n'approuveroit pas tes principes. Quoiqu'il n'ait pas été aussi sévère que M. Duménil, sur mon aventure avec madame de Grandval, il ne m'en a pas moins tenu un langage bien différent du tien. Peut-être n'étoit-ce que par pure forme, et pour conserver la dignité de son caractère; car il ne fait aucune difficulté de me parler des femmes : il remarque souvent avant moi, celles dont je parois fixer l'attention; mais j'ai renoncé à toutes, et pour la vie. Le bonheur d'Elise mérite bien ce sacrifice; en est-il de trop grand pour l'obtenir ?

Je ne suis décidé ni à essayer de jouer, ni à rejeter cette distraction. Quand ta lettre m'entraîne, mes réflexions m'arrêtent. Songes-y, je t'en prie; réfléchis sur ma posi-

tion, et conseille-moi plutôt d'après ce que je puis, que d'après ce que tu fais.

Adieu. Je t'écrirai bientôt; je te parlerai de Naples et de ses environs. Tu avois bien raison de desirer de faire ce voyage avec moi; ta curiosité eût été satisfaite; j'y aurois beaucoup gagné; j'aurois pu, sans danger, me livrer aux plaisirs avec ta prudence pour guide.

LETTRE LI.

ALFRED A FERDINAND.

Naples, le 28 juin 17..

Avant-hier nous fîmes une partie charmante. Le Prince et l'Abbé avoient tout arrangé, je n'eus qu'à profiter de leurs soins. Après un déjeûner que nous fîmes sur les bords de la mer, nous nous embarquâmes. A quelques milles en mer, nous jouîmes

d'un coup-d'œil qui me ravit : nous vîmes tout le golfe de Naples devant nous ; à droite, le côteau du Pausilype, qui se perd insensiblement dans une vaste mer ; Pouzzole vis-à-vis le golfe de Bayes ; le port de Misène, celui de Cumes, le lac Averne, l'Achéron et les Champs-Elysées. L'Abbé me fit remarquer dans le lointain, les îles de Procida, de Misida, d'Ischia, de Caprée, si fameuse par les orgies de Tibère, l'île de Pandataire où mourut en exil la première Agrippine. Nous vîmes à l'extrémité du golfe, le Vésuve isolé, qui lançoit dans les airs des flammes de mille couleurs ; à ses pieds sont d'agréables campagnes, et enfin Naples qui se développe au bord de la mer.

Le tems étoit si beau, le ciel étoit si pur, qu'il influoit encore sur l'impression que je recevois. Une belle femme assise à mes côtés, sembloit jouir de mon enthousiasme. Belle comme Elise, elle me faisoit songer à celle qui doit être ma compagne. Cette pensée donnoit une mélancolie douce à ma vive sensation ; elle me faisoit éprouver un

charme inconnu aux cœurs légers, et réservé sans doute pour adoucir les souffrances des cœurs sensibles : c'étoit la belle comtesse de Litta qui étoit près de moi. Le Prince l'avoit invitée, ainsi que sa mère, à être de notre promenade. Leur présence embellissoit encore cette journée ; leur esprit, leur beauté, leur attention pour moi, me procuroient une espèce d'enchantement. La comtesse de Litta est d'une beauté parfaite ; il y a dans ses traits une noblesse, une grace et une régularité que je n'ai vue que dans Elise. Elle a une expression de figure qui surpasse encore toutes ces beautés ; son esprit est cultivé ; elle a de la franchise dans les manières ; la bonté et la sensibilité de son cœur se peignent jusques dans ses moindres actions. La comtesse d'Heimhauzen, sa mère, n'a pas la superbe taille de la comtesse de Litta, mais c'est encore une tête ravissante : elle a la fraîcheur et l'éclat de vingt ans ; il est impossible de rendre l'effet de cette tête-là. Les regards ne se détacheroient plus de la mère, si elle n'avoit pas sa

charmante fille à côté d'elle. Je te parle en peintre, en admirateur du vrai beau, et non comme tu pourrois le supposer, en amant infidèle. La comtesse de Litta me rappelle Elise, bien loin de m'en distraire. C'est la même expression, le même caractère de beauté, joint à cette modestie qui captive tous les cœurs. C'est la troisième fois que je la vois : chaque fois en la quittant, je l'ai comparée à Elise.

Après plusieurs heures de promenade sur mer, nous débarquâmes dans un jardin qui est au pied du côteau du Pausilype. Ce jardin, placé entre la ville et la mer, offre de tous côtés des points de vue enchanteurs. De chaque côté de l'entrée principale, il y a de jolis pavillons ornés de portiques qui servent de cafés. Nous nous y reposâmes quelque tems. Au centre du jardin est un grand bassin, dont les eaux se répandent en cascades. Une grande allée sépare deux galeries de verdure ; trois belles avenues mènent au côteau du Pausilype. Sur le côteau de *Capo di Monte*, nous vîmes un château

royal, dans une situation riante et pittoresque ; ce n'est plus qu'un musée. Malgré sa situation sur une montagne, on y trouve un parc, auquel on pardonne son aspect sauvage, en faveur de sa situation.

Nous dînâmes dans le parc avec les provisions que nous avions apportées, et nous rentrâmes ensuite dans le jardin, pour le voir de nuit, où il paroît plus beau ; alors la grande allée, les galeries, les parterres, les pièces d'eau, les pavillons, tout est illuminé et se réfléchit dans la mer jusqu'à un demi-mille delà : ce jardin donne vraiment l'idée des Champs-Elysées.

A minuit nous nous séparâmes. La conversation aimable et instructive que nous avions eue avec les deux Comtesses, me fit connoître combien l'esprit, le bon ton, les connoissances ajoutent de prix à la beauté. Dans mon enthousiasme, je ne cessois de parler à l'Abbé de mes comparaisons avec Elise ; chaque observation me fournissoit l'occasion d'en faire l'éloge. Il parut heureux du plaisir qu'il m'avoit pro-

curé ; c'étoit un plaisir pur, qui ne laissoit aucune inquiétude, aucun remords, dont le souvenir, sans donner de vifs regrets, faisoit desirer de le voir renaître. Voilà, mon cher Ferdinand, le seul genre de distraction qui me convienne réellement ; il suffit au délassement de l'étude, et n'entraîne aucun danger.

Adieu, mon ami.

FRAGMENS DU JOURNAL D'ELISE.

. . . .

. . . .

. . . . En descendant sur le rivage, nous trouvâmes les voitures qui nous attendoient depuis long-tems. Le marquis de Lonel étoit pâle, ses habits étoient tout trempés ; il courut à sa femme, qu'il prit dans ses bras ; il lui reprocha son imprudence avec une tendre vivacité dont je ne l'aurois pas cru susceptible. Jamais il n'a-

voit souffert un aussi cruel tourment ; son inquiétude ne lui avoit pas permis de rester en voiture ; la grêle, la pluie, il avoit tout reçu sur le corps, et il se promenoit le long du rivage au milieu de l'obscurité, ne voyant que par le feu des éclairs. Il étoit si rempli de sa souffrance passée, et si heureux de nous revoir, qu'il n'entendoit rien de ce que nous lui disions ; ce ne fut qu'au bout d'un quart-d'heure, que nous pûmes lui apprendre, que grace à la prudence de notre pilote, nous n'avions couru aucun danger. Nous avions gagné une petite île, avant que la force de l'orage pût nous en empêcher, et nous nous étions mises à couvert sous une voûte de rocher, où nous avions fait cent folies pendant le tems même que nous causions de si vives alarmes. Je fus fort contente de voir dans ce petit évènement, combien mon Adèle étoit chère à son mari ; les attentions et les soins qu'il lui donna toute la soirée, me charmèrent ; je vis qu'Adèle ne m'avoit point trompée, en m'assurant qu'elle étoit heureuse, et que le hasard

l'avoit mieux servie que n'eût peut-être fait son propre choix.

Je suis fâchée que nous ne restions pas plus long-tems ici. La situation de cette terre est charmante ; les habitans sont aimables, remplis d'attentions et de bontés pour Adèle, qu'ils se félicitent d'avoir pour parente. Les éloges continuels qu'ils font de leur nouvelle cousine, paroissent flatter extrêmement le Marquis, et par cela même, augmenter son attachement pour elle. Je profite de tout cela ; M. de Lonel me comble de soins ; l'amie de sa femme est un être précieux pour lui, on veille sur moi comme sur un trésor ; les vieilles dames me caressent, les jeunes sont complaisantes pour moi à cause d'Adèle, les hommes sont attentifs : c'est une aimable famille.

Tout le monde s'aime ici ; personne ne dispute, ne contrarie, on y jouit de la plus grande liberté ; les attentions n'y sont que ce qu'il faut pour plaire, et jamais gênantes. Il y a une grand'mère qui est bien vieille ; les premiers soins sont pour elle ; on lui rend

tout le respect dû à son âge; et sa complaisance, son indulgence et ses vertus font que l'hommage qu'on lui rend, tient à la tendresse bien plus qu'au devoir.

Cette grand'mère a un fils qui a plus de cinquante ans; sa femme paroît en avoir plus de quarante; ils s'aiment encore comme on s'aime à vingt ans. C'est ainsi que nous serons, mon Alfred; j'y pense toute la journée. Que de jours fortunés ils ont comptés, depuis le moment où ils se sont aimés! Quel heureux sort, que d'être uni pour la vie à ce que l'on aime, et quelle douce personnalité, que celle qui rapporte tous ses soins, tous ses desirs à un second soi-même! J'ai ce tableau sous les yeux, le vrai bonheur de la vie m'est présenté à chaque instant du jour; ah! mon cher Alfred! j'espère que bientôt je n'aurai plus rien à leur envier.

Quand vous serez mariée, vous viendrez ici avec Alfred, me disoit hier la fille aînée de ce couple heureux. Liée elle-même à un objet qui lui est cher, au moment d'être

mère, elle ne respire que tendresse, et ne paroît vivre que pour aimer.

Oh! mon Alfred, fuyons le grand monde, on y est insensible; j'y ai entendu dire, et sans le croire j'en ai frémi; j'y ai entendu dire qu'il n'y avoit point d'amour éternel; que cela n'existoit pas dans la nature. Blasphémateurs! venez ici, venez la voir, la nature telle qu'elle est, quand vos mœurs barbares ne l'ont pas défigurée; mais non, ne venez pas, vous pourriez troubler le bonheur que l'on goûte dans ces lieux, en y portant votre doute insultant.

Point d'amour éternel!... Ce propos, qui a été tenu devant moi, à la suite d'une discussion qui m'avoit jusqu'alors intéressée, ce propos m'a fait frémir; j'ai senti une espèce d'aversion pour celui qui l'avoit tenu. Quand je fus seule avec ma tante, je lui en fis mes plaintes, auxquelles elle répondit: « Je conçois ce que vous éprouvez, » ma chère Elise, mais tels sont les effets » du grand monde; les distractions mul-

» tipliées et la dissipation perpétuelle des
» grandes villes, en occupant trop la tête,
» ne laissent rien pour le cœur qui se re-
» froidit, s'il ne se corrompt pas. » Avec
quel plaisir j'ai quitté Bordeaux !

Nous fuirons la ville, mon cher Alfred, nous vivrons à Key..... où nous serons comme on est ici ; nous n'existerons que pour nous aimer.

Je suis fâchée, vraiment fâchée de quitter cette aimable société. On nous a pressés de rester pour les noces du fils aîné qui se marie dans peu de jours ; je ne sais si Adèle pourra retarder son départ. Je..............................

....

LETTRE LII.

ALFRED A FERDINAND.

Naples, le 3 juillet 17..

Nous avons été voir le palais du Roi; il est beau, et dans une superbe situation; il y a devant le palais une grande place, et derrière on voit la mer, et de beaux paysages; à côté est le Vésuve. Des appartemens du Roi et de la Reine, on passe sur une agréable terrasse; c'est un jardin suspendu sur la mer, orné de bustes et de vases de marbre; l'on s'y promène sous des berceaux d'orangers, entremêlés de petites coupoles formées du même feuillage.

Nous avons vu la maison du fameux Mazaniello.

Le charme de Naples consiste dans son climat et sa situation. Bâtie au pied d'un côteau qui est toujours verd, la ville s'élève en amphithéâtre, et forme un demi-cercle autour de la mer. Les rues sont pavées de lave, elles sont larges, alignées; les maisons sont fort élevées et couvertes de terrasses, les cours sombres et infectes; une excessive saleté prévient contre les habitans. Naples a sept ou huit théâtres; celui de Saint-Charles, qu'on appelle le théâtre Royal, est un des plus beaux et des plus vastes.

Nous avons été voir les Catacombes; c'est une espèce de ville souterraine à trois étages, qui s'étend à deux milles dans le centre des montagnes, et dont les rues et les places sont bordées de tombeaux placés les uns sur les autres; nous l'avons parcourue à la lueur des flambeaux. Les Napolitains révèrent extrêmement les morts; j'ai vu un de leurs convois funèbres. Le mort avoit le visage découvert; il étoit paré de fleurs, couvert d'or, de perles et de bril-

lans; il étoit dans une espèce de catafalque, qui s'élevoit jusqu'au premier étage des maisons, et sembloit porté d'une manière invisible; un cortège nombreux le suivoit.

En parcourant la ville, qui présente une foule de choses curieuses, je passai, il y a quelques jours, devant le couvent de Sainte-Claire, l'un des plus riches de la ville; on n'y reçoit que les filles des plus grands seigneurs. L'église de ce couvent est élégamment ornée en peintures et en dorures; elle ressemble plutôt à un magnifique salon qu'à un temple; elle sert de sépulture à la famille royale. Je vis dans la cour et dans les rues voisines, une grande quantité de voitures superbes, de domestiques, de coureurs, de chasseurs, de hussards couverts d'habits magnifiques. Je demandai l'objet de ce rassemblement : *Sono due spose del Christo.* C'étoient deux sœurs, d'une des premières familles du pays, qui alloient prendre le voile; je perçai la foule, et j'arrivai à un grand vestibule, qui précède l'entrée du couvent; une immense porte à

deux battans me laissa voir l'intérieur de la communauté. En dehors, il y avoit une nombreuse compagnie d'hommes et de femmes magnifiquement vêtus; dans une pièce à côté étoit une troupe de musiciens, qui jouoient des airs pris dans les meilleurs auteurs; le premier que j'entendis étoit *io son Lindoro* de Figaro, du célèbre Paëziello; les autres étoient du même genre. En dedans de cette grande porte étoient toutes les religieuses, rangées en cercle; au milieu d'elles, étoient les deux prétendantes, couvertes de fleurs et de diamans; elles portoient à droite un énorme bouquet, à gauche un crucifix. On distribuoit à tous les assistans des rafraîchissemens et des glaces de toute espèce; j'en eus ma part, quoiqu'étranger à la fête. Je fus curieux de suivre cette cérémonie, et je me rendis dans l'église au moment où elle commençoit. Je vis arriver les deux futures novices, conduites comme en triomphe, par leurs plus proches parens. Leur maintien, leur rire et les caresses qu'elles firent à tous ceux qu'elles ren-

controient, me parurent tenir presque de la démence. Je hasardai quelques réflexions à ce sujet à l'une de mes voisines qui me dit être une des amies de la famille. Elle m'assura que cet air délibéré étoit nécessaire, pour prouver au public que c'étoit très-librement qu'on alloit s'enfermer pour toujours; elle me dit encore que les frais de cette singulière fête monteroient au moins à dix mille ducats, ce qui eût été suffisant pour leur trouver un mari; mais il y auroit trop de filles à marier, et trop de couvens déserts : on veut éviter l'un et l'autre.

Le 5 juillet.

Nous avons encore eu hier une journée aussi amusante qu'instructive, j'étois avec mesdames de Litta et d'Heimhausen, le Prince et l'Abbé. Nous allâmes à la grotte du Pausilype, qui a pris son nom de la maison de plaisance qu'y avoit Pollion. Cette grotte est percée dans le sein d'une haute montagne; elle s'étend à un mille sous terre; deux carrosses peuvent passer à

l'aise dans sa largeur; la voûte s'élève à cinquante pieds de hauteur; quelques ouvertures au sommet, celles de l'entrée et de la sortie y répandent une foible lumière; on la prendroit pour le chemin où passent les ombres, en allant aux Champs-Elysées, qui en sont voisins.

Après le village di Fuoro di Pazzoli, nous avons trouvé une gorge resserrée par où l'on arrive au lac d'Agnano; au bord de ce lac, au pied des collines, est une curiosité, appelée la *Grotte du Chien*, où la Mort paroît avoir fixé sa demeure; la lumière ne peut y rester, elle s'y éteint à l'instant. On a fait devant nous l'expérience d'y mener un chien, qui au bout de quelques minutes, est resté immobile; il y auroit expiré, si on ne l'eût promptement rendu à l'air pur. Nous avons ensuite vu les étuves de Saint-Janvier; c'est un petit bâtiment carré, voûté et divisé en plusieurs pièces. Une fumée brûlante, une vapeur humide et sulphureuse rendent la santé aux malades.

Du lac d'Agnano, nous avons passé au travers de montagnes calcinées, création des volcans, dans une vallée resserrée; couverte de fleurs qui naissent sur les cendres. En ces lieux, la nature fait perdre de vue les traces de ses fureurs; cette vallée nous a menés à la Solfatara.

Au bas de Pouzzole, nous avons vu le temple de Sérapis, entre la montagne et le port. En sortant de Pouzzole, par la voie Campanienne, nous sommes arrivés à la porte de l'ancienne ville, qui n'offre plus que quelques ruines informes. En avançant, nous avons trouvé un chemin bordé de tombeaux; une petite porte, un petit escalier nous ont introduits dans ces tombeaux. Au port de Pouzzole, j'ai vu les ruines de la maison de Cicéron. Le port de Pouzzole est environné de collines toujours vertes. On croit se promener sur un lac au milieu d'un jardin.

Fatigués, nous sommes rentrés, et l'Abbé m'a occupé le reste du jour à faire des notes sur ce que j'avois vu : c'est de ces notes que

je prends ceci. Je m'amuse à t'écrire en attendant une lettre de toi; j'en aurai une, j'espère, par le premier courier. Il me semble que tu as eu plus que le tems de recevoir ma réponse à ta lettre du 20 mai. N'est-ce pas aussi de mon côté te rendre service, que de te faire part de mon instruction ? Voici ce que je lisois ce matin sur l'origine de Naples :

« Les Syrênes désespérées de n'avoir pu charmer Ulysse, se dispersèrent dans les mers pour y cacher leur honte. Parthénopée, l'une d'elles, échoua sur ce rivage : on lui éleva un tombeau sur lequel fut bâtie la ville de Naples. » Si tu n'es pas content de cette origine, cherches - en une autre

Je vais dîner demain chez la princesse de Belmonte, à qui l'on m'a présenté il y a quelques jours.

J'aurai le tems de t'écrire encore après-demain avant l'heure de la poste, ainsi je ne fermerai pas cette lettre ce soir.

Adieu pour aujourd'hui.

Jeudi 13 juillet.

J'ai été si occupé, qu'il m'a été impossible de reprendre ma lettre plutôt. Il me paroît que tu as encore plus d'affaires que moi, puisque je n'ai pas eu de tes nouvelles; mais, si c'est l'amour qui a fait ce tort à l'amitié, je te le pardonne.

Jeudi dernier j'allai dîner, comme je te l'avois mandé, chez la princesse de Belmonte. Le fameux comte Alfieri (1), le meilleur auteur dramatique d'Italie, y étoit. L'Abbé ne vint pas; le prince Orsinelli s'étoit chargé de moi pour toute la journée. La conversation fut fort intéressante pendant le dîner; on parla de plusieurs personnes célèbres.

On cita la comtesse d'Albany, veuve du Prétendant, comme une femme charmante par la douceur, le naturel dans l'esprit, l'aimable politesse, la vraie philosophie, le

(1) Les œuvres dramatiques du célèbre auteur dont il est ici question, viennent d'être traduites et livrées à l'impression chez N. Giguet et Cie. (*Note de l'éditeur.*)

goût des arts convenables aux femmes, et l'instruction. A tous ces éloges, on ajouta qu'elle savoit écrire et parler cinq langues, et qu'elle dessinoit comme un grand maître. Dans un voyage qu'elle fit en France, elle vivoit au milieu de Paris à son gré et pour elle-même: elle aimoit le spectacle, alloit souvent aux *Français*, lisoit beaucoup, se promenoit à pied tous les jours ; elle se levoit de bonne heure, et se couchoit toujours à 10 heures du soir ; elle recevoit deux fois par semaine, un grand nombre de personnes et de gens marquans, tant de France que d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie. Elle avoit deux gros chiens superbes qui couroient devant sa voiture, dix chevaux anglais charmans ; elle leur rendoit visite tous les matins, et trouvoit du tems pour tout; mais les heures étoient fixées pour chaque chose. Elle jouissoit de cent mille livres de rente; elle ne faisoit pour le public que ce qui lui convenoit, et ne faisoit rien que de convenable. Sa maison étoit parfaitement meublée, avec goût et sans

luxe : tout y étoit abondant, sans prodigalité. Son cabinet de dessin et sa bibliothèque étoient ses lieux favoris. Quoiqu'elle fût jeune et belle, elle n'employoit pas plus d'une heure à sa toilette. On ajouta qu'il n'existoit pas une femme qui sût mieux faire servir à son bonheur les moyens qu'elle tenoit d'elle-même et de ce qui l'environnoit.

On parla ensuite du carnaval de Naples, des courses, des espèces de carrousels en mascarades, qui ont lieu tous les dimanches pendant le carnaval, et sur-tout les trois derniers jours. Les curieux et les acteurs se réunissent l'après-midi dans la rue de Tolède, l'une des plus belles du monde. Toutes les croisées et les balcons sont ornés de tapisseries magnifiques. Au milieu de la rue est une foule immense; sur les côtés, sont des rangées de voitures. Les maîtres, les cochers et les domestiques sont masqués, quelquefois d'une manière bizarre et piquante. Ces voitures sont des espèces de calèches découvertes, à deux, quatre ou six chevaux, précédées ou suivies de chariots

remplis de musiciens aussi masqués. On porte des sacs de dragées, grosses comme le pouce, dans lesquelles il entre plus de plâtre que de sucre ; avec ces dragées on attaque les passans, qui se défendent avec les mêmes armes : c'est alors une grêle de dragées. Ce sont de véritables combats, dont on sort souvent avec des meurtrissures graves ; mais, pour s'en garantir, chacun porte au bras gauche un large bouclier, où sont peints des chiffres ou emblêmes. On a à part une provision de bonnes dragées, dont on fait hommage aux dames qui ornent les balcons. C'est une des occasions où les seigneurs napolitains se plaisent à montrer leur galanterie et leur magnificence. Je regrette bien de ne pas voir tout cela ; cependant je ne desire pas de me trouver ici à cette époque, car elle n'arrive que le 6 mars; et mon année d'épreuve, si je sais bien compter, doit finir beaucoup plutôt. J'espère que mon père ne souffrira pas que M. Duménil manque à sa parole.

Après le dîner, le Prince me mena à l'aca-

démie de la noblesse, où il y a concert tous les mardis, et bal les jeudis. J'ai été mardi y entendre un bon concert. Ce soir j'irai au bal. Cette académie s'entretient par souscription ; elle est dans un palais situé au bord de la mer, composé de vastes galeries qui communiquent à des pièces décorées qui règnent tout autour. Là on joue aux cartes, aux dames, aux échecs ; on se promène, on se rassemble avec ses connoissances. Il y a aussi une pièce séparée pour le jeu de billard ; cabinets de toilette pour les dames, cafés pour fournir des rafraîchissemens. On y va dans une très-brillante parure.

Hier, j'ai vu en détail Portici, sur Herculanum ; c'est le plus beau *Muséum* connu : il est enrichi des plus curieuses collections en tous genres, que possède l'Italie. Aujourd'hui encore, je me suis promené dans les campagnes au-dessus des ruines de Pompeïa.

Adieu. Je vais faire ma toilette pour le bal.

Le 14 juillet, à quatre heures du matin.

Hier, après avoir dansé pendant quelques heures, je fus joindre le Prince, qui s'étoit établi au jeu depuis notre arrivée dans le palais de l'académie. Je le regardai jouer; il gagnoit; je le suivis avec attention, et je m'apperçus qu'il jouoit sagement. Il me proposa d'être dans son jeu; il me tenta; j'hésitai cependant. L'Abbé n'étoit pas là. Je ne voulois risquer que peu d'argent, et j'étois bien sûr que le Prince ne me laisseroit pas faire de sottises; enfin j'ai fait mon coup d'essai, qui a été un coup de maître : j'ai gagné la valeur de cent louis. Je ne me possédois pas de joie; il me sembloit d'un bon augure de gagner ainsi dès la première fois. J'ai prié le Prince de ne pas dire à l'Abbé que j'avois joué, parce que je ne me souciois pas qu'il eût connoissance de la petite fortune que j'avois faite. Il m'a promis de garder le secret; et il a paru penser que je me trouvois par-là en position de satisfaire quelques petites dépenses cachées; du moins je l'ai cru, par l'offre qu'il m'a faite en riant, de me prêter de l'argent, si j'en manquois;

car il faut que tu saches, mon cher Ferdinand, que les belles ici estiment les soins qu'on leur rend, au poids de l'or, et que les plus grandes dames même, paient ou reçoivent, sans que cela souffre la moindre difficulté. Je l'ai laissé dans son opinion; peu m'importe, pourvu qu'il ne dise rien à l'Abbé.

Adieu, mon ami. J'ai voulu t'écrire *ce grand évènement* avant de me coucher. Je tombe de fatigue et de sommeil.

DU JOURNAL D'ELISE.

....

....

...Je n'ai jamais vu un contraste aussi frappant, que lorsque j'ai quitté les gens aimables et bons avec qui j'étois, pour en trouver d'aussi ridicules que ceux avec qui je suis. Ici rien n'est naturel; on y fait du bruit pour avoir l'air de s'amuser, et l'on n'y cherche le plaisir que par élégance.

La maîtresse du château a l'air d'avoir trente ans ; elle a été présentée à la cour l'hiver dernier ; elle a passé quelque tems à Paris, où elle n'a été que pour sa présentation ; elle ne dit pas une phrase sans y placer les noms de Paris et de Versailles, où elle ne retournera peut-être jamais. Elle est parente d'Adèle ; elle a épousé un bon gentilhomme, à qui cependant on disputoit les droits de sa naissance. On dit qu'il n'a fait présenter sa femme, et qu'il n'a paru lui-même à la cour, que pour détruire l'effet des propos tenus dans la province.

Il y a quatre jours que nous sommes ici ; il y en a deux que Madame a des *vapeurs* ; un dîner qu'elle a été obligée de donner à une famille bourgeoise, en a été la cause. « Ces gens-là, disoit-elle, ont une tour» nure si gauche ! C'est d'un ennui ! En » vérité, cela n'est pas tenable. » Cependant, il y avoit à ce dîner une jolie petite femme, que Madame a bien voulu distinguer de la foule, non parce qu'elle avoit un bon ton, des graces, et paroissoit avoir

de l'esprit, mais parce qu'elle avoit été élevée à Paris, que son père y demeure, qu'elle y retourne, et n'est venue en province que pour passer l'été avec les parens de son mari. Ils ne sont pas élégans, il est vrai, mais ce sont de bonnes gens, d'une naissance honnête, et plus ancienne que celle de la petite femme, dont le plus grand avantage est l'immense fortune de son père, qui est *né d'hier*, comme le dit Madame ; cependant la jolie fille de cet homme *né d'hier* a refusé le marquis de Lonel. Le comte de Lonel vouloit ce mariage, par la seule raison que cette jeune personne sera fort riche ; mais elle a préféré d'épouser son amant, quoiqu'il fût de la famille bourgeoise qui a donné des vapeurs à Madame. Ce jeune époux paroît très-aimable, il a une jolie tournure ; c'est un couple bien assorti. Ils ont fait l'un et l'autre beaucoup d'amitiés à Adèle ; ils paroissent, en la recherchant, vouloir réparer leur tort envers M. de Lonel qui, je vous assure, n'avoit pas l'air de regretter cette grande fortune.

Je crois qu'ils ont tous gagné à cet arrangement.

Ici, Monsieur est aussi ridicule que Madame ; ils sont faits l'un pour l'autre. Au dîner d'avant-hier, Monsieur a fait un grand étalage de ses titres et de ses armes, qui sont placés dans tous les coins du château, et presque sur tous les meubles. Toute la journée s'est passée à fatiguer de tout cela l'honnête famille, qui, je crois, ne sollicitera pas une seconde invitation.

Monsieur est toujours en admiration devant Madame; plus elle nous paroît ridicule, plus il semble satisfait d'être le digne époux d'une femme aussi accomplie. On assure que dans son intérieur il ne la rend pas heureuse; mais comme la vanité est le sentiment qui les domine tous deux, ils paroissent en public être toujours d'accord; cependant, leur ton et leurs manières ne présentent que la fausse expression d'un bonheur, que personne, je crois, ne leur envie. Madame est très-exigeante, il faut qu'on lui fasse une cour assidue; les étran-

gers n'en sont pas plus dispensés que les parens. La matinée que j'ai passée avec elle, vous donnera une idée de ses ridicules. N'ayant pas été prévenue qu'une grande partie de promenade, arrangée pour aujourd'hui, avoit été remise à demain, j'avois fait ma toilette si matin, que je me suis trouvée seule avec Madame, à l'heure où chacun se retire chez soi pour se parer; car telle est ici l'étiquette, on y est mis comme à la ville; c'est le ton des campagnes aux environs de Paris, et Madame n'a pas manqué de regarder cette gêne comme un usage indispensable chez elle. Elle m'a donc proposé d'assister à sa toilette; elle y a mis les plus grands soins, malgré l'effroyable migraine qu'elle avoit annoncée. « Ne pensez-vous pas, a-t-elle dit à sa femme-de-chambre, qu'il faut être aussi belle que mademoiselle Duménil, pour supporter ces modes de province? Apportez-moi les chapeaux arrivés de Paris; si mademoiselle Duménil veut le permettre, je lui en essaierai un. » Les cha-

peaux sont arrivés, et Madame s'est récriée sur tous les charmes que me donnoit celui qu'elle avoit placé sur ma tête. Après avoir abusé de ma patience, en me faisant essayer ainsi tous ses ajustemens arrivés de Paris, elle a choisi pour sa parure du jour, celle qui m'alloit le mieux, et connoissant trop les loix du bon ton, pour oser offrir à la future du comte Alfred, un bonnet ou un chapeau, elle a fait placer dans mes cheveux de fort belles fleurs qu'elle m'a priée d'accepter, après m'avoir bien expliqué la différence qu'il y a entre les cadeaux qu'on peut faire, et ceux qu'il n'est pas d'usage d'offrir.

« Vous êtes un des plus riches partis de la province, m'a-t-elle dit ; votre père est-il fort âgé ?— Non, Madame. — Mais s'il se remarioit, je pense que cela détruiroit vos espérances ; car ce n'est que votre grande fortune qui peut faire desirer au comte de Boransac cette alliance. » Oh ! la sotte, me suis-je dit en moi-même. Craignant de m'avoir offensée, elle m'a parlé

de ma beauté, et de tout ce qu'elle avoit entendu dire de ma mère ; ensuite elle m'a demandé si ma tante étoit aussi belle qu'on le disoit. Je l'ai assurée que ma tante étoit charmante. « — C'est heureux pour vous ; car si elle n'avoit pas des avantages personnels, elle pourroit être jalouse des vôtres ; j'ai eu une tante jalouse de moi, et je vous assure que c'est une cruelle chose que d'avoir une tante jalouse. Comment s'appelle la vôtre ? — Pressange. — Oh ! c'est la comtesse de Pressange ? — Non, Madame, ma tante n'est pas Comtesse. — C'est donc une Marquise ? — Non, madame. — Comment, pas de titres ? — Non, Madame. — Son mari n'étoit donc pas gentilhomme ? — Pardonnez-moi, Madame. — Etre gentilhomme et n'avoir pas de titre, cela m'étonne ; il est vrai qu'anciennement souvent la noblesse n'en prenoit pas ; mais on en a senti l'inconvénient ; de nos jours, la noblesse prend des titres, pour éviter d'être confondue avec le tiers-état, et je trouve que c'est très-sage. Ce n'est pas qu'il n'y

ait quelques parvenus qui font comme nous ; mais le mépris qu'ils inspirent nous venge de leur impertinence. » J'ai rougi d'impatience, et j'ai saisi le premier moment où j'ai pu me retirer. . . . .
. . . .

Le 1 août 17..

Ma tante me mande que mon père ne compte retourner à Key... que vers le milieu de septembre. Adèle est fort contente de cet arrangement, parce qu'elle me gardera plus long-tems auprès d'elle. Elle me mande encore que M. de Coulanges est presque toujours chez mon père, qui l'a pris dans une si grande amitié, qu'en parlant de vous, il répète souvent qu'il voudroit que vous ressemblassiez à M. de Coulanges. Ce que ma tante me dit à ce sujet, est tout-à-fait aimable. Elle a fait à mon père, dit-elle, la comparaison de vos qualités avec celles de M. de Coulanges, et elle l'a assuré qu'à vingt-cinq ans, vous auriez autant de mérite et plus graces ; elle ajoute

que mon père a souri de la vivacité qu'elle a mise à faire votre éloge. Ah! comme j'aime cette bonne tante!

Nous sommes ici chez de bonnes gens, mais si graves, que je m'ennuierois un peu, si je n'avois la liberté de rester dans ma chambre aussi long-tems que je le veux. Adèle a donné le prétexte de mes études, pour me procurer cette liberté, dont j'abuse un peu. Une éternelle partie de piquet, et une conversation qui roule toujours sur les torts du gouvernement et les abus de la cour, commençoient à m'excéder. Ce sont des gens très-âgés qui habitent ce château, que nous quittons heureusement dans trois jours.

Si vous n'étiez pas très-exact dans votre correspondance avec moi, mon cher Alfred, je crois que je vous bouderois un peu de m'avoir écrit des lettres si courtes; je les lis plusieurs fois, et je vous pardonne en faveur de votre exactitude...........

....

LETTRE LIII.

FERDINAND A ALFRED.

Bordeaux, le 3 août 17..

Occupé de différentes fêtes dont j'étois l'ordonnateur, je n'ai pu revenir de la campagne qu'hier au soir; j'ai trouvé en arrivant tes deux lettres du 15 et du 28 juin. Avant de te remercier de tous les détails que tu me donnes, je te prie de mettre aux pieds de M. l'Abbé l'hommage de mon admiration. L'indécision qui règne dans ta première lettre, prouve toute l'adresse de sa conduite; vraiment c'est un homme habile, et qui connoît bien son monde. Tu te présentes d'abord tout disposé à recevoir des conseils *analogues à la vie que tu dois mener*; mais au bout de cinq jours qu'il emploie à te distraire, tu montres la timi-

dité d'un enfant.; ma sagesse alors ne peut te rassurer, mon exemple ne peut t'entraîner, et mes avis, qui te sembloient d'abord présentés sous une forme séduisante, ne te paroissent ensuite que ceux d'un étourdi. Bravo! M. l'Abbé, vous connoissez parfaitement Alfred, et vous savez le mener à votre guise, sans qu'il s'apperçoive que sa prudence n'est qu'une suite de sa foiblesse. Pauvre Alfred! avec quel soin tu me recommandes de réfléchir, de bien réfléchir, avant de te guider. Ecoute, voici le fruit de mes réflexions : je ne connois que deux manières de vivre, celle de résister à ses desirs, ou celle de s'y livrer; je t'ai donné les moyens de t'y livrer avec prudence; si tu préfères d'y résister, prends les conseils de l'Abbé.

Vraiment si ta querelle avec l'Abbé a, comme tu le dis, quelque rapport à ma plaisanterie d'écho et de perroquet; si les remontrances dont tu te plains ont été une suite de cette querelle, je ne puis blâmer ton Mentor. Comment veux-tu que l'on te

permette d'avoir une opinion, puisque tu ne sais pas même te déterminer sur le choix des conseils qu'on te donne? Ce sont les jeunes gens de ton caractère qui ont nui à ceux du mien. On confond ceux qui savent avoir une opinion, avec ceux qui, comme toi, craignent de penser, tremblent d'agir, et on nous refuse la confiance que la jeunesse timide ne peut inspirer.

Une femme disoit l'autre jour, que la méthode d'avoir, pour nous tous, les mêmes principes d'éducation, étoit un grand tort. « Ne seroit-il pas prudent, disoit-elle, d'étudier son élève avant de l'instruire. En trouvant que chez les uns il ne faut que diriger la nature, tandis que chez les autres il faut y suppléer, on éviteroit d'exposer l'homme de génie à paroître inférieur à celui qui n'a que de la mémoire. On établiroit quelque distinction entre celui qui cite et celui qui met au jour sa pensée; on laisseroit agir celui qui montre du caractère; on veilleroit avec adresse sur celui qui en manque. » Voilà précisément ce que

fait l'Abbé; et si tu ne montres pas du caractère, tu seras toujours mené comme un enfant. Mon éducation paroît avoir été moins soignée que la tienne, et cependant je suis formé comme si j'avois 30 ans. C'est parce que j'ai montré dès ma plus tendre jeunesse, un caractère décidé, que l'on s'est contenté de diriger, sans oser le contraindre.

Quant à toi, il en sera de tes pensées comme de tes actions. Je ne vois par-tout que de la timidité; dans tout ce que tu me cites, c'est toujours l'Abbé qui a vu, c'est toujours lui qui a dit, qui t'a fais remarquer, etc. Eh! quand donc les observations viendront-elles de toi? Si tu n'y prends garde, l'Abbé te defendra même de penser. Il te laissera, et tu l'auras bien mérité, dans la classe des jeunes gens à qui on n'accorde, comme aux femmes, que de la mémoire. «Ces pauvres femmes, disoit encore celle que je cite, n'ont pas même pour elles l'avantage de l'expérience que donne l'âge. N'ayant plus alors les charmes de la jeu-

nesse, elles sont traitées sans indulgence. »
Mais toi, qui n'as pas ce désavantage à craindre, sors, je t'en prie, de cet état d'écolier; prends ton essor, forme-toi une opinion, fais usage de tes moyens, jouis de tes avantages et ne décourage pas mon zèle. Je veux te conduire au bonheur, et ce sont les plaisirs qui y mènent.

A dix-neuf ans, renoncer aux femmes? y renoncer pour la vie ? Le beau projet! Ce bonheur d'Elise que tu mets toujours en avant, mon cher, n'est qu'un enfantillage dont tu amuses ton cœur, pour arrêter sa révolte. J'en appelle à une de tes phrases : *La vie que je mène, est en vérité trop triste; je redoute les plaisirs, sans cesser de les desirer.* Pourquoi les redouter, quand je te donne les moyens de t'y livrer sans danger? Tu les desires, et tu résistes aux conseils qui t'y conduisent. Tu te trompes sur leurs causes et sur leurs effets. Cette belle comtesse de Litta, dont tu me parles avec tant d'enthousiasme, tu crois qu'elle n'a fait qu'embellir ta journée, tandis qu'elle seule

en a fait tout le charme. Ecarte la crainte, et tu jugeras mieux des impressions que tu reçois. *Ce plaisir pur qui ne laisse aucun remords.* Quel galimatias ! Pauvre Alfred ! ce plaisir t'eût laissé de même sans remords, en t'occupant de la belle comtesse de Litta ; et le soin de lui plaire t'auroit fait trouver la vie qne tu mènes beaucoup moins triste. Crois-moi, conserve fidèlement à la belle Elise, le droit de te faire goûter des plaisirs purs, et profite de toutes les occasions qui se présentent de goûter les plaisirs vifs, qui sont ceux de ton âge. Je te le répète, choisis entre mes conseils et ceux de l'Abbé. Prends-le pour guide, si tu veux traîner tristement ton existence ; mais si tu veux jouir et être heureux, c'est moi qu'à l'ombre du mystère il faut suivre.

Adieu. Quand ton choix sera fait, tu voudras bien m'en instruire. Je ne veux point lutter contre l'Abbé ; et certes, pour suivre ses tristes conseils, tu n'as pas besoin de moi.

DU JOURNAL D'ELISE.

....
.............Je n'ai pas le tems de faire l'extrait de la lettre que j'ai reçue de Lucile. Je vous l'envoie : lisez-là ; elle vous replacera dans ce tems heureux, où le 15 août étoit un si beau jour pour nous.........

Lettre de Lucile, fille de Blaise, à Elise Duménil.

Key... le 16 août 17..

« MADEMOISELLE,

« Hier nous avons fêté *Marie*, de la » manière que je vais vous conter. Il y a » huit jours que M. Marvel vint nous pré- » venir, que ni M. Duménil, ni notre chère » protectrice ne seroient ici pour le 15. » Cette nouvelle répandit une grande tris- » tesse parmi toutes les jeunes filles. Le » même soir, au retour des champs, elles

» vinrent toutes au logis, pour causer avec
» nous de leur chagrin, et pour consulter
» mon père sur le projet qu'elles avoient
» formé de rendre hommage à leur bien-
» faitrice, en fêtant sa patrone, à-peu-près
» de la même manière, Mademoiselle, que
» si vous eussiez été présente. Elles me
» choisirent comme étant votre sœur de
» lait, pour tenir votre place toute la jour-
» née; mais ce ne fut point le 15 août de
» l'année dernière qu'elles voulurent re-
» présenter. Vous étiez triste alors, elles
» aussi. Ce jour-là il y manquoit *quelqu'un*.
» Ce fut donc le 15 août des autres années
» que nous représentâmes. Quand je fus
» nommée pour remplir votre place, il
» fallut nommer quelqu'un pour remplir
» celle de M. Alfred. Il fut décidé que ce
» seroit Edmond, le second fils de votre
» fermier. Vous l'avez vu quelquefois chez
» nous, lorsque vous veniez donner à mon
» père ce qu'il appeloit l'heureuse soirée.
» Edmond est le plus joli garçon du vil-
» lage, il est de l'âge de M. Alfred, et mon

» père l'aime, parce qu'il a un bon cœur,
» qu'il craint Dieu, et qu'il aime son père.
» Je l'aime aussi, après en avoir demandé
» la permission à mon père, qui m'a dit
» qu'il n'y avoit pas de mal à cela, puisque
» vous vouliez me marier; et quand il y
» auroit eu du mal, je l'aurois aimé tout
» de même, parce que je ne puis m'en
» empêcher; mais alors j'aurois tant prié
» Dieu de me donner la force de cacher
» mon amitié, qu'Edmond ne l'auroit pas
» vu, et que mon père ne l'auroit pas su,
» pour ne pas l'affliger. Mais cela a tourné
» bien heureusement pour moi, puisque
» mon père l'aime comme son fils, et que
» cela fait toute sa joie de voir que je l'aime
» aussi. Comme vous êtes si bonne, j'es-
» père que vous m'accorderez la permis-
» sion que ce soit Edmond que mon père
» choisisse pour moi, à la fête du mois
» d'octobre. Je vous bénirai doublement,
» Mademoiselle, puisque vous ferez le
» bonheur d'Edmond et le mien. Je vous
» dois déjà tant! Vous m'avez fait élever

» dans ce couvent où je me plaisois, parce
» que je ne connoissois pas Edmond, et où
» j'aurois prononcé mes vœux, si vous ne
» m'en aviez fait sortir pour consoler mon
» père. Ainsi, de toute manière, je devois
» tenir de vous mon bonheur, puisque
» l'éducation que vous m'avez fait donner
» est une des raisons qui ont fait accepter
» au père d'Edmond la demande du mien.
» C'est à vous que je dois de savoir écrire,
» de façon que je puis prendre la liberté de
» vous dire tout cela.

». Quand Edmond fut choisi, son père
» lui fit faire un bel habit tout neuf; moi
» je fus au château consulter, pour ma pa-
» rure, mademoiselle Léris, qui s'ennuie
» tant à la ville, qu'elle est revenue à Key...
» pour vous y attendre. Elle me promit de
» me donner un voile, comme celui que
» vous portez, quand vous allez à l'église
» avec les jeunes filles, et elle me dit que
» je n'avois qu'à me rendre au château, de
» bon matin, qu'elle m'arrangeroit elle-
» même. J'y suis donc allé hier matin avec

» mon père, qui étoit brave comme le jour
» de ses noces. A huit heures, les jeunes
» filles sont venues avec des corbeilles de
» fleurs, pour que tout se passât comme
» dans les heureuses années. Edmond s'y
» étoit rendu avant nous, pour se préparer
» à représenter M. Alfred. Il étoit si beau,
» que je n'osois le regarder, et cependant
» je ne pouvois m'en empêcher, en pen-
» sant à vous et à M. Alfred. Mademoi-
» selle Léris nous fit entrer dans le grand
» salon, où les jeunes filles prirent des fleurs
» de leurs corbeilles, pour former un bou-
» quet, qu'elles donnèrent à Edmond. Alors
» il se mit à genoux, comme faisoit M. Al-
» fred; et il me présenta le bouquet, en
» m'appelant belle Marie; puis il regarda
» mon père, qui lui permit de m'embras-
» ser, et moi je devins toute rouge.

» Pendant ce tems, les garçons arri-
» vèrent avec la musique, les tambours,
» les fifres; ils firent bien du bruit, et
» crièrent tous *vive Marie! Vive notre bien-*
» *faitrice! Vive M. Alfred!* Nous fûmes

» à l'église comme vous, par la route du » parc; je conduisois les filles, Edmond » les garçons; nous eûmes tous deux les » premières places, après les vôtres, qui » restèrent vides, par respect. Nous » priâmes Dieu bien dévotement, et en- » core plus fort, quand M. le Curé, après » le sermon, nous dit de prier pour vous. » Nous retournâmes ensuite au château; » il faisoit un tems superbe; les tables » furent dressées dans la prairie, et M. » Marvel veilla à ce que tout se passât » comme si vous étiez là.

» Après dîner, nous dansâmes, lors- » qu'on eût distribué les prix de la course » et de tous les jeux d'adresse; qui furent » exécutés avec le même ordre que les » autres années; ce fut Edmond et moi » qui distribuâmes les prix; et à chaque » fois, les cris de *vive Marie!* et le bruit » de la musique recommencèrent.

» A la nuit tombante, nous crûmes qu'il » falloit nous retirer; mais M. Marvel nous » donna le feu d'artifice, afin que rien ne

» manquât à la fête. Il y eut, comme les » autres fois, écrit : *Vive M. Duménil!* » *Vive Marie notre bienfaitrice !* C'étoit » écrit tout brillant au milieu du feu. Tout » le monde fut bien content, et nous at- » tendons dimanche pour aller remer- » cier M. Marvel et mademoiselle Léris, » qui ont été si attentifs, que rien n'eût » manqué, si le cœur eût été satisfait; » mais l'absence de nos maîtres a bien nui » à nos plaisirs.

» J'ai cru, mademoiselle, devoir vous » rendre compte de cette journée. Nous » avons bien souvent parlé hier de l'année » prochaine, et nous avons bien prié Dieu » pour qu'il n'y manquât personne. Je vous » prie de m'excuser, si je vous ai parlé » d'Edmond; mais il faut bien, comme à » mon père, que je vous dise tout; et puis- » que mon père dit qu'il n'y a pas de mal, » j'espère bien que je ne vous ai pas of- » fensée.

» J'ai l'honneur d'être, mademoiselle, » avec le plus profond respect, et avec

» bien de la reconnoissance de vos bontés
» pour moi,

» Mademoiselle,

» Votre très-humble et très-obéis-
» sante servante,

» Lucile, *votre sœur de lait.*

» *P. S.* Mon père m'a ordonné de vous
» assurer de son respect. »

LETTRE LIV.

FERDINAND A ALFRED.

Bordeaux, le 18 août 17..

Tu as donc pris ton parti, et le voilà arrivé *ce grand évènement !* Tu as joué, et tu n'as rien dit à l'Abbé ! Allons, je suis

content de toi, tu as quitté les lisières, te voilà un homme, tu deviendras mon digne camarade. J'espère que tu ne rentreras plus en tutelle. Je te déclare que je n'aime pas les enfans. J'ai été cent fois au moment de t'abandonner. Vraiment oui, j'en ai été tenté; et si mon amitié pour toi n'eût pas été extrême, elle n'auroit pu résister à l'ennui que tu me causois. Que veux-tu? ce n'est pas ma faute; j'ai de l'antipathie pour les froids raisonnemens; tous ces longs préceptes qui contrarient la nature, me donnent des crispations. Autant j'ai d'estime pour celui qui sait allier les convenances aux plaisirs, autant j'ai de mépris pour ces beaux parleurs, qui font des phrases à perte de vue, pour établir des sophismes qui révoltent le sens commun.

Ta lettre, commencée le 3 juillet, et finie le 14, m'a intéressé. Je suis presque amoureux de la comtesse d'Albany. Voilà une femme qui a du caractère. J'espère que tu feras comme elle, que tu sauras faire servir à ton bonheur tous les moyens que tu

tiens de la nature, et que tu sauras tirer parti de ceux qui t'environnent.

Ton père ne souffrira pas que M. Duménil manque à sa parole. Je te promets de veiller à ce qu'il ne le souffre pas. J'aurai soin que la mi-octobre te ramène près d'Elise ; mais il faut que nous nous conduisions avec adresse, pour que le sévère Duménil ne recule pas. Je pense que l'Abbé lui aura écrit que tu étois *bien sage* ; car il y a deux jours que ton père m'a dit, qu'il étoit content des bonnes dispositions dans lesquelles il l'a trouvé. Continue à cacher avec soin à l'Abbé, tous les plaisirs que tu goûteras ; parois-lui ce qu'il veut que tu sois ; et toutes les fois que tu seras embarrassé pour ta conduite, écris-moi, je te guiderai. Voici, en attendant, un précepte dont il faut que tu te souviennes, et dont tu pourras souvent faire usage : *Faire ce que l'on veut, et avoir l'air de ne suivre que la volonté des autres.*

Il me paroît que le Prince aime le plaisir; malgré la bonne volonté qu'il te montre, ne

te livres pas sans réserve. Sois prudent, ne suis ses traces que de loin, et conserve-toi la faculté de t'en séparer, s'il va trop vîte. Tu sais que la vraie sagesse ne veut qu'*un peu de tout*. Sois galant, jamais libertin; ce défaut dégrade l'homme. Il ne faut ni exciter ses desirs par trop de privations, ni les détruire par trop de jouissances. Ne joue que pour ton amusement; mais ne fais jamais du jeu ta principale affaire. Ne te fais pas un scrupule d'une infidélité; mais ne la répète point de manière à nuire au sentiment. Conserve ton cœur à Elise; elle le mérite. Je te mépriserois si elle cessoit de t'être chère. Crois-moi, les distractions ne conduisent à l'inconstance que lorsqu'on en abuse. Profites-en, mais ne les recherche pas; qu'elles ne soient pour toi qu'un amusement, sans te donner un instant de préoccupation.

Malgré le caractère aimable de madame de Pressange, je vais rarement chez M. Duménil, depuis que ma sœur nous a enlevé la belle Elise. On y voit d'ailleurs un M. de

Coulanges qui me déplaît : c'est un patelin, un homme qui ne dit jamais un mot de plus qu'il ne faut. Il parle si correctement, qu'il a l'air d'avoir étudié toutes ses phrases. Il raisonne de tout, avec un sang-froid qui me glace. Il fait sa cour à M. Duménil, avec tant de soin, que j'ai pensé qu'il avoit un motif secret; je ne crois pas me tromper, en le supposant amoureux de la belle Pressange. Quoiqu'elle ait quelques années de plus que lui, et qu'il soit assez joli cavalier, il pourroit cependant plus mal choisir. Elle est jeune encore, belle et sage; elle est aimée d'un frère assez riche pour donner une dot. Cela mérite réflexion. Il a de l'esprit; il a deviné le foible de M. Duménil, et il a pris la tournure qu'il falloit prendre; il montre la raison d'un homme de quarante ans. Il paroît avoir de la mémoire, et peut facilement se donner le mérite d'un homme studieux. Les privations auxquelles il est forcé par la médiocrité de sa fortune, lui donnent un vernis de sagesse qui en impose. M. Duménil le cite à chaque ins-

tant. L'habitude des affaires lui en a donné l'esprit ; il s'occupe du procès de madame de Pressange, comme s'il devoit y trouver un intérêt personnel. Cette conduite ravit M. Duménil, qui ne peut plus se passer de son cher Coulanges. Si cette année, comme je l'espère, tu épouses la belle Elise, et que M. de Coulanges ne soit pas ton oncle, je t'en prie, débarasse-nous de ce raisonnable personnage, qui réunit à lui seul, tout ce qu'il faut pour faire périr d'ennui dans la société même la plus aimable.

Adieu, mon cher ami. Ce matin, la plus charmante femme, après Elise Duménil, la jolie Présidente m'a demandé de tes nouvelles. J'avois reçu ta dernière lettre; je lui lui ai dit que tu commençois à te former, et que nous ferions quelque chose de toi. Tu vois que je ne perds pas une occasion de te louer. Je te remercie de me l'avoir donnée. A toi, pour la vie.

FERDINAND.

LETTRE LV.

ELISE A ALFRED.

Au château de Nérac, le 29 août 17..

Je vous salue, cher Alfred. C'est aujourd'hui que vous avez dix-neuf ans. L'année dernière, un évènement sinistre marqua cette journée. Quand viendra le moment où nous célébrerons ensemble le jour de votre naissance ! où nous reverrons ce grand arbre, témoin de nos plaisirs et de mes larmes; ce pavillon, ouvrage de mes soins; ce lieu, que notre présence doit purifier du crime dont il fut souillé....

Un an et plus de deux mois de séparation !... Quelle longue souffrance! J'espérois que cette année, le 29 août..... Vain espoir! sans cesse déçu! Il y a des

momens où je crois ne pouvoir plus supporter votre absence ; où toute ma raison semble m'abandonner, et me laisser livrée toute entière à la douleur d'être séparée de vous. Comment alors arrêter le murmure! Pardon, mon père ; mais Alfred ! Ah ! quand reverrai-je Alfred ?....

Le 12 septembre.

J'étois si triste depuis quelques jours, que la chère Adèle avoit bien de la peine à me distraire. Une lettre que j'ai reçue de ma tante, a eu plus de pouvoir que tous les soins de mon amie. Elle me mande que dans une longue conversation avec mon père, elle a sollicité votre retour ; elle me donne quelques espérances pour cette année ; mais elle me dit de ne pas penser à vous revoir avant l'hiver ; que cependant elle fera tout ce qui dépendra d'elle pour que la permission de revenir vous soit envoyée le mois prochain; mais qu'il ne faut pas fatiguer mon père qui n'aime pas à être pressé trop vivement, O la charmante

femme ! Que pourrons-nous faire, mon Alfred, pour lui prouver notre reconnoissance ? Je ne sais comment lui exprimer ma tendresse ; ah ! comme je l'aime ! Si je pouvois rester un instant sans penser à Alfred, il y a des momens où je croirois que ma tante est ce que j'aime le plus.

Le 20 septembre.

Je viens de recevoir une lettre de mon père ; elle est remplie de témoignages de tendresse et de bonté pour moi ; il se fait un bonheur de me revoir, me dit-il. Nous devons nous réunir au château de Lonel, le 26 de ce mois, le même jour où l'année dernière mon père m'y sauva la vie ; c'est Adèle qui a fait cet arrangement : je reconnois là sa délicatesse. M. de Coulanges se trouvera à Key..... dans le mois prochain. Mon père me parle souvent de lui. Il paroît l'aimer beaucoup ; il m'a dit aussi qu'il avoit reçu une lettre de vous ; je crois qu'il est satisfait de vos progrès et de votre conduite. Oh ! combien je vous remercie,

mon cher Alfred ! mon père est content !

Nous allons bientôt quitter les vieilles demoiselles. Que je les plains d'avoir eu un père aussi coupable envers elles ! Il n'a jamais voulu les marier, dans la crainte de diminuer sa fortune, et en mourant, il ne leur a laissé que des dettes. C'est après avoir renoncé à la succession de leur père, qu'elles ont enfin pu rentrer dans cette terre, où elles vivent médiocrement avec une nièce orpheline dont elles ont soin. Quelle différence de ce père-là au mien ! Qu'un tel exemple doit augmenter ma tendresse pour celui qui m'a donné le jour, qui m'a sauvé la vie, et qui ne travaille à augmenter sa fortune que pour m'en faire jouir !

J'ai reçu toutes vos lettres, mon cher Alfred, je vous remercie de votre exactitude. Ah ! si vous éprouvez ce que j'éprouve ; si, comme vous me l'assurez, vous souffrez autant que moi d'une séparation qui commence, comme vous le dites, à devenir insupportable, veillez sans cesse à mériter votre rappel ; et qu'en attendant le

plus beau de nos jours, nos lettres au moins continuent à adoucir notre souffrance. Nous nous verrons cet hiver, ma tante me le promet; mon père est content de vous, je suis moins triste. J'espère; oui, je dois commencer à espérer.

Adieu, mon Alfred; adieu.

LETTRE LVI.

ELISE A ALFRED.

A Key.... le 18 octobre 17..

J'ai reçu hier, cher Alfred, la lettre où vous m'annoncez le beau présent que vous faites à Edmond. Je dote ma sœur de lait, et pour suivre mon exemple vous dotez son mari; c'est sur vos épargnes que vous trouvez cette somme. Mon père a paru si content de tout ce que vous dites à ce sujet, que j'ose espérer qu'il se laissera attendrir.

Si vous aviez entendu tout ce que ma tante a dit de vous ce matin ! Comme elle a saisi l'occasion de vous louer ! J'ai vu le moment où elle obtenoit de mon père la lettre de rappel ; et si nous n'avions pas été interrompus dans notre intéressante conversation, je crois que vous auriez reçu par ce même courier, cette lettre tant sollicitée ; mais notre bonne tante m'a promis de ne pas perdre de vue l'objet de nos desirs. Votre père, qui est ici, est d'accord avec elle, pour saisir l'occasion de nous servir. Nous allons être heureux ; oh! oui, mon Alfred, oui, nos maux vont finir.

Nous avons quitté avant-hier le château de Lonel, où nous étions allé rejoindre mon père. Le plaisir que nous eûmes à nous réunir ne peut s'exprimer ; ma tante et lui ne pouvoient se lasser de me regarder ; il sembloit, à nous voir et à nous entendre, que nous eussions couru les risques de ne plus nous revoir. C'est ainsi que nous serons à votre retour, mon cher Alfred ; chaque heure que nous passerons près l'un

de l'autre, me semblera un bienfait du ciel, dont tant d'évènemens pouvoient me priver.

Pendant notre voyage, Adèle avoit confié aux soins de sa belle-mère le monument qu'elle faisoit élever en l'honneur du jour mémorable où mon père me sauva la vie. Le 25, à notre arrivée, Adèle nous donna une fête charmante dans ce lieu, consacré à l'amour paternel et à la reconnoissance filiale. Malgré l'affluence du monde que cette nouveauté avoit attirée, nous trouvâmes souvent, Adèle et moi, l'occasion d'être seules, pour parler d'Alfred. Le desir qu'elle avoit de nous garder quelque tems chez elle, l'avoit engagée à inviter les personnes qui doivent se trouver à Key. . . au mois d'octobre. Monsieur et mademoiselle de Belval, M. de Coulanges et votre père, sont restés constamment avec nous; quant à Ferdinand, il a mieux aimé faire plusieurs voyages, que d'être si long-tems éloigné de la ville. Le motif de votre père, pour nous suivre, est bien touchant; il a promis à ma tante qu'il ne quitteroit mon

père, qu'après avoir obtenu votre retour.

Ferdinand est venu hier au soir pour passer ici le reste du mois; sa mère, qui doit demeurer avec nous tout ce tems-là, paroît reconnoissante de cette longue visite, comme d'une faveur rarement accordée. Qu'elle est foible pour son fils! Quand il est près d'elle, la pauvre Adèle joue un rôle bien secondaire; mais elle est habituée depuis l'enfance à une préférence qui la choque si peu, qu'elle est la première à faire valoir son frère, chaque fois que l'occasion s'en présente. De son côté, Ferdinand est rempli d'attentions pour sa sœur; les soins qu'il lui donne, ravissent Adèle; elle aime beaucoup son frère, et le regarde comme l'homme le plus aimable qu'elle connoisse. Mademoiselle de Belval partage ses attentions entre M. de Coulanges et Ferdinand; M. de Coulanges les reçoit avec respect, Ferdinand avec légèreté; l'un l'ennuie souvent, l'autre l'impatiente toujours; c'est ce qu'elle vient de me dire, ainsi je n'ai pas le mérite d'un observateur.

Il y a ici beaucoup de monde; la comtesse de Lonel est venue avec son beau-fils et Adèle. La marquise d'Arsilly, M. et mademoiselle de Belval, M. de Coulanges, le président de Pirmont, Ferdinand et votre père séjourneront ici tout le mois. Jusqu'à ce jour, je n'ai pu avoir une seule matinée de libre; il faut se promener le matin, faire de la musique le soir, s'occuper de tout le monde. Ma tante, Adèle et moi, nous nous échappons quelquefois, et c'est toujours pour parler de vous. Votre père est venu nous surprendre ce matin dans une de nos promenades secrètes, et il n'a pas nui, je vous assure, au plaisir que je trouvois à causer avec mes deux amies. Comme il vous aime, votre père! quel dommage qu'il ait un caractère aussi léger! Cependant je dois lui rendre la justice de dire que dans cette occasion, il se conduit avec infiniment de prudence, et qu'il met beaucoup de suite dans les soins qu'il prend pour accélérer le moment heureux.

Oui, mon cher Alfred, je dois espérer;

ma tante et Adèle me répètent sans cesse que je vous reverrai bientôt : je ne puis cependant me défendre d'une espèce de crainte; mais ne m'accusez pas de foiblesse; songez que déjà mon espoir a été trompé, que notre séparation a déjà tant duré, qu'il est bien naturel qu'elle me soit devenue insupportable.

Adieu, mon cher Alfred, adieu.

LETTRE LVII.

FERDINAND A ALFRED.

Key.... le 23 octobre 17..

J'admire mon élève, et j'applaudis à mon ouvrage; ta conduite est si parfaite, que bientôt il faudra que je te prenne pour modèle. La lettre que tu as écrite à Elise, est un chef-d'œuvre; c'est un coup de partie que ce don fait au jeune Edmond, que

cette dot prise sur tes *épargnes*. Le sévère Duménil n'a pu se dispenser de donner des signes d'approbation, en écoutant ta lettre. La bonne de Pressange en a fait une lecture publique; elle s'arrêtoit à chaque phrase marquante, pour répéter : *eh bien! mon frère, avoir autant d'esprit et de délicatesse! Etre assez économe, pour pouvoir être si noblement généreux! Ah! faites-le revenir, quel beau jour pour nous, que celui qui fera le bonheur de ces chers enfans!* Pendant cet enthousiasme sentimental de madame de Pressange, M. Duménil sourioit, il regardoit sa fille, qui, les yeux baissés, sembloit retenir sa respiration, de crainte d'interrompre les éloges donnés à son Alfred: j'étois arrivé ici la veille du jour où cette scène s'est passée; j'avois ta dernière lettre dans ma poche; une crainte subite me saisit, en songeant que si je la perdois, on y verroit que c'étoit ton gain au jeu qui te rendoit si *noblement généreux*, et que ta bonne action éprouveroit alors l'injustice que souvent éprouvent des gens honnêtes, que

l'on dédaigne à cause de leur origine : je sortis donc pour brûler ta lettre.

En rentrant dans le salon, je trouvai madame de Pressange, sollicitant ton retour; elle étoit seule avec Elise, et M. Duménil; tu penses bien que je n'eus pas la maladresse de rester; mais je ne tardai pas à voir madame de Pressange, qui me dit que M. de Coulanges étoit entré au moment où le sentiment alloit triompher. Quand je te dis que je le hais, ce monsieur de Coulanges, ai-je tort? Avec son air raisonnable, il est toujours là comme un inconvénient. Qu'il épouse la tante, à la bonne heure; mais du moins qu'il nous laisse tranquillement nous occuper des intérêts de la nièce. Pendant trois jours, ton père et madame de Pressange n'ont pu retrouver le moment de replacer M. Duménil à ce degré de sensibilité où il étoit à ton égard; cependant, hier matin, ton père, dans une promenade qu'il a faite avec M. Duménil, a été très-content des dispositions dans lesquelles il l'a trouvé. M. Duménil a été le premier à faire ton

éloge; il a cité plusieurs phrases de ta lettre à Elise; il a parlé de la noblesse, de la sensibilité de ton coeur, de l'ordre que tu dois mettre dans tes affaires pour te trouver en état de disposer d'une pareille somme. Il a ajouté que les dernières lettres de l'Abbé étoient remplies de ton éloge. Tu vois, mon cher, que le premier mérite sur la terre est d'être mystérieux; que la première vertu est de savoir se montrer tel qu'on nous desire. En paroissant studieux et économe, tu fais l'adoration de l'Abbé, tu adoucis le sévère Duménil, tu ravis ton père qui te voit réunir les qualités solides à toutes les qualités aimables; et cependant conduit par la prudence, tu satisfais tous tes desirs. Tu me charmes, mon ami, tu doubles mon attachement et mon zèle; continue à te dégager ainsi de sots préjugés, en paroissant toujours t'y soumettre.

Madame de Pressange nous a dit aujourd'hui que M. Duménil ne l'avoit point refusée, quand elle avoit demandé la lettre de rappel, pour récompense de ta bonne

conduite. Il n'a pas dit oui, a-t-elle ajouté, mais il n'a pas dit non; et pour lui, c'est beaucoup.

Causons à présent sur la lettre que tu m'as écrite : on n'est pas heureux au point où tu l'es; ta fortune me fait peur. En quatre séance tu as gagné de quoi faire le sort de deux familles. Tu es sage d'avoir proportionné le cadeau d'Edmond aux économies que tu pouvois faire : j'aurois été près de toi, que je n'eusse pas mieux conduit tout cela. Les calculs de l'Abbé, quand tu lui as fait la confidence de ta bonne oeuvre, te prouvent combien ta précaution étoit nécessaire. J'ai ri de sa tendre inquiétude sur le peu d'argent qui te restoit, sur tout ce dont tu avois dû te priver, pour amasser une pareille somme. Je jouis en songeant à tout ce qu'il aura écrit à M. Duménil; *bravo*, cher Alfred, te voilà dans la bonne route! Que dis-tu d'un plaisir caché? le secret n'en double-t-il pas le prix?

Le prince Orsinelli a pour toi une amitié bien vive; il doit revenir en France; il doit

passer l'hiver à Paris, avec une femme qu'il aime, et il la laisse partir seule. Il aime mieux, me dis-tu, attendre qu'on te rappelle, pour faire la route avec toi; il t'a dit tout cela d'un air qui t'a touché; ton père aussi est glorieux d'une préférence aussi marquée. Eh bien! moi, je n'approuve rien de tout cela; j'aurois cent fois mieux aimé que tu revinsses seul avec l'Abbé, par le plus court chemin, courant jour et nuit, et épousant au débotté. Je crains l'amitié du Prince, je crains ta foiblesse pour lui; il ne m'inspire point de confiance, il s'abandonne trop au plaisir, et je ne partage pas ton opinion sur sa prudence. Je te l'ai déjà dit, ne te livre pas sans retenue. Pourquoi aller à Paris? Quelle nécessité de faire ce long détour? je ne conçois pas que l'Abbé ait pu permettre un pareil arrangement; au moins ne fais pas un long séjour dans cette ville; la vie que l'on y mène est attrayante; en bon Mentor, je te défends de t'y arrêter. Tu n'as pas mon égide pour te préserver, et mes sages avis seroient oubliés, ou se trouveroient

insuffisans contre les ruses des *Calypso* ou les charmes décevans des *Eucharis.* Reviens donc, hâte-toi; viens recevoir des mains de ta belle Antiope, le prix de ta constance : ne perds pas un instant; que ton heureux hymen, cher Alfred, nous ôte toute crainte, en te délivrant des droits que s'est arrogés le trop sévère Duménil.

Adieu, mon ami. Je vais porter moi-même ma lettre à la poste; tu vois que la prudence ne m'abandonne jamais.

Tout à toi pour la vie.

FERDINAND.

LETTRE LVIII.

ELISE A ALFRED.

A Key.... le 30 octobre 17 .

Le 22 de ce mois, mon cher Alfred, nous avons rendu trois couples heureux.

Les mariages promis pour chaque année ont été célébrés à midi; il y a eu après, grand repas, et danse villageoise, mais rien qui pût me faire manquer au serment que j'ai fait de ne permettre de fête à Key... qu'à votre retour. Des trois jeunes filles choisies : Lucile étoit celle qui m'intéressoit le plus; Lucile est du même âge que moi; son Edmond du même âge que vous; ah! comme j'ai joui de leur bonheur! Ils s'aiment tendrement, ils sont unis pour la vie! J'ai été les voir dans leur ménage. Blaise, mon père nourricier, est rajeuni de dix ans depuis le bonheur de sa fille; il n'a cessé de vous bénir. Le desir qu'Edmond a témoigné de voir son protecteur aussi heureux que lui, m'a vivement émue; je ne pouvois les quitter. L'expression de leur reconnoissance, ce lien formé par nos bienfaits, le sentiment de leur bonheur, tout cela formoit un tableau qui sembloit nous rapprocher. De touchantes comparaisons adoucissoient l'amertume que me faisoit ressentir la différence de notre situation,

avec celle dont ils jouissent; quelquefois je sentois mes larmes prêtes à couler, je voulois m'éloigner, mais un attrait plus puissant me retenoit, je ne pouvois quitter ce tableau du vrai bonheur, je me plaisois à remarquer toutes ses nuances; je soupirois, et il me sembloit que je me trouvois à-la-fois, heureuse et malheureuse.

J'ai renouvelé ces visites dont le charme m'attire. Mes promenades se dirigent toujours vers la maison de Blaise; j'aime à y aller seule; quand j'y vais, ou quand j'en reviens, mes rêveries m'occupent d'une manière si douce, que l'amitié même par ses attentions, pourroit nuire au plaisir que j'éprouve; mes souvenirs, mon espérance, mes projets pour l'avenir, voilà mes seules pensées. Je rêve au milieu d'une assemblée tumultueuse; seule, je ne puis avoir d'autre occupation.....

J'ai été interrompue par Adèle, qui vient de m'apprendre que je vais être séparée d'elle; elle part pour Paris dans huit jours: voilà une bien grande privation

pour moi. Que je suis affligée qu'elle ne soit pas ici quand vous arriverez! elle auroit été si heureuse de vous voir. Sa mère, qui devoit la suivre, veut rester pour Ferdinand qui ne peut quitter madame de Grandval; c'est la première fois qu'elle est sensible à cette préférence toujours accordée à son frère. Le marquis de Lonel va mener Adèle chez ses parens; il veut profiter de cette circonstance pour la présenter à la cour. Adèle paroît avoir du chagrin de nous quitter tous, mais son mari lui a promis de la ramener au printems.

On m'interrompt encore : mon père m'envoie chercher... je suis toute tremblante... que veut-il donc me dire?...

Quelle différence entre les deux impressions que je reçois, presque au même instant. Je tremble, je ne puis tenir la plume, je ne sais par où commencer..... La joie est-elle donc plus difficile à exprimer que la douleur! O mon Alfred! cher Alfred, vous êtes rappelé..... Respirons un moment. Le cœur me bat si fort..... Je vais

vous revoir ! Revoir Alfred ! Ne plus m'en séparer ! Est-il possible !..... Vous serez là, près de moi, tout le jour. Chaque heure, chaque instant du jour, nous pourrons nous communiquer toutes nos pensées ! Ah ! mon Alfred, quel bonheur !....... Si je pouvois me calmer, je vous manderois comment la chose s'est passée. Mais je suis si troublée........... Je me souviens à peine...............................

Je viens de sortir un moment, j'étois trop agitée pour écrire ; je l'étois trop aussi pour me promener. Je suis bien vîte revenue ; j'avois peur de rencontrer quelqu'un. Je vais vous dire, mon cher Alfred, tout ce qui revient à mon souvenir, de ce qui s'est passé dans ce moment, le plus beau de ma vie.

Mon père m'a embrassée, dès que je suis entrée chez lui. Son air riant m'a d'abord rassurée. « Je pense, m'a-t-il dit, que tu écris à Alfred par la poste de demain ; tiens mon Elise, voilà une lettre pour l'Abbé ; je te prie de la mettre dans la tienne ; mais

comme il n'est pas prudent de se charger d'une commission sans la connoître, je te donne ma lettre ouverte, tu peux la lire.» Je lis une phrase, une seule phrase : elle renfermoit l'assurance de mon bonheur, le rappel d'Alfred ! Troublée par la joie, je me jette aux pieds de mon père, j'embrasse ses genoux, je baise sa lettre ; je presse de mes lèvres ce mot, ce seul mot qui me rend le bonheur ; et honteuse d'un transport que je n'avois pas été la maîtresse de retenir, je me lève toute tremblante, craignant de lui avoir déplu. Au même instant, ma tante arrive. «Laissez-moi, dit-elle, en entrant, laissez-moi, mon frère, jouir du bonheur de ma chère Elise. » Dès que j'entends la voix de ma tante, je cours cacher ma rougeur dans son sein. Mon père me prend dans ses bras, il me serre contre son cœur: « Sois heureuse, mon Elise, me dit-il, que le ciel exauce le plus ardent de mes voeux; qu'il m'évite la douleur de me reprocher de m'être trop pressé. — Je vous réponds d'Alfred, dit ma tante, il la ren-

dra heureuse. » — Oh ! oui, dis-je, en serrant la main de mon père, qui trop ému sans doute, se leve et marche dans la chambre. Au bout de quelques instans il m'a renvoyé, pour vous écrire. En sortant de chez lui, j'ai rencontré Adèle; je me jetai dans ses bras.— « Il revient ! Voilà la lettre. » — « Je le savois, m'a-t-elle répondu. J'attendois là, pour vous féliciter la première. Chère Elise, votre bonheur embellira ma vie. » Nous nous sommes embrassées, je l'ai quittai, et lorsque je me suis trouvée seule, j'étois si agitée, que je ne pouvois plus écrire.

Combien de jours encore vont s'écouler avant que vous receviez cette lettre ! Combien de jours, après que vous l'aurez reçue, se passeront encore avant celui qui doit nous réunir ! . . . .

Il faut que je vous quitte ; on m'attend. Je ne ferme pas ma lettre, dans l'espoir où je suis de pouvoir m'échapper un instant pour causer avec vous.

A minuit.

De toute la journée je n'ai pu quitter le salon. J'y ai eu bien du plaisir, et un peu de chagrin. Tout le monde a parlé de votre retour; la joie brilloit dans les yeux de tous mes amis; mais je n'ai pu partager la satisfaction de votre père, sur l'amitié si vive que le prince Orsinelli a prise pour vous, puisque cette amitié entraîne des égards, et une complaisance qui vous fait aller à Paris. Voilà donc notre bonheur retardé; et votre père si empressé de vous revoir, ne trouve dans ce retard qu'une obligation dont le motif flatte son orgueil. Je pense bien différemment. Quoi! parce que le Prince veut aller à Paris, il faut que vous le suiviez? Est-ce là ce qu'il appelle vous ramener lui-même dans le sein de la famille? mais s'il veut séjourner à Paris, j'espère du moins que vous le quitterez. Je m'en repose sur l'amitié de M. l'Abbé, je la crois plus sûre pour vous. Il sentira que le vrai plaisir, le vrai bonheur qu'il doit vous procurer,

est de hâter le moment où votre père doit vous revoir. Je suis moins gaie que ce matin. Ce voyage de Paris.....quelle funeste idée !..... Cependant je suis raisonnable, je ne dois pas m'affliger. Vous êtes rappelé, je ne veux penser qu'à ce bonheur. Une fois réunis, nous ne nous quitterons plus, oh! non, jamais, je l'espère. Adèle vous verra avant moi : elle n'aura pas besoin, je pense, de vous conseiller de hâter votre retour. Sûrement, bien sûrement, vous êtes pressé de vous réunir à la famille qui vous aime, à qui vous êtes bien plus cher sans doute, que vous ne l'êtes à ce Prince, qui pour contenter sa vaine fantaisie, paroît, selon moi, négliger vos intérêts.

Adieu, mon Alfred, adieu. Il viendra ce jour heureux; il viendra ce tems où aucune puissance de la terre ne pourra plus nous séparer.

LETTRE LIX.

M. DUMENIL A M. L'ABBÉ AIMERY.

Même date que la précédente.

Ils sont encore bien jeunes, M. l'Abbé ; c'est malgré moi que je cède à vos instances, et que je remplis la promesse que j'avois faite au Comte de rappeler son fils après un an d'épreuves. Il est vrai que ce cher enfant a une conduite parfaite. Si je pouvois avoir de la confiance dans un jeune homme de dix-neuf ans, je ne pourrois faire un meilleur choix pour mon Elise ; mais dix-neuf ans d'un côté, et dix-sept de l'autre. Il faudra tenir plus d'une année les lisières du nouveau ménage. C'est une terrible charge ! car vous concevez que puisque je les rapproche, il faut que je les marie.

Décidé à conclure, j'y ai mis de la bonne grace. Vous trouverez un mot de moi dans la lettre d'Elise à Alfred. J'ai voulu la charger elle-même de cette courte phrase. La conduite sage d'Alfred, la bonne action qu'il vient de faire, le bien que vous me dites de lui, tout se réunit pour m'engager à vous prier de le ramener près de nous. » Si vous l'aviez vue lisant cela, Monsieur, si vous aviez été témoin de sa joie naïve ; ah! si vous aviez été là dans ce moment, vous auriez trouvé tout simple de me voir frémir, même en faisant son bonheur. Si la jeunesse d'Alfred l'entraîne, si mon Elise n'est pas heureuse, j'en mourrai de douleur. Hélas! on peut blâmer ma sévérité, mais il est impossible que son motif ne touche pas toute ame sensible.

Par la route que prend Alfred, il ne sera pas ici avant la fin de janvier au plutôt. Notre cher Comte est fou, d'avoir permis cet arrangement avec le Prince ; un séjour à Paris, quelque court qu'il soit, est de trop dans la circonstance. Je prends le parti

de mon Elise, et pour la première fois, je vous parle son langage, en vous priant de nous ramener Alfred le plutôt que vous pourrez ; je ne suppose pas cependant qu'il faille moins de trois mois pour tout ce qu'il aura à faire. Dans tous les cas, je retournerai à Bordeaux le mois prochain, et je reviendrai ici au commencement de février. J'aime mieux que nous gardions Alfred à Key. . . , là je serai plus tranquille. Au printems je marierai nos enfans, après avoir obtenu du Comte, de me les laisser pendant les premières années ; je m'occuperai du choix de leur société, j'entourerai Alfred de gens raisonnables. Malheureusement je trouverai peu de jeunes gens avec qui j'ose le lier ; mais en le surveillant sans cesse, je pourrai peut-être éviter des chagrins à mon Elise.

Je veux qu'Alfred devienne l'ami d'un jeune homme de vingt-six ans, avec lequel je me suis lié moi-même ; c'est un sujet rare par sa raison, sa conduite et son esprit : c'est M. de Coulanges. Je ne saurois vous

en dire trop de bien. Je vous prierai de me seconder dans le dessein que j'ai de le lier intimément avec Alfred ; j'aimerois mieux qu'il fût son ami et son confident, que Ferdinand, qui a de bonnes qualités, à la vérité, mais qui est trop aimable dans un sens qui ne me convient point, et sur-tout trop léger pour ne pas me faire craindre les conseils qu'il peut donner. Je vous approuve cependant, de ne point exiger que sa correspondance avec Alfred vous soit communiquée. Puisque votre ruse pour en avoir connoissance, n'a point réussi, vous avez bien fait de vous arrêter ; il faut profiter des confidences que l'on reçoit, mais ne jamais aller trop loin pour les obtenir ; on donneroit l'exemple de l'indiscrétion, et par cette marche, on fait naître seulement le desir de mieux tromper. En tout, Monsieur, ce jeune homme vous a de grandes obligations ; je vois, par le peu de prévoyance du comte de Boransac, combien vous avez été utile à son fils par votre sagesse. Ce voyage de Paris est encore une

sottise de notre cher Comte ; mais enfin, c'est sans remède ; on ne peut pas rompre ce nouvel engagement. Continuez, je vous prie, de veiller sur Alfred ; mon Elise ne pourroit supporter ma sévérité, si Alfred se conduisoit mal ; et cependant, en bon père, je ne pourrois éviter de l'affliger.

Adieu, Monsieur, comptez sur ma reconnoissance ; elle vous est bien due, et j'aurai un grand plaisir à m'acquitter envers vous. Je vous assure que je reverrai aussi Alfred avec un vrai plaisir. Que de titres n'aura-t-il pas à ma tendresse, s'il rend ma fille heureuse ! Il faut espérer que je n'aurai jamais à me plaindre de lui ; c'est à vos soins que je le devrai, et je ne l'oublierai pas.

Comptez, Monsieur, sur tous les sentimens, dont je vous prie de recevoir les sincères assurances.

DUMÉNIL.

LETTRE LX.

ALFRED A ELISE.

Naples, le 15 novembre 17..

La voilà, je la tiens, je la lis, je la baise, cette lettre chérie qui m'annonce le bonheur. Aussitôt après l'avoir reçue, j'ai couru chez l'Abbé; il étoit sorti; j'ai rencontré mon valet-de-chambre. « Je pars, mon cher Marc, je suis rappelé, lui ai-je dit en le serrant dans mes bras. — Ah! Monsieur, nous allons donc être heureux! » Ses yeux exprimoient le plaisir qu'il avoit de me voir si content. L'Abbé étoit sorti; sorti pour toute la matinée. Que de tems perdu! Je me fais habiller, je veux aller chez le Prince, je veux faire hâter notre départ. J'arrive à sa porte, le Prince étoit sorti; je me dépite, je cours les rues, je m'arrête, je

relis votre lettre, je relis la phrase qu'elle renferme pour l'Abbé, je la baise avec transport, et levant les yeux, je vois quelques personnes qui s'étoient arrêtées pour me regarder. Sans réfléchir que je devois paroître fou, je m'écrie : *Je suis rappelé! je vais revoir Elise!*... Deux ou trois *poveretto* me font enfin appercevoir de mon extravagance. Je rougis, je me sauve par une rue détournée, et je rentre chez moi, où j'attends avec impatience le retour de l'Abbé. Il rentre enfin, je cours à lui, je lui donne votre lettre et le billet qu'elle renferme; je lis tout haut en même-tems que lui; je l'embrasse, je le remercie, je reprends les deux lettres que je relis encore, et dont je ne veux plus me séparer.

Depuis ce moment, ce moment si doux, je ne puis calmer mon impatience; ma chère, ma tendre amie, croyez que je suis aussi contrarié que vous, d'avoir pris un engagement que la reconnoissance m'oblige à tenir; mais ni l'amitié du Prince, ni tout ce que je lui dois, ni rien au monde, ne pourra

me retenir à Paris. Je l'ai déjà prévenu que je ne comptois y passer que quelques jours. Il conçoit mon empressement, il m'aime trop pour vouloir m'arrêter, il m'auroit ramené à Bordeaux ; il m'auroit rendu lui-même à tout ce qui m'est cher ; mais il est attendu à Paris. C'est l'amour qui l'y conduit, et ce n'est pas à nous, mon Elise, à trouver qu'il ait tort de suivre ce guide. C'est un galant homme, un homme aimable ; vous l'aimerez quand vous le connoîtrez. Il m'a promis de venir nous voir dans notre ménage ; j'espère que vous l'aimerez, quand ce ne seroit que pour l'attachement qu'il a pour moi.

Il viendra nous voir dans notre ménage : mon Elise, notre ménage ! Que ce mot est joli ! Je me vois arrivant à Bordeaux ; c'est-là que vous serez. Je descends chez mon père ; bien vîte il me conduit chez le vôtre ; le cœur me bat ; j'arrive, il bat plus fort encore. Elise est dans son cabinet, elle entend du bruit ; c'est lui dit-elle tout bas ; elle accourt, elle entre dans le salon, au moment

où son père me serre dans ses bras ; mon Elise ne peut proférer une seule parole, mais je n'ai pas besoin de l'entendre ; c'est elle, je n'en doute pas. Tout ce qui m'entoure est oublié, je ne vois qu'Elise, que mon Elise..... Ah ! si l'on mouroit de joie, ce beau moment seroit le dernier de ma vie.

Madame de Pressange, mon père, l'Abbé, tous trois se réunissent pour demander notre union. Nous écoutons en tremblant ; elle est accordée, nous jetons un cri de joie, nous tombons aux pieds de votre père ; je promets de vous rendre heureuse ; j'en fais le serment, tout inutile qu'il est ; mais on l'exige, comme si le bonheur d'Elise n'étoit pas mon premier bien ! Enfin le notaire est appelé, le contrat signé, on nous marie et nous partons pour Key..., où nous coulerons des jours dignes d'envie.

Oui, mon Elise, nous vivrons à Key.... C'est vous qui serez la maîtresse ; vous avez autant de raison que j'ai d'amour, c'est donc vous qui devez gouverner ; c'est à moi de

suivre vos loix ; je ne veux vivre que pour vous plaire et vous aimer.

Quelques jours encore et nous partons. Adressez votre première lettre à Florence, poste restante. En arrivant à Paris, j'irai voir Adèle ; je pense qu'elle demeurera chez la Maréchale. Nous parlerons de vous comme nous faisions à Bordeaux, madame de Pressange et moi ; mais là personne n'aura le droit de m'entraîner, je ne verrai qu'Adèle ; je ne la quitterai que pour vous écrire. Chez elle, chez moi, mon Elise sera toujours le seul objet de mon occupation. Plus de crainte, un espoir ravissant, voilà ce qui occupera ma pensée. O mon Elise ! sur toute la terre y aura-t-il un être aussi heureux que moi !

Adieu, mon Elise, mon épouse, mon amie, adieu. Je vais donc vous revoir ! N'est-ce point un songe ? Oh ! non, je la lis, elle est là cette lettre chérie qui me rend le bonheur.

LETTRE LXI.

ALFRED A ELISE.

Turin, le 22 décembre 17..

Votre lettre que j'ai trouvée à Florence, poste restante, ma chère Elise, et celle de M. Duménil, en réponse à ma lettre de remercîment, ont été mes plus chères occupations depuis mon départ de Naples. Je les lis tous les jours, ainsi que celles qui m'ont annoncé mon rappel. Je ne parle que de vous avec l'Abbé et le Prince. Tout ce que l'on me fait remarquer sur la route m'impatiente; je ne vois qu'un retard dans chaque observation que l'on me fait faire. En partant de Naples, j'ai cru que nos préparatifs de voyage ne finiroient jamais, et nos visites d'adieux ne me paroissoient que des soins inutiles; mais j'étois trop heureux

pour n'être pas soumis à mes deux mentors.

Vous voilà donc établie à Bordeaux; vous avez obtenu, me dites-vous, de ne voir presque personne; le monde vous importune; il détourne vos pensées. Si elles sont aussi douces que les miennes, ma chère Elise, ah! combien je sens qu'il est cruel d'en être détourné! Cependant vous avez repris vos maîtres, vous pouvez vous livrer à l'étude. Vous êtes plus raisonnable que moi; à peine puis-je écouter ce que l'on me dit, je ne puis m'occuper que de vous. J'ai sans doute plus d'amour que vous; vous avez plus de raison que moi. Je ne dois point m'en étonner; avec moins de perfections que vous, je dois inspirer des sentimens plus calmes.... Pardon, chère Elise, vous m'aimez tendrement, je le crois; mais dans le tableau que vous me faites de l'emploi de vos journées, les heures que vous donnez à l'étude m'ont inspiré un mouvement de jalousie; ce sont des heures perdues pour moi. Que prétendez-vous ajouter

à ce que vous avez de charmes? Ne vous occupez que du jour délicieux qui va nous réunir. Il me semble, moi, que je n'ai plus rien à apprendre, je sais si bien vous aimer.

J'emploie toutes sortes de stratagêmes pour abréger le tems. Chaque soir je me dis, voilà encore un jour de passé. Le lendemain matin, je recommence mes calculs. Souvent en arrivant à l'auberge, je vais me coucher dans l'espoir de raccourcir la journée; mais je n'en suis pas plus avancé, le sommeil me fuit, et la nuit me paroît d'une longueur insupportable. O mon Elise! il approche pourtant ce jour heureux qui doit nous réunir.

Nous passerons deux jours à Chambéry, nous nous arrêterons aussi à Lyon, mais ce sera pour peu de tems. Adressez votre première lettre à Paris, chez Adèle. Mon premier soin sera de me rendre chez elle. Ah! combien je serai heureux de revoir notre amie! Je trouverai mille charmes à questionner celle qui vous a quittée depuis si peu de tems, à la voir, à lui parler sans

cesse de vous. Je sens palpiter mon cœur, à la seule idée de la voir; que deviendrai-je en revoyant Elise! Adieu, mon amie, mon épouse, ma vie, adieu.

LETTRE LXII.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux, le 8 janvier 17..

J'ai reçu vos lettres, cher Alfred; mon père en a lu une partie; il m'a fait ensuite tant d'amitiés, il paroît si attendri de notre attachement mutuel, il m'a tant répété qu'il se flatte que je n'ai plus de chagrin, il m'a tant demandé si j'ai quelques desirs à former, en m'assurant que tout son bonheur dépend du mien, que mon coeur ne peut supporter les sentimens dont il est enivré. Fût-il jamais un bonheur tel que le mien! Je vais être unie à ce que j'aime, unie par le meilleur des pères

et le plus tendrement aimé. J'ai pour amie, une tante, dont le caractère fera le charme de ma vie; j'ai pour compagne, Adèle, la plus estimable des femmes, la plus sensible des amies. Je vais jouir de ce bonheur parfait, que l'on dit si rare sur la terre; il existera pour moi. Comment pourrai-je reconnoître tant de bienfaits? Ah! Dieu de bonté, qui m'avez destiné un sort si doux, conservez-moi tous ceux qui me sont chers, et pour mettre le dernier terme à vos bontés, marquez mon heure dernière avant celle où la mort doit les frapper. Perdre mon père, perdre Alfred.... Ah! voilà, voilà le seul malheur qui me trouveroit sans courage, le seul que je ne pourrois supporter.

Ma chère Adèle, c'est à vous que je m'adresse, à vous qui recevrez cette lettre pour la remettre à Alfred. Dites-lui bien, que son père l'attend avec impatience, que le mien desire son retour; dites-lui qu'Elise lui demande de ne voir que vous, pendant son séjour à Paris, et de ne vous quitter que pour s'occuper de revenir près de nous.

Aujourd'hui, mon Alfred, votre père a parlé de vous avec tendresse, le mien avec éloge. Au milieu d'un entretien si doux, votre père m'a nommée plusieurs fois sa fille; le mien a consenti que j'acceptasse un nom si cher, et tout le reste du jour mon père, en parlant de vous, paroissoit se plaire à vous nommer son gendre. Oui, mon Alfred, oui, nous coulerons des jours dignes d'envie. Ah! qu'il m'est doux de devoir à votre bonne conduite, tout le bonheur de ma vie! Quels sentimens délicieux j'éprouve en voyant mon père content de vous!

Adieu, cher Alfred, adieu Adèle, adieu tous deux qui pensez à moi, qui parlez de moi, qui vous en occuperez au moment où cette lettre viendra répondre à vos sentimens par de nouvelles assurances des miens.

Adieu mon amie, adieu mon Alfred.

Le 9 janvier.

Avant l'heure de la poste, j'ai le tems, mon cher Alfred, de vous accuser la ré-

ception de votre lettre datée de Lyon ; elle m'arrive à l'instant. D'après ce que vous me mandez, vous serez à Paris aussitôt que ma lettre ; et à compter de ce moment, nous n'aurons plus à calculer que la longueur des jours. Plus de tristes jours à passer ; le mois prochain nous réunira pour ne plus nous quitter. Dans huit jours, et puis huit jours... que nous serons heureux !

Je pense, mon Alfred, que vous m'écrirez dès que vous serez arrivé à Paris ; je pense que votre lettre me fixera le jour heureux. Ne soyez plus jaloux de mes études ; depuis hier ma seule occupation a été de penser à vous, et de parler de vous. Adieu, je crains de manquer le courier ; je ne me consolerois pas si vous arriviez à Paris avant ma lettre. J'attache un grand prix à la savoir en tiers dans votre première visite à Adèle.

Adieu.

LETTRE LXIII.

ALFRED A ELISE.

Paris, le 19 janvier 17..

Je suis arrivé si tard avant-hier, que je n'ai pu, comme j'en avois le projet, me faire descendre chez Adèle : j'envoyai chez elle hier matin, elle me donna rendez-vous pour le soir, afin d'avoir le tems d'éloigner les importuns. Quelle délicieuse soirée j'ai passée avec elle ! Depuis mon départ de Key... c'est la première qui ait été selon mon cœur. Votre lettre et la conversation que j'ai eue avec Adèle, ont fait passer comme un songe trois heures de tête-à-tête. Cette bonne Adèle a eu la complaisance de ne point se fatiguer de mes questions ; elle a été obligée de me dire ce que vous aviez

fait depuis notre séparation, mois par mois, presque jour par jour. Je ne pouvois détourner mes regards, ils étoient fixés sur notre amie; l'expression de ses yeux sembloit m'instruire autant que ses discours; et malgré l'assurance qu'elle m'avoit donnée, que notre intéressant entretien ne seroit pas troublé, au moindre bruit je frémissois que la présence d'un tiers ne vînt détruire mon bonheur.

Ce matin je suis retourné chez Adèle; elle m'a présenté à son mari, dont j'ai été très-content. Ce soir notre amie me mène au spectacle, et demain notre journée est arrangée pour reprendre l'intéressante conversation. Adèle part samedi pour Versailles; je donnerai cette journée et le dimanche au prince Orsinelli, et le lendemain, après avoir pris congé de notre amie qui sera de retour ici, je pars, je cours jour et nuit, et l'amour me conduira aux pieds d'Elise. Déjà mon père vous nomme sa fille, M. Duménil m'appelle son gendre; il ne retardera plus mon bonheur; nous allons

être unis ; cette Elise si tendre, cette Elise adorée, celle dont j'occupe sans cesse le souvenir, celle qui fait tout l'espoir, tout le charme de ma vie, va donc être à moi ! Fût-il jamais un être aussi heureux ? Mon cœur a peine à soutenir ses sentimens et l'excès de ma joie. Tout l'univers semble disparoître devant moi ; je ne vois qu'Elise. Il faut que je cherche à calmer mon impatience, si je veux conserver ma raison.

Adieu, ma chère, ma tendre amie, adieu ; mon départ est fixé : lundi à midi, je pars. Quelques jours encore, et l'on me verra à vos pieds, prononcer le serment si doux, de vous consacrer ma vie.

LETTRE LXIV.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux, le 30 janvier 17..

Rien n'égale, rien ne peut égaler mon inquiétude : vous pouviez être ici avant-hier, vous auriez dû y être hier. Hier! quelle pénible journée j'ai passée! je ne pouvois rester en place, le plus léger bruit me faisoit tressaillir; chaque voiture que j'entendois passer, faisoit renaître mon espoir, pour augmenter mon tourment. Jusqu'à minuit l'oppression et le battement de mon cœur se sont renouvelés tour-à-tour. De toute la nuit je n'ai pu dormir; je me suis levée avec le jour; et ce matin je reçois une seconde lettre de Paris, une seconde lettre de vous, datée de ce lundi même, où vous deviez partir. C'est pendant le déjeû-

ner, que cette fatale lettre m'est arrivée; le saisissement que j'ai éprouvé en la recevant, a fait craindre à ma tante et à mon père, que je ne me trouvasse mal; je l'ai décachetée en tremblant; mon cœur s'est serré en lisant ces mots : *Un retard forcé, une circonstance malheureuse m'oblige de différer de quelques jours, le moment qui doit me réunir à tout ce que j'aime.* Je n'ai pu en lire davantage, mes yeux se sont remplis de larmes; ma tante a pris la lettre, l'a lue deux fois; son style embarrassé, les phrases entortillées qu'elle renferme, ont rendu mon père rêveur. Ma tante s'est tourmentée, pour donner à vos expressions un sens plus clair et plus favorable; et moi, dans la crainte que ma douleur ne vous fût nuisible, je me suis efforcée d'en cacher une partie. Je n'oublierai de ma vie l'heure cruelle que j'ai passée! L'air froid de mon père, pendant que ma tante cherchoit à vous justifier, me faisoit un mal que j'étois au moment de ne pouvoir plus supporter, lorsque l'arrivée de la marquise d'Arsilly,

sans fixer nos idées, a changé le motif de nos inquiétudes.

Bon dieu ! qu'est-il donc arrivé ? Ferdinand a reçu une lettre qui lui a fait commander des chevaux de poste : il est sorti ; une heure après il est rentré ; il est aussitôt monté en voiture, en priant sa mère de ne point s'inquiéter, et il lui a dit que son voyage seroit de peu de jours. On a su par les domestiques, qu'il étoit parti pour Paris.

La Marquise, en nous apprenant cela, a tourné toutes nos idées vers Adèle. Mon cher Alfred, écrivez-moi courier pour courier. Qu'est-il donc arrivé à Adèle ? je meurs d'inquiétude. Adèle... son mari se seroit-il battu ? Etes-vous resté pour lui, ou pour elle ? Ma tante a fait valoir à mon père ce sacrifice fait à l'amitié ; après l'avoir écoutée avec l'air de l'intérêt, il est venu près de moi, il m'a serrée contre son cœur ; alors mes larmes ont coulé, je n'ai pu arrêter mes sanglots. Il a paru touché de ma douleur, il m'a dit avec tendresse qu'il espéroit que mon chagrin seroit bientôt effacé par le

retour d'Alfred; qu'il falloit s'éclaircir de l'évènement avant de le juger; que puisque Alfred se portoit bien, et que toute la famille étoit disposée à bien penser de lui, je devois être assez raisonnable pour calmer mes inquiétudes. Il nous a laissées avec la Marquise, et il est allé chez votre père, dans l'espoir qu'il seroit mieux instruit que nous, sur le cruel évènement qui retarde notre bonheur.

Pendant l'absence de mon père, l'inquiétude de la Marquise a fait diversion à la mienne : je me suis efforcée de la tranquilliser; j'étois occupée de sa peine, et la mienne s'est assoupie un instant, mais pour redoubler encore, lorsque mon père à son retour, n'a pu nous donner aucun éclaircissement.

Votre père étoit parti ce matin pour la campagne; il ne doit revenir qu'à la fin de la semaine. L'on ne croyoit pas chez lui qu'il fût arrivé aucune lettre de Paris pour lui. Il avoit dit en partant, qu'il s'en alloit avec madame de Grandval qui l'avoit assuré que vous ne viendriez pas de plusieurs

jours. Il a cru ce qu'elle lui disoit; et il l'a suivie, en se contentant de donner des ordres, pour que l'on fût le chercher aussitôt que vous seriez de retour.

Madame de Grandval est instruite de votre marche! Elle ne peut l'être que par Ferdinand. Qu'aura-t-elle dit à votre père? elle l'a sans doute rassuré sur un retard, dont elle aura, je pense, expliqué le motif. La tranquillité de votre père devroit me calmer; mais son caractère léger peut lui faire mettre peu d'importance à tout ce qui n'attaque pas vos jours. Je me tranquillise donc sur ce seul point; car, combien d'évènemens peuvent m'affliger, sans que votre père, que je connois trop bien, y trouve aucune raison de s'inquiéter? Mon père ne veut point lui écrire; ma tante me conseille de ne faire aucune démarche avant qu'il soit revenu. Me voilà donc au supplice jusqu'au premier courier!

Lorsque je cesse de parler de ma peine, il me semble que j'en sois plus tourmentée, et cependant j'éprouve un nouveau

supplice, quand je ne puis obtenir de réponse satisfaisante aux questions que je ne cesse de renouveler. Je ne puis plus supporter l'état où je suis; les premières nouvelles finiront-elles mon tourment? Ma chère Adèle, vous pour qui j'ai tant d'amitié! O vous, Alfred, vous qui m'êtes si cher! cessez, je vous en conjure, cessez de m'affliger. Alfred, revenez; revenez; quittez tout; je ne puis plus supporter votre absence; abandonnez... Oh! pardon, mon amie, pardon, mon Adèle. Non, non, Alfred, n'abandonnez point Adèle; si elle est malheureuse, si vous lui êtes utile, restez.

Si je pouvois partir... Que les femmes sont à plaindre!... souffrir, et toujours souffrir!... Ferdinand, l'heureux Ferdinand, il est parti! Vous lui êtes moins cher qu'à moi; son amitié pour sa soeur est moins vive que la mienne; pourquoi faut-il qu'il ait sur moi l'avantage d'être instruit de la vérité, l'avantage bien plus précieux encore, celui que je paierois de mon sang,

celui de pouvoir voler au secours de ce qui lui est cher?

Mais pourquoi ce mystère? Pourquoi ne m'avoir point expliqué les raisons qui vous retiennent? C'est donc un évènement bien cruel, puisque vous n'osez me l'apprendre!

Non, vous ne pouvez concevoir l'état où me met cette pénible incertitude. Alfred, peut-on aimer et causer tant de chagrin à ce que l'on aime? Ne puis-je donc obtenir votre confiance? elle m'eût consolée; dans ce cruel moment, cette preuve de votre amour n'étoit-elle pas indispensable? J'aurois caché à mon père ce que vous m'auriez confié; j'aurois partagé vos inquiétudes; j'aurois pu vous servir auprès de mon père, si vous m'aviez mis à même de juger ce qu'il y avoit à craindre ou à espérer. Ah! vous m'aimez, dites-vous, et au moment même qui doit nous unir, vous me traitez en étrangère. Ferdinand a toute votre confiance; et votre amie, votre épouse, celle

dont vous êtes si tendrement aimé, ne peut l'obtenir !

Adieu, adieu ; ne cherchez point à vous reposer sur mon courage, ne cherchez point à placer votre espoir dans ma résignation ; puisque vous n'avez rien fait pour adoucir ma peine, rien ne peut, rien ne doit la calmer.

LETTRE LXV.

FERDINAND A ALFRED.

Paris, 4 février 17..

Je suis arrivé cette nuit ; j'ai fait la plus grande diligence. Dès que j'eus reçu ta cruelle lettre, et que je fus muni de la somme nécessaire, je ne songeai plus qu'à voler à ton secours. Je passai chez madame de Grandval, à qui je contai toute l'affaire.

Elle se chargea de ton père, qu'elle a dû mener à la campagne, en inventant une fredaine de jeune homme, pour motiver ton absence prolongée, seulement de quelques jours; car je t'emmène avec moi. Je me suis reposé sur elle pour fabriquer toute l'histoire. Je suis parti aussitôt que je l'ai pu, et je ne suis sorti de ma voiture que pour descendre ici à l'hôtel *d'Anglet*è*rre*. Sans de maudits postillons que cent fois j'ai donnés au diable, je serois arrivé assez tôt pour te voir hier au soir.

Maudit soit ton séjour à Paris, maudit soit ce prince Orsinelli! Tu as eu la sottise de te lier d'intérêt avec un homme à qui la prudence est étrangère; qui ne sait s'arrêter quand il perd, et qui te ruine sans te laisser un écu pour continuer ta route. Te voilà donc arrêté sur ta parole! Et dans quelle circonstance! .... Je suis furieux! Enfin je t'apporte plus d'argent qu'il n'en faut; je m'empare de toi, et je t'emmène à Bordeaux, sans te laisser voir ame qui vive.

Je viens de chez toi, sans avoir pu te voir; j'ai insisté pour entrer; j'étois bien sûr que tu n'étois pas sorti, puisque tu me mandes que tu aurois été conduit en prison, si ton nom et les gens puissans à qui il te fait tenir, n'en eussent assez imposé, pour qu'on se contentât de la parole que tu as donnée, de ne point sortir de chez toi jusqu'à ce que tu sois acquitté. J'ai donc voulu forcer la porte, et j'allois demander Marc que je pensois devoir être disposé à seconder mon zèle; mais j'ai vu l'Abbé au travers des vîtres, et je me suis sauvé. Je me flatte qu'il ne sait pas le motif qui te retient chez toi, et que tu as eu l'esprit d'inventer des raisons de santé pour retarder ton départ et motiver ta retraite. Tu as sûrement assez compté sur mon amitié, pour savoir que je devois venir promptement à ton secours, eût-il dû m'en coûter toute ma fortune. S'il en est autrement, si tu as parlé à l'Abbé, s'il a écrit à ton père, si cette aventure vient à la connoissance de M. Duménil.....Conçois-tu jusqu'où peut

aller la suite d'une semblable foiblesse?

Je vais retourner à ta porte, je ferai demander Marc, pour lui remettre ma lettre. Donne-moi un moment d'audience pour que je sois mieux instruit de ce qu'il faut faire pour terminer promptement. Pendant ce tems, tu feras tes paquets; si tu as été discret, comme je te l'ai recommandé tant de fois, dans peu de jours nous serons à Bordeaux, et dans peu de semaines tu seras l'époux d'Elise.

Fais-moi dire promptement le moment où nous pourrons nous voir, et adresse-moi ta réponse *à l'hôtel d'Angleterre, rue Coq-héron.*

LETTRE LXVI.

FERDINAND A LA PRÉSIDENTE DE GRANDVAL.

Paris, le 5 février 17..

La poste part dans une heure; nous n'aurons terminé notre affaire que demain; ma lettre arrivera donc avant nous. Je vous supplie, ma belle amie, s'il en est tems encore, d'empêcher le Comte de faire la sottise de parler de ce qui se passe, à M. Duménil. S'il en avoit la moindre connoissance, vous concevez tout ce qui pourroit résulter de la sévérité d'un tel homme. Sans parler même de l'amour d'Alfred pour Elise, je ne pourrois me consoler de voir mon jeune ami manquer le plus grand mariage de la province. Dans sa douleur, notre pauvre Al-

fred n'a eu ni le courage, ni la prudence nécessaires. Il avoit déjà tout dit à l'Abbé, et malgré la diligence que j'ai faite, je suis arrivé trop tard pour empêcher l'Abbé d'écrire au Comte. Cette affaire qui va être terminée, et qui pouvoit rester dans l'oubli, si Alfred avoit eu pour lui moins de timidité et plus de confiance en mes moyens, peut devenir par cette démarche imprudente une source de chagrins éternels. Je suis extrêmement tourmenté. Si vous empêchez que le coup ne soit porté, vous servirez également l'amour et l'amitié; ce rôle est digne de celle qui sait si bien inspirer ces deux sentimens.

Je suis arrivé ici avant-hier dans la nuit. Hier matin je courus chez Alfred, que je ne pus voir. En rentrant chez moi, je lui écrivis, pour lui demander un moment d'entretien, en lui apprenant ce que je pouvois faire pour lui; j'attendois sa réponse, lorsqu'on m'annonça l'Abbé. Mon chagrin fut extrême, et mon étonnement, mon humeur de lui entendre dire qu'il ve-

noit m'apporter la réponse d'Alfred, ne peut s'exprimer. Malgré la connoissance que j'ai du caractère timide de notre ami, j'avois espéré que le souvenir de toutes mes recommandations lui auroit donné plus de prudence. L'Abbé, instruit de l'affaire, ne pouvoit se dispenser d'écrire au Comte, pour avoir la somme nécessaire. Alfred devoit-il oublier que le caractère léger de son père lui feroit mettre peu d'importance à cette affaire, et devoit, par une suite de son inconséquence, l'engager à faire une forte réprimande, pour pouvoir se vanter auprès de M. Duménil, de savoir aussi, dans l'occasion, montrer de la sévérité.

L'Abbé, en m'abordant, avoit pris un air précepteur qui auroit fini par me déplaire, s'il ne l'eût quitté promptement pour me témoigner l'estime que lui inspiroit la preuve d'amitié que je donnois à Alfred. « J'ai lu votre lettre, Monsieur, me dit-il ; et si j'avois pu prévoir que dans cette occasion, vous tiendriez une con-

duite aussi noble et aussi touchante, je n'aurois pas écrit à M. le Comte; mais qu'eussiez-vous fait à ma place? Il nous falloit de l'argent. »

Quand il m'apprit qu'Alfred lui avoit montré la lettre que je venois de lui écrire, je craignis que dans cette effusion de cœur, il ne lui eût montré toute ma correspondance. Je tâchai, par des questions adroites, d'éclaircir mes doutes, et je fus rassuré, lorsque je sus qu'Alfred n'avoit parlé que de cette dernière lettre, qu'il avoit lue lui-même à l'Abbé. Par la suite de la conversation, je ne doutai pas qu'Alfred n'eût supprimé, ou tourné, comme il étoit convenable, les phrases qui auroient pu offenser l'Abbé; j'en fus fort content, et je le trouvai assez raisonnable. Il me parut qu'il avoit pour son élève plus de tendresse que de sévérité.

Il m'apprit que la funeste séance s'étoit tenue la nuit du samedi au dimanche, chez la maîtresse du prince Orsinelli, qui en acquittant la moitié de la dette, avoit accom-

modé les affaires du Prince, en laissant tout l'embarras et toutes les suites malheureuses à la charge d'Alfred ; que le Prince avoit pensé se battre avec le gagnant, ce qui eût ajouté à cette affaire un éclat bien fâcheux pour Alfred ; mais la maîtresse du Prince, qui étoit de moitié avec celui qui gagnoit, d'une manière très-peu légitime, à ce que l'on soupçonne, a assoupi l'affaire, en rendant à un de ses amans une partie du gain fait avec l'autre. C'est un vrai tripot que la maison de cette femme ; elle ruinera le Prince, à qui elle a tourné la tête. Notre Alfred n'a pas assez d'expérience, pour avoir pu juger au premier coup-d'œil, le genre de société où l'a conduit le Prince ; il ne pouvoit penser qu'un homme de cet âge et de cette importance, qu'un homme choisi par son père pour le protéger, pût le conduire en aussi mauvaise compagnie. Je vous assure que notre jeune ami n'est pas coupable, et que s'il étoit puni, il seroit victime d'une injustice. Je pense, et je dois même être

persuadé que si la somme n'étoit pas restée entre les mains de la maîtresse du Prince, il n'eût pas laissé Alfred dans l'embarras; mais cette femme s'est emparée de tout, sous de vains prétextes, et son pouvoir est tel sur l'esprit du Prince, que celui-ci croit encore lui avoir obligation.

Que Paris est dangerenx pour la jeunesse! Voyez l'aventure arrivée en peu de jours à Alfred, si timide, si rempli d'honneur! Il faut avoir mon caractère, pour savoir se tirer d'affaire dans une ville aussi corrompue.

J'ai vu ma sœur avec tout le mystère qu'un amant surveillé met à un rendez-vous. Son mari ne sait rien de l'aventure d'Alfred. Mon arrivée à Paris auroit pu faire évènement chez la Maréchale; il a donc été convenu que ma seule soeur seroit instruite du secret de ma démarche; elle est dans la plus grande inquiétude sur les indiscrétions qui peuvent être commises à Bordeaux. Je partage ses craintes à ce sujet; la sévérité de M. Duménil me fait trembler.

Après une assez longue visite, l'Abbé me conduisit chez Alfred, et sortit pour s'occuper des arrangemens nécessaires. Notre départ est fixé à après-demain.

Je ne vous parle pas du plaisir que j'ai eu à revoir mon ami, à le questionner, à répondre à ses questions; vous devez le supposer. Il est formé, embelli. C'est aujourd'hui le plus joli cavalier que j'aie vu de ma vie. Quand vous le verrez, songez bien, ma belle amie, qu'il aime Elise, et que je vous aime. N'ayez pàs pour lui ce regard ravissant, cette coquetterie entraînante qui ne serviroit qu'à m'affliger, sans me détacher de lui, et qui me feroit éprouver un sentiment pénible, à la place de l'amour charmant qui nous lie. Contentez-vous de votre triomphe. Croyez-moi; il est plus glorieux pour vous d'avoir fixé le léger Ferdinand, qu'il ne le seroit d'enlever Alfred à sa maîtresse. Cette courte séparation m'a fait connoître mieux encore le prix des charmes qui m'enchaînent. Depuis que j'ai assuré le retour d'Alfred,

je ne pense qu'à vous, mon adorable amie; je ne rêve qu'au moment délicieux où je goûterai ce plaisir ravissant qu'Alfred malheureux pouvoit seul me faire quitter.

Adieu : dans huit jours, nous aurons, je l'espère, le bonheur de nous revoir.

FIN DU TOME SECOND.



